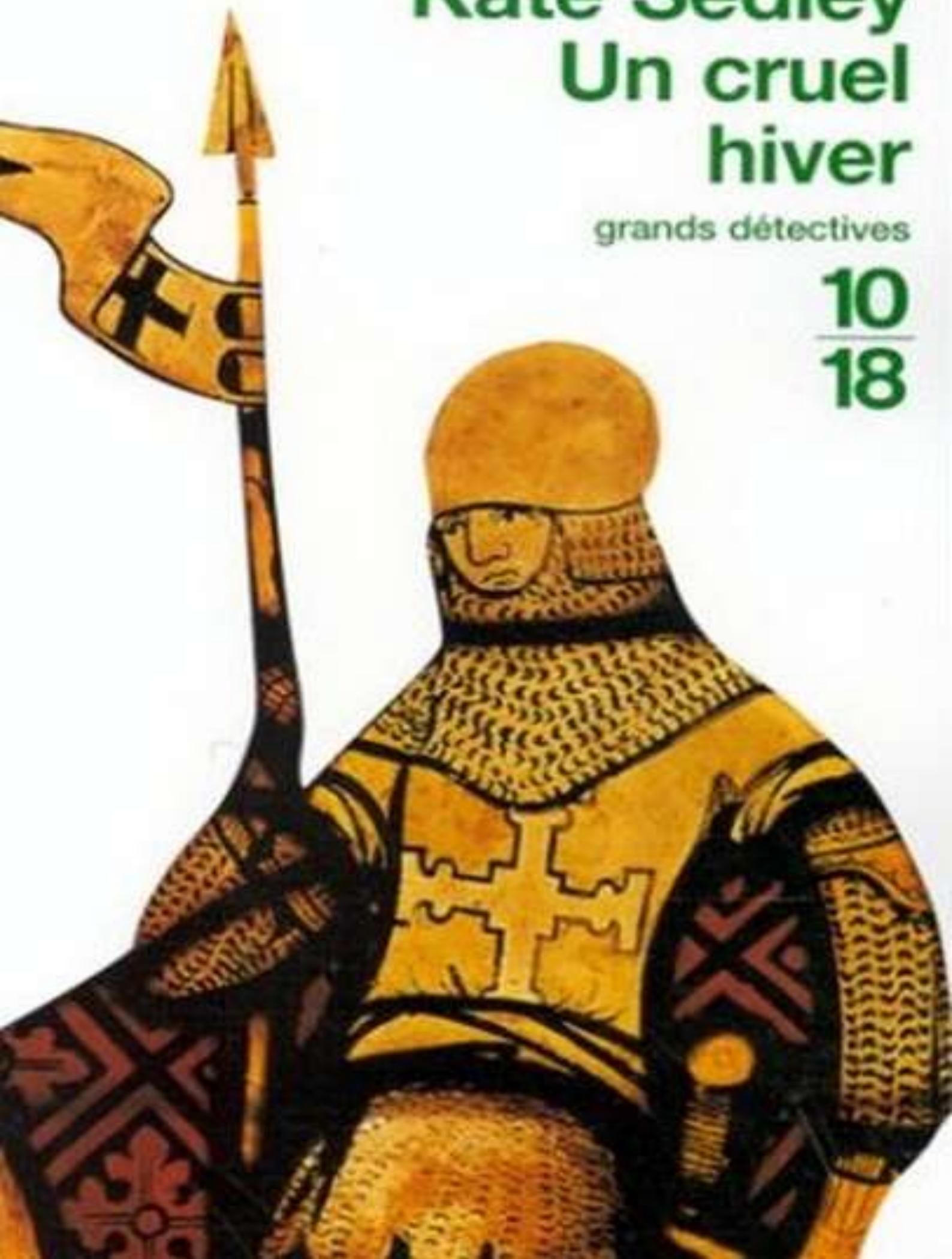


# Kate Sedley

## Un cruel hiver

grands détectives

**10  
18**



KATE SEDLEY

UN CRUEL HIVER

(*The Wicked Winter*)

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont



10/18

## CHAPITRE PREMIER

Il faisait un froid de loup. En moins de cinq minutes, un vent aigre s'était levé de la vallée de la Frome ; il soufflait en bourrasques sur les toits et s'engouffrait en gémissant entre les cottages, malmenant leurs volets qui claquaient comme les dents d'un vieillard. Debout près de moi, ma belle-mère se pencha pour resserrer le châle de laine autour de ma fille endormie sur mon épaule. Élisabeth avait alors quatorze mois ; elle avait hérité de mes cheveux blonds, de mes yeux bleus, et sûrement aussi de ma haute taille et de ma stature car elle était lourde pour son âge. Je la fis doucement glisser de mon bras droit sur mon bras gauche mais, pas plus que la voix puissante du frère qui prêchait de High Cross, ce mouvement ne l'éveilla pas. En revanche, il dérangea plusieurs membres de la congrégation qui me serraient de près et qui, sourcils froncés, me prièrent sans ambages de me tenir tranquille.

La réputation du père Siméon, moine dominicain, avait précédé son arrivée à Bristol. On ne parlait plus que de lui au marché depuis septembre, date à laquelle j'étais revenu chez Margaret Walker, dans le quartier des tisserands et des fileuses. En cette première et glaciale semaine de janvier de l'an de grâce 1476, le grand prédicateur était enfin arrivé ; et ce lundi, bravant le verglas et la froidure, les citoyens avaient quitté leur travail et s'étaient assemblés pour entendre ce qu'il avait à dire.

Nullement désireux de quitter le coin de l'âtre, j'avais offert à ma belle-mère de garder Élisabeth à la maison afin qu'elle-même y allât tranquillement, mais Margaret s'y était opposée.

— Ça te fera du bien d'entendre un sermon vibrant pour changer, avait-elle reparti. De nos jours, on ne proclame pas assez la parole de Dieu dans les églises. Non que j'accuse les prêtres de la paroisse de faillir à leurs devoirs, ajouta-t-elle.

Loin de moi cette pensée ! Dieu m'est témoin... Cela tient simplement à ce que ces pauvres hommes, surchargés par les obligations de leur ministère, ne trouvent pas le temps d'expliquer les Écritures. Ils sont soulagés de laisser cette mission aux frères prêcheurs.

— Vraiment ? dis-je, car je doutais de la véracité de ce jugement. Je croyais que l'Église accusait tous les ordres d'avarice, de lubricité, d'hypocrisie... Vous connaissez le dicton : « Moines et démons font souvent bon ménage. »

Margaret parut contrariée.

— De ma vie je n'ai fait grand cas des ragots et tu devrais toi aussi t'en abstenir. Ils ruinent la réputation de bien des honnêtes gens.

Elle avait de bonnes raisons de haïr la calomnie, je le savais et lui serrai doucement la main.

— Mère, dis-je, encore que cette appellation eût du mal à franchir mes lèvres, certes j'aurais aimé rester au coin du feu par cette matinée maussade mais je trouve surtout peu judicieux de sortir Élisabeth par un temps si aigre.

Elle eut un petit rire triste.

— Et que sais-tu, dis-moi, de ce qui est bon ou mauvais pour ta fille ? Elle a plus d'un an et ces derniers quatre mois sont la plus longue période qu'elle a passée en ta compagnie depuis qu'elle est née. Et tu vas bientôt reprendre tes voyages. Oh, inutile de nier ! Je ne suis pas aveugle. Cela fait des jours que tu t'agites sans répit, que tu colportes ta marchandise de l'aube jusqu'au crépuscule. Depuis Noël, les jours allongent et tu t'aventures chaque fois un peu plus. En trois occasions au moins, tu t'es tellement éloigné que tu n'as pu rentrer le soir à la maison.

— Je suis colporteur. Je dois voyager pour vendre ma camelote, protestai-je sans parvenir à masquer mon sentiment de culpabilité.

Margaret le perçut, bien sûr, et elle eut un sourire acide.

— Il y a bien assez de villages et de fermes dans le voisinage pour occuper tes journées. Et avec tous les vaisseaux étrangers

qui jettent l'ancre le long des Backs<sup>1</sup>, tu n'es pas à court de marchandise pour remplir ta balle. Sans parler de l'argent que je gagne en filant et grâce auquel nous ne manquons ni de quoi manger, ni de vêtements, ni d'un toit sur nos têtes. Nous pouvons vivre ici confortablement jusqu'à ce que tu décides de te remarier, ce qui serait dans l'ordre des choses. Je m'y suis préparée... Il y a ici des tas de filles qui n'attendent qu'un beau grand costaud comme toi, et l'échevin Weaver, après ce que tu as fait pour lui, t'accordera sûrement un de ses cottages pour y vivre. Tu ne serais pas loin d'ici et je pourrais aller voir Élisabeth quand je voudrais.

— Si je comprends bien, vous avez fait des projets pour moi, répondis-je, irrité mais affectant de prendre la chose à la légère.

Margaret secoua vigoureusement la tête.

— Non, Roger, non, mon garçon, je m'en voudrais. Je sais que ce n'est qu'un rêve. Je sais aussi que tu as la bougeotte. Je l'ai tout de suite compris quand nous nous sommes connus. C'est la raison pour laquelle tu n'as jamais prononcé tes vœux solennels et que tu n'es pas devenu moine. C'est aussi pourquoi, d'une certaine façon, je suis soulagée que Lillis n'ait pas vécu au-delà du premier automne qui suivit votre mariage. Elle n'aurait pas supporté tous ces départs, ni l'angoisse de ne pouvoir savoir si elle te reverrait jamais.

— Pardonnez-moi, la priai-je en serrant sa main râche de fileuse. Je sais combien vous devez vous sentir seule pour élever Élisabeth.

— Nous sommes ce que Dieu nous a faits, répliqua-t-elle avec philosophie. À nous d'accomplir sa volonté telle que nous la comprenons. Tu es né vagabond et vagabond tu resteras. Toutefois, ajouta-t-elle d'un ton plus vif, pas question de te dérober à ton devoir ; tu viens avec moi écouter le prêche de frère Siméon. Élisabeth s'en trouvera très bien si nous la couvrons suffisamment et si tu la gardes dans tes bras. Ce n'est pas elle qui fera vaciller un gaillard de ton espèce !

---

<sup>1</sup> Prairies et terrains vagues en bordure de l'Avon et du port de Bristol. (N.d.T.)

Mais elle avait surestimé mes forces car, je l'ai déjà dit, ma fille n'était pas un frêle enfançon. (Aujourd'hui, dans sa trente-huitième année, Élisabeth a généreusement tenu ses promesses. C'est une femme grande, forte et belle ; elle sort rarement de ses gonds mais manipule mari, enfants et surtout moi avec une poigne de fer gantée de soie.) Le frère n'était pas arrivé à la moitié de son prêche que déjà je souffrais de crampes dans les bras.

Au sommet d'un long corps émacié, Siméon arborait le visage étroit et mélancolique des grands fanatiques. Tout en battant l'air de ses bras, il évoquait avec éloquence le feu de l'enfer, la damnation, et ses yeux luisaient comme des charbons dans leurs orbites creuses. Trop peu de nourriture et des pénitences en excès l'avaient rendu fébrile. Des taches de fièvre brûlaient ses joues et des cernes bleuâtres soulignaient le contour de ses lèvres. Il portait l'habit noir des dominicains ; la boue et la poussière souillaient le bas de son vêtement, tant il avait parcouru de routes défoncées par l'hiver ; ses cheveux clairsemés pendaient misérablement sur ses épaules étroites.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit s'était déjà évadé du côté des événements extraordinaires de l'année précédente (depuis, je les ai relatés en détail mais, à cette époque, j'estimais plus avisé de les garder pour moi). Une autre demi-heure s'écoula et je n'étais plus capable de penser à autre chose qu'à l'inconfort extrême que me causait le poids d'Élisabeth. Mes bras étant engourdis, j'étais en grand danger de la laisser tomber.

Enfin, le secours fut en vue. Frère Siméon parvenait à sa péroraison. Tendue, le souffle court, la foule se tenait silencieuse tandis que l'exultation transperçait le corps du prédicateur. Les bras levés vers le ciel comme pour conjurer Dieu lui-même de descendre combattre à son côté, il lança une fois encore ses objurgations passionnées.

— Trois choses sont nécessaires au salut de l'homme ! Savoir ce en quoi il doit croire. Savoir ce qu'il doit désirer. Savoir ce qu'il doit faire ! Croire en Dieu, aimer Dieu, servir Dieu ! Renoncez aux tentations de la chair car ce sont les tentations du

démon ! Priez, mes fils, et soyez purs ! Voilà ce qu'il faut vous évertuer d'accomplir !

Sous ces injonctions, les hommes titubaient dans une sorte d'extase et les femmes versaient des pleurs incontrôlables. L'ardente émotion du frère embrasait la foule.

— Et moi je vous demande d'aller et de déraciner le mal là où vous le trouverez ! La béatitude parfaite, c'est la vision de Dieu !

Un profond silence suivit, comme si cette vision venait d'être octroyée à chacun de nous. Puis, dans un soudain mouvement d'ensemble, l'auditoire se dispersa ; les gens dérivaient comme si, brusquement tirés d'un rêve, ils étaient ramenés à leur existence banale. Un instant projetés aux sommets, tous s'étaient sentis aptes à trouver leur place parmi les saints. À présent, le monde réel s'imposait : colère, envie, avidité dressaient de nouveau leurs têtes ignobles.

Mon épreuve prenait fin et je soupirai de soulagement quand ma fille bâilla et que ses yeux clignotèrent avec placidité.

— Eh bien, ma fille ! m'exclamai-je en la faisant passer derrière mon dos, ses petits bras confiants serrés autour de mon cou.

Je me tournai vers Margaret :

— Pouvez-vous renouer le châle autour d'elle ?

Ma belle-mère avait disparu... Je l'aperçus bientôt, penchée vers le frère qui avait quitté sa tribune, épuisé par l'effort, et dont le corps émacié se recroquevillait sous le vent glacial qui soufflait en rafales. Elle arborait un sourire triomphant. J'avais deviné juste : elle venait de l'emporter sur deux matrones qui la talonnaient, aussi désireuses qu'elle d'offrir l'hospitalité au prédicateur. Résigné, je soupirai. J'espérais un dîner tranquille, durant lequel je comptais annoncer en douceur à Margaret que ses soupçons étaient fondés. Je devais échapper sans plus attendre à la vie domestique suffocante du cottage et prendre la route pendant un moment : une semaine, une quinzaine tout au plus. Pas longtemps...

J'étais tenaillé par le besoin de partir. Je l'avais combattu des jours durant, sachant d'expérience que, lorsque mes aspirations devenaient aussi puissantes, cela signifiait que Dieu avait quelque tâche pour moi.

Bien sûr, j'argumentais avec Lui à ce propos. Chaque fois, je discutais Ses ordres, tout en sachant ce que le premier prêtre venu m'aurait dit : il est mal de s'adresser directement au Tout-Puissant. Dieu est trop terrifiant, trop nimbé de gloire pour que d'humbles pécheurs l'approchent. La multitude des saints, la Vierge elle-même étaient là pour intercéder en notre faveur et charger leurs épaules de nos humbles soucis quotidiens. Mais, en mon for intérieur, je m'étais toujours rebellé contre cette notion. Toute ma vie j'ai estimé préférable, quand la chose est possible, de parler face à face avec le maître.

Comme toujours, Dieu écouta patiemment ce que j'avais à lui dire avant d'exposer Son propre plan, comme si j'étais resté muet. Bien entendu, je connaissais l'issue du dialogue, mais protester m'insufflait un sentiment d'indépendance propre à me faire croire qu'un jour je pourrais gagner.

Margaret me rejoignit, le moine à son côté.

— Roger, frère Siméon nous fait l'honneur de partager notre dîner. Mon frère, voici mon gendre, Roger le colporteur.

— Maître colporteur !

Ses yeux bleu délavé me dévisageaient farouchement comme s'il savait que, de toute cette foule, j'étais le seul fidèle qui avait écouté ses paroles sans grande ferveur. Heureusement, alors que mon regard coupable fuyait le sien, frère Siméon fut distrait par l'arrivée d'un membre de la congrégation, un fouleur qui portait une bourse pleine de pièces.

— La collecte ramassée dans nos rangs, mon frère, dit l'homme d'un ton respectueux. Pour vous aider sur votre chemin.

— Merci, mon fils, dit le moine, qui fit disparaître le contenu de la bourse dans la sacoche de cuir râpé pendue à sa ceinture. Et maintenant, dame Walker, n'irons-nous pas déjeuner ?

Une heure plus tard – le pâle soleil d'hiver atteignait son zénith –, frère Siméon racla l'ultime trace de ragoût dans son écuelle et aspira les dernières gouttes de bière de son bol avant de lâcher un soupir satisfait :

— Un excellent repas, maîtresse Walker.

C'était les premiers mots qu'il prononçait depuis qu'il avait récité les grâces et son mutisme nous avait découragés,

Margaret et moi, de parler pendant le déjeuner. Mis à part les heurts des couverts et des plats, le seul bruit avait été le babillage d'Élisabeth qui n'avait de sens que pour sa grand-mère. Elle était assise, sage comme une image dans sa chaise à haut dossier, sculptée pour elle par Nick Brimble, notre voisin et ami, et Margaret partageait avec elle le contenu de son assiette. Dès cet âge, ma fille était tranquille et bien élevée.

— Je suis contente qu'il ait été à votre goût, mon frère, dit ma belle-mère en s'apprêtant à se lever de table. Si vous avez terminé, peut-être souhaiteriez-vous vous rapprocher du feu. Il fait bigrement froid.

Le moine ne se fit pas prier ; traînant son tabouret vers le foyer, il releva son froc élimé pour que la chaleur se répande sur ses genoux osseux. Margaret s'installa près de lui et je m'assis par terre sur la jonchée, tenant tendrement Élisabeth.

— Êtes-vous originaire de cette région, mon frère ? lui demandai-je, croyant avoir décelé une pointe d'accent local au cours de son prêche.

— Je suis du Nord, fit-il en secouant la tête, le Nord lointain. Du vieux royaume de Northumbrie.

Son ton était raide, à croire que je l'avais insulté en laissant entendre qu'il était du Sud, où l'existence était plus paisible et plus douce que dans ces rudes contrées que gouvernaient les seules lois de la survie.

— Avez-vous l'intention de vous attarder longtemps à Bristol ? questionna Margaret, apaisante.

— J'ai passé la nuit dernière chez mes frères dominicains de l'autre côté de la ville, mais Dieu seul sait où je prendrai ce soir mon repos. Que Sa Volonté soit faite, acheva-t-il en se signant.

— Mais vous allez sûrement coucher cette nuit encore au monastère des Broadmeads<sup>2</sup> ! s'exclama Margaret, horrifiée. Il serait très imprudent de vous mettre en route alors que le jour est fort avancé, le temps maussade et que vous-même êtes épuisé par votre prêche de ce matin !

---

<sup>2</sup> Bâtiments du XIII<sup>e</sup> siècle, occupés par les frères dominicains jusqu'à la dissolution des ordres par Henri VIII (1534-1536). (N.d.T.)

Le frère tourna vers elle des yeux brûlants.

— Ce que Dieu attend de nous, nous devons l'accomplir sans jamais rechigner et sans tenir compte des exigences de notre corps.

Ces mots me firent frémir malgré moi, si bien qu'Élisabeth – elle chantonnait tout bas en aménageant dans la paille un lit pour sa poupée de bois – leva vers moi un regard interrogateur. J'inclinai la tête et embrassai sa joue veloutée avant de demander effrontément :

— Quelle mission Dieu vous a-t-il confiée, mon frère ?

Ses yeux étincelèrent comme des braises.

— Ramener le pécheur au bercail ! Notre époque est impie, maître colporteur, mais que peut-on espérer d'autre alors que le roi sur son trône ne pense qu'aux plaisirs de la chair ? Que la famille de la reine est dévorée d'avidité ? Dans le cloaque inique et puant de la cour, un seul membre semble à l'abri de la cupidité et de la licence : Milord de Gloucester. Lui, au moins, a le bon sens de se tenir à l'écart, de vivre sur ses domaines et de séjourner à Londres aussi rarement que possible. Si ce que la rumeur publique rapporte est vrai, sa voix compte parmi les rares qui se sont élevées contre l'ignominieuse débâcle en France. Les routes de notre pays sont plus dangereuses encore qu'elles n'étaient il y a six mois, du fait des troupes licenciées qui assouvissent dans le meurtre et le pillage leurs instincts belliqueux frustrés.

Si j'avais eu le cœur à discuter, j'aurais eu beaucoup à dire sur le sujet mais je gardai mon opinion pour moi. En revanche, je rappelai à frère Siméon que, loin de consacrer son temps aux plaisirs de la chair, le roi Édouard avait sillonné l'Angleterre, soumettant les coupables à une justice expéditive.

Le frère poussa un grognement :

— C'est possible... quand il parvient à s'arracher aux étreintes de sa nouvelle amante, maîtresse Jane Shore.

— Vous semblez bien au courant ! ne pus-je m'empêcher de rétorquer.

— Je viens de Londres, siffla-t-il, où cette histoire court les rues. Il semble que Lord Hastings et l'aîné des beaux-fils du roi, le marquis de Dorset, soient follement épris de cette créature et

attendent impatiemment que l'inclination de Sa Grâce décline pour se jeter sur elle.

Il se baissa et posa sur mon épaule une main griffue.

— Tu penses qu'un homme de Dieu ne devrait pas s'intéresser à ces histoires ? Pauvre sot ! Comment pourrais-je autrement reconnaître le mal dont je dois triompher ? Comment pourrais-je sans cela déraciner les vices qui ravagent l'âme des hommes ?

L'ardeur du zèle réformateur transfigurait ses traits fins qui, au repos, prenaient l'aspect d'un masque de parchemin. Il me faisait penser aux premiers frères dominicains qui, dans leur détermination fanatique d'éradiquer l'hérésie, obligeaient des familles à témoigner contre leurs propres membres, faisaient brûler sur le bûcher les impénitents et avaient même exhumé les cadavres de pécheurs, déclarés coupables après leur mort, afin de les brûler quand même. Leur chef spirituel avait été saint Thomas d'Aquin, que frère Siméon avait cité à plusieurs reprises le matin dans son prêche. Manifestement, lui-même menait dans le même esprit sa propre croisade contre la lubricité et la débauche, vices qui lui répugnaient plus que tout.

« Il est grand temps de changer de sujet », me dis-je, et je m'enquis :

— Où irez-vous, mon frère, quand vous quitterez la ville ?

— Jusqu'à la côte et au prieuré de Woodspring, dont le père prieur m'a adressé un mot pour me demander de venir prêcher son troupeau. Entre les deux, je répandrai le message divin là où les hommes en ont besoin.

Il s'inclina vers moi et ses iris délavés me parurent s'obscurcir jusqu'au noir :

— Que ta vie soit pure et sans taches, colporteur ! Résiste aux tentations de la chair.

Il se redressa brusquement et se leva.

— Merci de votre hospitalité, maîtresse Walker, et que Dieu bénisse cette maison.

Il s'enveloppa dans son épais manteau de ratine, inclina la tête vers Margaret et moi, qui nous levâmes respectueusement, et posa négligemment la main sur la tête blonde d'Élisabeth. Puis il s'éclipsa, laissant passer une rafale de vent glacé quand il ouvrit la porte.

Lui parti, la porte refermée, l'atmosphère s'allégea sensiblement dans le cottage. Même ma belle-mère y fut sensible bien qu'elle murmurât d'un ton pénétré :

— Le saint homme !

Avec un grognement, je me rassis sur le sol près de ma fille. Il m'était souvent venu à l'esprit que les saints engendrent sur terre autant de troubles que les pécheurs. Toutefois, je n'exprimai pas tout haut cette pensée. Margaret en aurait été scandalisée et j'avais besoin qu'elle soit de bonne humeur. Je me creusais la tête pour savoir comment lui annoncer mon départ imminent mais, après s'être rassise, elle prit les devants, fixant sur moi un regard perspicace qui ne cillait pas.

— Donc, tu pars demain matin, à l'aurore...

— Comment le savez-vous ? l'interrompis-je, ébahi.

— Je te l'ai dit ce matin, cela fait des jours que tu ne tiens pas en place.

— Mais vous ne pouviez pas savoir exactement quand j'avais l'intention de m'en aller. Je viens de le décider... à l'instant !

Margaret se mit à rire.

— Roger, ce n'est pas difficile de lire dans ton esprit. Il m'a suffi d'observer ton visage pendant que frère Siméon parlait de ses voyages pour me rendre compte que son exemple t'avait enflammé du désir de mettre immédiatement tes pas dans les siens. Toutefois, je te voyais mal filant sans m'avoir fait part de tes projets, sans avoir dit adieu à Élisabeth... Il était donc peu probable que tu partiras aujourd'hui. Mais demain, à l'aube, oui... Tu prendras ta balle, ton manteau, ton gourdin, et nous ne te reverrons pas avant des semaines. Des mois, peut-être, si la bougeotte ne te lâche pas.

Je la regardai avec respect :

— Vous êtes une femme intelligente, mère.

Elle s'en défendit vigoureusement :

— Contrairement à toi que les moines ont enseigné, je ne sais ni lire ni écrire. J'utilise simplement mon bon sens.

Avec un sourire, je me relevai ; je récupérai le tabouret que le frère avait libéré et j'entourai de mon bras sa taille toujours gracieuse.

— J'ai bien de la chance de vous avoir pour prendre soin d'Élisabeth à ma place, dis-je. Ne croyez surtout pas que je sois un ingrat ou que je regrette d'avoir épousé Lillis.

— Non, soupira-t-elle, non, à présent qu'elle est morte... Surtout, ne prends pas ça pour un reproche. Tu ne l'aimais pas vraiment et, je le sais bien, ce qui s'est passé entre vous n'était pas seulement ta faute. Lillis a toujours été une enfant imprévisible, déterminée à obtenir ce qu'elle voulait. Et maintenant, ajouta Margaret sur un ton plus prosaïque, il faut que je voie si ta chemise de rechange est en état et que je porte tes bottes au cordonnier près de l'église de Redcliffe. Vu le temps, elles auront besoin d'une solide paire de semelles. Matt Cordwainer les posera pendant que j'attendrai.

Je la serrai dans mes bras.

— Vous êtes bonne pour moi, beaucoup plus que je ne le mérite. Je serai parti deux semaines au plus.

— Ne fais donc pas de promesse que tu n'es pas sûr de pouvoir tenir ! me gourmanda-t-elle en se levant. Et donne-moi tes bottes. J'y vais tout de suite. En attendant, tire de l'eau au puits pour remplir la barrique et recharge ma réserve de bûches au tas de bois communal. Sans oublier d'attacher Élisabeth à son lit avec la sangle de lin. Sinon, elle est bien capable de ramper jusqu'à l'âtre dès que tu auras le dos tourné.

Elle mit son manteau et son capuchon, glissa ses pieds dans ses socques et sortit en faisant claquer bruyamment la porte. Je restai seul, avec un profond sentiment de culpabilité et l'excitation galopante que je ressentais toujours quand approchait l'instant de la liberté. Et, mêlée à cette dernière, une sourde appréhension : où me mènerait la liberté ?

## CHAPITRE II

Margaret avait fait preuve d'une grande clairvoyance quand elle m'avait dissuadé de promettre de revenir à une date que je ne respecterais sans doute pas. J'avais repris la route depuis dix jours déjà et me trouvais à une douzaine de miles de Bristol à vol d'oiseau. En marchant régulièrement, j'aurais pu rentrer chez elle dans le délai promis mais je continuais de m'éloigner en direction du sud-ouest, vers la côte et vers le large canal que forme l'estuaire de la Severn.

En dépit du froid mordant et d'un sol dur comme fer, je savourais ma liberté. J'avais recherché sans me hâter les petites agglomérations, si modestes fussent-elles, dans un rayon de deux jours de marche au nord et au sud de la principale voie carrossable. Partout j'avais été accueilli et fêté comme un brave qui défie les rigueurs du ciel pour apporter un peu de plaisir et de distraction dans la vie de ses semblables. Car les ternes mois d'hiver sont un temps mort dans les villages et les hameaux isolés dont les habitants, une fois éteintes les festivités du lundi de l'Épiphanie, n'ont pas grand-chose à faire si ce n'est travailler et dormir. Même dans les grandes fermes et les vastes domaines, où la saison de l'agnelage occupe les hommes tout le jour dans les champs, les femmes se réjouissaient de voir un visage nouveau et d'entendre les potins de la ville, tout en faisant le plein d'aiguilles, de fil et autres articles de mercerie.

En janvier, cette année-là, une rumeur alimentait les bavardages des braves gens dans le nord du Somerset. Partout où j'allais, si reculées que fussent les habitations, le nom de frère Siméon courait sur toutes les lèvres, soit qu'il vînt tout juste de quitter les lieux, soit qu'on l'y attendît dans les jours à venir. Ceux qui l'avaient récemment entendu prêcher se distinguaient de leurs semblables : peu expansifs, ils

accordaient une attention scrupuleuse aux prières du matin et du soir. Je ne pouvais m'empêcher de me demander combien de temps durerait cette piété fraîchement acquise car, dans les villages où le moine m'avait précédé de plusieurs jours, je notais que les effets de son sermon commençaient déjà à s'estomper. Néanmoins, son message était généralement applaudi par les membres de la vieille génération qui déploraient, comme l'eût fait ma belle-mère, le déclin des principes moraux chez les jeunes.

Le dixième jour, vers midi, le temps, qui s'était un peu amélioré la semaine précédente, tourna de nouveau à l'aigre après une très forte gelée matinale : l'herbe craquait sous mes bottes tandis que je descendais une pente abrupte en direction d'une poignée de cottages éparpillés à son pied. De l'autre côté du vallon, les collines à la croupe arrondie étincelaient ça et là de givre sous le soleil, pâle et froid comme l'acier, qui transperçait les nuages. De temps à autre, une giclée de pluie me cinglait le visage et, au-dessus d'un bosquet distant, j'entrevois l'amorce interrompue d'un arc-en-ciel, que les marins appellent un *chien-de-vent*.

Les gamins du village, ceux dont leurs aînés n'avaient pas besoin pour aider aux travaux domestiques ou dans les champs, se réchauffaient en jouant à la bataille. Les deux armées campaient aux deux extrémités d'une bande de terrain en bordure du cours d'eau, dont le lit était le fond du vallon. Leur enjeu était une vieille chaussure qui avait connu des jours meilleurs à en juger par le trou béant qui séparait la semelle de l'empeigne. Elle n'en voltigea pas moins fièrement quand, avec un rugissement de défi, un des capitaines l'expédia très haut par-dessus les têtes de ses adversaires pour qu'elle atterrisse derrière eux, au milieu des broussailles et des ajoncs chétifs. Les ennemis s'escrimèrent de leur mieux pour retrouver la chaussure mais leurs rangs s'amenuisaient rapidement car ils étaient faits prisonniers et traînés à l'autre bout du terrain. Pour finir, cependant, un des ennemis dénicha la chaussure et, hurlant de triomphe, la renvoya de façon qu'elle aille s'empêtrer dans un boqueteau de saules près de la berge. Le défi était maintenant dans l'autre camp, qui réussit à libérer quelques

prisonniers et à capturer deux adversaires. Je souriais dans mon coin au souvenir des jeux de bataille de ma belle jeunesse, mais je ne pouvais m'attarder pour savoir quel camp l'emporterait. Avec d'habiles joueurs, il faut des heures pour capturer toute l'autre équipe.

Les ménagères de cette communauté reculée m'accueillirent aussi chaudement que leurs pareilles des villages voisins et leur hospitalité fut telle que je me vis contraint de refuser une partie des plats et boissons dont elles me comblaient. Je me demandai un moment si je ne souffrais pas d'une de ces affections si communes en hiver, mais, après tout, nul ne peut avaler dans un laps de temps restreint une effarante quantité de gâteaux d'avoine et de cruchons de bière. Au bout d'une heure, j'avais atteint mes limites bien qu'il me déplût d'en convenir.

La dernière demeure où je me rendis était celle du meunier et de sa femme, chez lesquels je m'attardai indûment, au point de me laisser persuader de partager leur dîner, alors que mon intention avait été de presser le pas et de progresser aussi longtemps que le temps me le permettrait. Au village, en effet, plusieurs vieillards fort avisés en la matière avaient prédit de la neige dans les heures à venir et, avant que leur prophétie s'accomplisse, je voulais trouver un abri où ma présence serait moins embarrassante, au cas où je devrais m'y terrer plusieurs jours. Ces gens étaient pauvres et, au-delà d'un repas, une bouche de plus à nourrir réduirait sensiblement leurs provisions d'hiver.

Mais voilà : le meunier et sa femme avaient une jolie fille, aux cheveux sombres et aux yeux noirs brillants, dont la silhouette bien galbée devait, j'en étais certain, séduire les gars du coin aussi sûrement que la bruyère attire les abeilles. C'était la jeune fille la plus attrayante que j'eusse vue depuis longtemps. Bien entendu, il n'y avait aucun espoir entre nous – à part le frôlement fortuit de nos mains ou celui de nos pieds sous la table –, mais c'était un pur plaisir de regarder son visage ébloui, penché sur les ressources de ma balle. Du bout des doigts, elle jouait avec les rubans et tenta d'enjôler sa mère pour qu'elle lui en achetât un ; mais la meunière fut inflexible.

— On ne peut se le permettre, ma fille. C'est comme ça ! Et inutile d'aller cajoler ton père, il te dira la même chose, ajouta-t-elle, car le meunier, blanc de farine, revenait du travail, affamé.

Elle toisa son mari d'un regard péremptoire pour qu'il n'aille pas la contredire. Penaud, le meunier ébouriffa les cheveux de sa fille et s'efforça de tirer le meilleur parti de la situation :

— Et quelles occasions aurais-tu, fillette, de porter ces fanfreluches ? Je doute que ce grand rustaud de Mark Wilson te trouve plus séduisante avec un ruban dans les cheveux. Il est bien assez amoureux comme ça !

La fille avait l'air si consternée que je poussai vers elle ma liasse de rubans.

— Tiens, dis-je, choisis-en un. Il paiera mon dîner.

Son plaisir et la gratitude plus réservée mais chaleureuse de ses parents compensaient largement le manque à gagner ; car la jeune fille choisit un coûteux ruban de soie, noir et rouge, que j'avais acheté avant de quitter Bristol à un marchand portugais ancré dans les Backs. De plus, les deux bols de poisson en ragoût – nous étions vendredi – que je mangeai, arrosés de plusieurs tasses de bière brassée au moulin, effacèrent les regrets qu'aurait pu m'inspirer mon geste impulsif.

Les deux femmes brûlaient d'impatience d'entendre des nouvelles du vaste monde et, quand je leur eus dit que je me trouvais à Londres pas plus tard qu'au mois de septembre, je fus assailli de questions haletantes concernant la cour. Avais-je vu le roi ? Ou alors la reine ? Ou l'un des membres de la famille royale ? Quelles étaient les dernières modes à Londres ? Était-il vrai que les Londoniennes se peignaient le visage au blanc de céruse ? Ces demandes indisposèrent le meunier. La bouche pleine de ragoût, il demanda quel bénéfice sa femme et sa fille pourraient bien retirer de mes réponses à ces questions, sans parvenir à décourager ces dames. Le montage d'une manche, la coupe d'un corsage et la chute d'une jupe étaient pour elles autant d'informations rares et précieuses dans leur petit monde isolé.

Je leur fis part dans le détail de tout ce que je savais de la mode féminine. Quant au reste et comme avec frère Siméon, j'aurais eu beaucoup à dire si telle avait été mon humeur.

Toutefois, il était douteux qu'elles m'eussent cru, même si je m'étais senti libre de le faire. Je satisfis donc leur curiosité en relatant un épisode ayant trait au duc de Clarence : siégeant à une commission criminelle d'audition et de jugement à Westminster Hall, Milord remarqua que le maire s'était assoupi. Si bien qu'il avait railleusement susurré au témoin suivant : « Parlez doucement, monsieur, Sa Grâce dort ! » L'exhortation avait bien failli provoquer une émeute dans les rues.

— Car personne, pas même le roi, ne peut insulter le maire de Londres et s'en tirer indemne. Les Londoniens ne le toléreraient pas. Pour eux, leur maire et leurs échevins représentent davantage que les membres de la famille royale. La dignité et les droits de la corporation sont jalousement surveillés. Pour finir, le duc a été contraint de demander humblement pardon au maire Owlgrave, après que le roi Édouard lui-même fut intervenu et eut ordonné à son frère de présenter ses excuses.

— On dit que le roi Édouard et Lord de Clarence ne s'aiment guère, avança la femme du meunier. C'est du moins ce qui arrive à nos oreilles par la bouche des voyageurs.

Je réfléchis un instant avant de répondre en pesant mes mots :

— Le roi n'a sûrement pas pour lui les mêmes sentiments que ceux qu'il porte au prince Richard et il ne lui fait certainement pas confiance. Ce qui n'a rien de surprenant si l'on songe au nombre de fois où le prince Georges a tourné casaque. Cependant, le roi lui a pardonné un nombre de fois équivalent, si bien que j'en conclus qu'il doit l'aimer. Je dirais même qu'un lien d'affection puissant unit les trois frères royaux.

Le meunier posa sa cuiller et me considéra d'un air songeur.

— Tu sembles rudement bien informé, pour un colporteur.

J'étais tellement habitué maintenant à ce genre d'observation que ma réponse, toute prête, coula d'elle-même :

— Ni plus ni moins que les gens qui tendent l'oreille dans les tavernes et ouvrent les yeux sur ce qui se passe autour d'eux. Je suis capable d'en tirer mes propres conclusions, même si elles ne concordent pas avec celles du premier manant venu.

Heureusement, mon explication sembla satisfaire mon hôte. Il se coupa une tranche de fromage de brebis et la fourra dans sa

bouche, se privant ainsi pour un bon moment de la possibilité de parler. Je me levai.

— Je dois partir, dis-je en allant jusqu'à la porte pour inspecter le ciel. D'après la position du soleil, dans moins d'une heure ce sera midi et les jours raccourcissent vite à cette période. À quelle distance se trouve le plus proche village si je continue vers l'ouest ?

La femme du meunier m'avait rejoint à la porte mais, avant qu'elle eût pu me répondre, notre attention fut distraite par des bruits de sabots. Deux cavaliers traversaient à gué le ruisseau. Leurs montures renâclaient, encensaient, et des panaches de vapeur s'échappaient de leurs naseaux. Leurs sabots dérapèrent sur l'herbe givrée quand les hommes tirèrent sur les rênes pour mettre pied à terre.

Vêtus de vêtements modestes faits à la maison, ils étaient emmitouflés dans d'épaisses houppelandes de ratine. À mon avis, leurs bottes en cuir très usées devaient être de seconde ou de troisième main. Le vent glacial avait transi leurs visages ronds, mais leurs membres robustes et un début de bedaine chez le plus petit donnaient à penser que leur maître traitait et nourrissait bien son personnel. Jeunes tous les deux – je leur donnai à peu près mon âge –, les cavaliers avaient le cheveu et le teint sombres des Celtes gallois que l'on rencontre en grand nombre aux frontières de l'Angleterre et du pays de Galles, où les deux races se sont croisées et mélangées depuis des siècles. Mais quand ils parlèrent, ce fut avec l'accent morne et rugueux de leurs ancêtres saxons : de vrais hommes du Wessex<sup>3</sup>.

Le plus mince des deux s'adressa à la femme du meunier :

— On cherche après frère Siméon. Serait-il passé par chez vous ? On nous a dit qu'il est dans le coin.

Le meunier, qui nous avait rejoints au seuil de sa maison, répondit :

— Le frère était ici voici plus d'une semaine. Pourquoi ? Qui le demande ?

---

<sup>3</sup> Ancien royaume saxon, capitale Winchester (Hampshire), qui perdit la faveur des monarques normands à partir du XII<sup>e</sup> siècle. (N.d.T.)

— Notre maîtresse, la femme de Sir Hugh Cederwell, répondit le plus jeune. Elle veut voir le frère de toute urgence. On nous a ordonné de lui demander de se rendre auprès de Milady dès qu'il peut.

— Eh bien, dit le meunier en haussant les épaules, comme je vous l'ai dit, le frère n'est pas là. Il a dit qu'il se rendait au prieuré de Woodspring. Alors, si j'étais vous, c'est par là que j'irais le chercher.

Les deux hommes marmonnèrent des remerciements et remontèrent en selle, déclinant l'offre de la maîtresse de maison qui leur proposait un bol de bière.

— Vaut mieux qu'on profite du jour. Ça va prendre du temps s'il faut le poursuivre jusqu'au prieuré.

Quand ils repassèrent le ruisseau, les sabots de leurs montures soulevèrent des gerbes de gouttes iridescentes qui demeuraient quelques secondes en suspens dans l'air clair et brillant. Je rentrai dans le logis pour y prendre mes affaires.

— Qui est Lady Cederwell ? demandai-je.

— Comme ils l'ont dit, c'est la femme de Sir Hugh Cederwell, du domaine de Cederwell, répondit maîtresse Miller en m'aidant à rassembler ma marchandise et à la ranger dans ma balle. Leur manoir se trouve à cinq ou six miles à l'ouest ; d'après ce que j'ai compris, il a vue sur la Severn. Je ne suis jamais allée aussi loin que ça mais je connais des gens qui l'ont vu, ajouta-t-elle fièrement.

— Grand bien leur fasse ! grommela le meunier en disparaissant par la porte qui menait au moulin.

— Ma foi, je n'en sais rien, soupira sa femme sur le ton du regret. Remarque, je ne dis pas que je veux aller à Cederwell. Il paraît que ce n'est rien qu'un petit manoir. Par contre, j'irais volontiers jusqu'au château de Lynom. C'est la plus grande demeure de la région, la plus proche du moulin. À ce qu'on dit, la veuve Lynom est une gracieuse et jolie femme : des cheveux roux sans une trace de gris, alors que ce n'est plus une jeunesse.

— Peut-être qu'elle les colore avec de l'orcanette, suggéra sa fille. Après tout, si on utilise l'eau où les racines ont bouilli pour colorer les fromages, pourquoi ne pourrait-on pas s'en servir aussi pour les cheveux ?

Mais la femme du meunier refusa d'admettre que chez elle, dans le Somerset, une femme bien née fût capable de pratiques aussi trompeuses. À Londres ou à Bristol, passe encore ! Son haussement d'épaules sous-entendait que tout était possible dans ces lieux de perdition ; et si les défauts des citadins pouvaient alimenter une conversation passionnante autour d'un ragoût de poisson, on ne pouvait sérieusement les considérer comme une pratique courante chez les habitants des campagnes, nettement plus pieux.

Je m'enveloppai dans mon manteau, juchai ma balle sur mes épaules et saisis fermement mon gourdin, ma « cape de Plymouth », comme disent les gens du Devonshire.

— Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez m'indiquer la direction du château de Lynom. À vous entendre, il semble que ma marchandise pourrait intéresser maîtresse Lynom. Et aussi Lady Cederwell.

La femme du meunier pinça les lèvres.

— La veuve Lynom t'accueillera sans doute fort bien car c'est une dame qui dépense volontiers pour sa toilette. J'ai entendu dire qu'elle est vaniteuse. Quant à Lady Cederwell, tu risques d'être moins chanceux. À ce qu'on raconte, c'est une jeune femme très pieuse, une fille très dévote de l'Église, et t'as de meilleures chances de la trouver agenouillée dans son oratoire plutôt qu'en contemplation devant son miroir.

— Eh bien, répondis-je avec philosophie, les femmes de sa maison auront peut-être besoin de boutons, de fil ou de lacets. Et comme vous l'avez vu, j'ai d'excellents couteaux et cuillers d'étain.

— C'est vrai.

La meunière réfléchit un moment puis se tourna vers sa fille :

— Joanna, je n'ai pas besoin de toi pour l'instant. Enfile ton manteau et tes socques et accompagne le colporteur jusqu'au grand chemin. Au carrefour, tu lui montreras la direction qu'il faut prendre pour aller à Lynom.

— Pas besoin de faire sortir la fillette par ce sale temps ! protestai-je.

Mais la mère et la fille eurent raison de moi.

— J'ai très envie de prendre l'air ! assura Joanna Miller en mettant ses sabots.

Elle s'enveloppa d'une cape de laine à toute épreuve et rabattit son capuchon.

Il faisait de plus en plus froid, trop froid en fait pour qu'on ait de la neige, mais il fallait s'attendre à une forte gelée le lendemain matin. Dédaignant le bras que je lui avais offert, Joanna avançait posément à mon côté malgré ses gros sabots tandis que nous escaladions la pente pour sortir du vallon. Hors du moulin, elle paraissait moins juvénile. Elle avait même l'air d'une femme et, quand elle m'apprit qu'elle avait tout juste quinze ans et était fille unique, je me rendis compte que le meunier et sa femme devaient avoir longtemps espéré le bonheur de sa naissance. Je réalisai également que si les parents luttaient contre leur tendance à gâter leur enfant, Joanna trouvait aussi quelque avantage à jouer les petites filles pour leur bien-être.

En bavardant distraitemment de choses et d'autres, nous arrivâmes au sommet de la colline et suivîmes la route jusqu'au carrefour où Joanna me désigna le sentier qui menait au château de Lynom. Elle s'apprêtait à faire demi-tour mais, brusquement, me dit avec un petit sourire :

— Tu vas peut-être y rencontrer Sir Hugh Cederwell.

— Au château de Lynom ? fis-je, étonné.

Elle hocha la tête et m'offrit son mince sourire de chat.

— D'après les potins, la veuve est sa maîtresse... mais ma mère serait furieuse si elle me l'entendait dire.

— Sans doute, dis-je, faute de trouver autre chose à répondre et sans cesser de la regarder.

Je me sentais très stupide, comme il m'arrivait souvent en présence d'une femme. Car, d'après l'expérience d'une vie bien remplie, je pense qu'un homme est toujours lui-même, quel que soit son vis-à-vis, tandis qu'une femme est capable de changer de rôle selon son humeur ou en fonction de son interlocuteur du moment.

— Sans doute, sans doute... me singea-t-elle avec un petit rire en me lançant un regard énigmatique sous le couvert du capuchon qui encadrait ses traits délicats.

Là-dessus, elle fit demi-tour et disparut derrière la courbe du chemin où commençait l'étroit sentier à peine discernable qui redescendait dans le vallon. Je la suivis des yeux un bref instant avant de tourner les talons et de reprendre la route.

Je marchai pendant une bonne heure sans rencontrer âme qui vive et sans entendre d'autre voix que la mienne car, pour soutenir mon courage, je sifflais ; et, comme toujours, je sifflais faux. Au fil de l'après-midi, au fur et à mesure que les ombres s'étiraient, le froid se renforçait, si bien que l'absence de toute habitation accroissait mon inquiétude quant au lieu où je passerais la nuit. Il fallait vraiment que je trouve un abri avant le crépuscule et, pour la première fois depuis que j'avais quitté le toit de ma belle-mère, je m'interrogeai sur la sagesse de ce voyage d'hiver. Avais-je pour la première fois confondu mon désir de liberté et ma répugnance pour la réclusion entre quatre murs avec le sentiment que Dieu voulait m'utiliser pour servir Ses voies divines ? Grelottant, cramponné à mon manteau, je me posai des questions : avais-je jamais eu d'autre but que mon désir de fuir les limitations et les règles qu'impose la vie avec autrui ? Étais-je un égoïste, comme ma mère m'en avait souvent accusé ? Étais-je toujours à l'affût d'excuses pour pouvoir ignorer les droits que mes proches avaient sur mon temps et sur ma personne ? Je ne trouvais pas de réponse.

Les arbres dénudés dressaient vers le ciel bas leurs branches noueuses comme autant de protestations muettes et un silence impénétrable pesait sur la nature, aussi impressionnant que celui qui m'oppressait les jours d'hiver à Wells, quand j'étais enfant. Au nord de mon chemin, la vue lointaine des collines s'étendait comme un linceul gris sale et dénué de vie, car on avait rentré le bétail pour qu'il partage avec les humains la chaleur fuligineuse des feux de tourbe.

Le sentier s'élargit, et un autre s'ouvrit à ma gauche.

Je m'arrêtai pour l'explorer du regard aussi loin que ma vue portait, me demandant où il menait et si j'étais censé le prendre ou non. Mais Joanna Miller n'avait pas dit que je devais bifurquer et, comme le second chemin filait manifestement vers le sud en direction de forêts et de taillis, je décidai de continuer

tout droit. J'aurais donné cher pour rencontrer quelque voyageur intrépide en route pour ses affaires par cet après-midi déplaisant.

Presque aussitôt, mon vœu fut exaucé : le roulement des roues d'un chariot et les claquements des sabots d'un cheval résonnèrent derrière moi. Je tournai la tête et vis l'attelage qui approchait : un solide cob bai-brun tirant une charrette de bois de chauffage. Penché sur ses rênes, la tête basse dissimulée sous son capuchon, le charretier avait les mains marbrées de rouge et de bleu par le froid. Je m'arrêtai presque au milieu de la route et le hélai dans l'espoir qu'il me ferait un bout de conduite. Il ne m'entendit pas ou était trop pressé de rentrer chez lui pour donner un coup de main à un étranger. Quoi qu'il en fût, il choisit ce moment pour agiter les rênes et accélérer, m'obligeant à lui céder la place en vitesse. En reculant, je butai contre une pierre et m'affalai lourdement en me tordant la cheville gauche.

Pendant quelques minutes, je fus incapable du moindre mouvement, la souffrance qui taraudait ma cheville empêchant toute pensée. Quand elle devint assez supportable pour me permettre de me redresser à l'aide de mon bâton, tombé grâce à Dieu à portée de ma main, je donnai libre cours à tous les blasphèmes de ma connaissance et maudis de toute mon âme le charretier dont la silhouette s'éloignait. Ayant ainsi soulagé ma fureur, je posai prudemment mon pied gauche sur le sol et pesai légèrement sur ma cheville. Une douleur fulgurante transperça ma jambe et les jurons affluèrent, plus véhéments encore. Je tournai frénétiquement la tête de tous côtés : à quelle distance, Seigneur, était la plus proche habitation ?

Je finis par l'apercevoir : une habitation troglodyte, creusée à droite dans le talus escarpé de la route, à quelques mètres devant moi ; un mince filet de fumée s'échappait en spirale d'un trou pratiqué dans le toit de bruyère. Je me traînai sur cette courte distance et, en raison de ma taille, je dus presque me plier en deux pour introduire ma tête sous le linteau de pierre de la porte étroite. L'intérieur de la mesure était si sombre que l'unique bougie à mèche de jonc m'était pour l'instant invisible ; je ne me rendis pas compte que le sol était plus bas de plusieurs pouces que le niveau de la route si bien que je perdis l'équilibre

et tombai en avant. Quand je pris contact avec la terre battue, la douleur térebrante remonta en flèche ma jambe ; écrasé au sol et tordu par la souffrance, je hurlai.

## CHAPITRE III

J'avais dû perdre connaissance un moment car je me retrouvai étendu sur le dos, et un visage flottait au-dessus de moi, éclairé par la faible lueur d'une chandelle : un visage étroit, émacié, aux yeux d'un bleu très doux et aux cils tellement clairs qu'ils en paraissaient blancs. La structure du crâne était nettement visible sous la peau fine et parcheminée où quelques touffes et mèches de cheveux, aussi décolorées que les cils, résistaient encore à la calvitie. Cependant, ces bras décharnés avaient dû déployer plus d'énergie que l'apparence n'en laissait supposer pour avoir déplacé la masse de mon corps.

Je me redressai sur les coudes et tentai de me lever mais ma jambe gauche s'insurgea violemment et je retombai au sol avec un gémissement.

— Tout doux ! Tout doux ! m'ordonna une voix enrouée, guère plus sonore qu'un murmure. Attends !

Il se retourna pour poser le chandelier sur le sol puis, avec un peu d'aide de ma part, il me retira ma botte et tapota doucement ma cheville tout en marmonnant pour lui-même à voix basse. Puis il releva la tête.

— Enflée, dit-il. Os pas cassé. Repos deux jours. Peut-être trois. Tout ira bien.

Il ramassa la chandelle et la leva au-dessus de sa tête si dangereusement près des branches de bouleau qui soutenaient le toit de bruyère que je poussai un cri d'alarme. Qui ne le troubla pas le moins du monde. Il continua de tendre sa main libre vers le mur le plus éloigné. Je me contorsionnai pour voir derrière moi et, mes yeux étant à présent plus habitués à la pénombre, j'aperçus un lit de paille sèche, niché dans l'embrasure semi-circulaire creusée dans le talus.

— Toi coucher ici, proposa mon sauveur.

Et tandis que je me traînais douloureusement sur le sol, il se saisit de ma balle et de mon gourdin qu'il rangea soigneusement dans un coin. Puis il se dirigea vers les étagères où il gardait ses réserves ; il y en avait trois, elles aussi creusées dans le talus et superposées. Il prit un petit pot de terre cuite sur la planchette supérieure et, au moyen d'une sobre mimique, m' enjoignit d'ôter mon pantalon et mes hauts-de-chausses, ce que je fus incapable de faire sans son aide. Puis il s'agenouilla près de moi, plongea ses doigts dans le pot et se mit à enduire de son contenu mes chairs enflammées. À l'odeur, je reconnus aussitôt le parfum du baume que ma mère utilisait elle aussi : un mélange de rue, de bourrache et de miel, un onguent incomparable pour réduire les enflures. Presque aussitôt, ma cheville s'en trouva mieux.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

Il ne répondit pas aussitôt et je commençais à me demander s'il m'avait entendu lorsqu'il me jeta un coup d'œil et murmura rapidement :

— Ulnoth.

— C'est un nom saxon, dis-je.

— Oui. Saxon, répéta-t-il.

— Comment s'appelait ton père ?

Après un autre silence, il susurra :

— Wolf. Moi Ulnoth Wolfsson.

— As-tu des enfants ? enchaînai-je.

Le délai fut encore plus long avant qu'il réagît, comme s'il lui avait fallu un moment pour absorber et comprendre la question. Mais enfin, il marmonna :

— Non, pas d'enfants. Pas de fils Ulnoth. Pas de fille Ulnoth.

J'avais déjà rencontré quelques hommes semblables à lui au cours de mes voyages. Certes, nos maîtres normands nous avaient conquis depuis déjà plusieurs siècles et les sangs normand et saxon s'étaient mêlés au point que seul le mot *bâtarde* « *anglais* » était en mesure de décrire notre race ; néanmoins, on trouvait encore ici et là, dans des localités isolées, de purs descendants des tribus saxonnnes.

Quand il eut fini de soigner ma cheville, Ulnoth m'aida à remettre mes vêtements avant de ramasser une brassée de

broussailles dans le tas empilé contre la paroi de pierre. Après avoir ranimé le feu de l'âtre, il y dressa un vieux trépied branlant et suspendit un chaudron de fer tout aussi vieux, sans doute rempli d'eau au ruisselet qui chuchotait paresseusement au bas de la pente. Il plongea dans le chaudron différentes herbes sèches, cueillies aux branches qui pendaient au plafond, puis la carcasse démembrée d'un lapin qu'il prit dans son garde-manger, un simple trou dans le sol gelé.

Le ragoût qui en résulta était un tel délice qu'il chassa tout scrupule de manger de la viande un vendredi et je me régalaï, persuadé d'ailleurs que mon hôte ignorait quel jour de la semaine nous étions. J'avais tort, car quand nous eûmes tous deux avalé notre content – dans mon cas, trois bols de ragoût et un seul pour lui –, Ulnoth prit les bols d'hydromel de sa fabrication qui avait arrosé notre repas et en versa le fond sur le seuil de sa demeure, en guise de libation.

— Pour Frig, dit-il, et, voyant mon air surpris, il ajouta : Aujourd'hui, jour de Frig.

Bien sûr ! Frig est la mère des dieux nordiques. Peut-être aussi la femme de Woden<sup>4</sup>... Je ne savais plus, j'avais oublié. De plus, à ce moment-là, je ne m'en souciais guère. Mes yeux se fermaient et mon corps me pesait. Tout plein de vermine, mon lit de paille n'en était pas moins chaud, et l'onguent avait apaisé le plus gros de ma douleur. Avant de m'en apercevoir, je dormais.

Ulnoth avait raison. Ma cheville n'était pas sérieusement atteinte, je m'étais simplement fait une sérieuse entorse en tombant. Grâce à ses bons soins, en moins de deux jours je me sentis mieux. Mais, comme l'incident nous avait menés au dimanche, j'attendis le lendemain ; puis m'attardai une journée encore pour être bien certain que j'étais en état de reprendre mon voyage. Mais le mardi ou, comme disait Ulnoth, le jour de Tiuw – Tiuw étant l'antique dieu de la Guerre –, je ne pouvais décemment m'incruster plus longtemps. D'une part, j'étais en

---

<sup>4</sup> Forme anglo-saxonne du nordique Odin, soit encore le Wotan germanique. (N.d.T.)

train de dévorer les provisions de mon hôte et d'accaparer sa maison, de l'autre, le silence et l'inactivité commençaient à me peser.

Le mutisme presque total d'Ulnoth et son inaptitude manifeste à utiliser couramment les mots m'avaient d'abord fait croire qu'il était simple d'esprit, mais, au fil du temps, je me rendis compte qu'il n'en était rien. Un jour où je lui parlais négligemment de ma visite au village voisin, nullement certain qu'il m'écoutait, il m'interrompit subitement :

— Meunier. Toi allé moulin.

— Comment le sais-tu ? demandai-je.

En guise de réponse, il posa la main sur ma manche et la brossa. Puis, rapprochant la chandelle, il me montra l'extrémité de ses doigts légèrement poudrés de farine.

Une autre fois, il me dit à brûle-pourpoint :

— Ta femme morte.

Ce n'était pas une question et, de nouveau, je voulus savoir comment il en était venu à cette conclusion. Avec son sourire timide, il me dit :

— Toi parler enfant : fille. Toi parler mère. Toi pas parler femme. Pourquoi ? Parce que morte, acheva-t-il en soulevant ses minces épaules.

N'importe qui, j'imagine, aurait été en mesure d'en deviner autant, mais je ne m'attendais pas chez Ulnoth à de tels pouvoirs de déduction car il ne se mêlait pratiquement pas à ses frères humains. Cela ressortait avec évidence de sa façon de se tapir dans les recoins de sa demeure troglodyte et de me faire signe de me taire quand un chariot passait sur la route. Le trafic était très réduit à cette époque de l'année mais, depuis l'aube, ce matin-là, nous avions déjà entendu sonner des brodequins sur le sol durci et, un peu plus tard, les sabots d'un cheval qui se dirigeait dans la direction opposée. Ulnoth vivait de petits animaux et d'oiseaux qu'il prenait au piège dans les bois, mais il posait ses collets et remplissait ses cruches au ruisseau de très bonne heure, avant l'apparition des voyageurs matinaux.

Quand il ne pouvait éviter la compagnie des hommes, la mienne, par exemple, il déployait une gentillesse et une douceur qui font souvent défaut à bien des gens que le sort a comblés

nettement plus que lui. Il n'avait pas renoncé à la camaraderie parce qu'il se méfiait de ses semblables – au contraire, je le croyais trop confiant –, mais parce que la solitude était sa façon de vivre. Je parvins à lui faire dire que ses parents étaient morts depuis « très, très longtemps » ; probablement, supposai-je, quand il était enfant. Il était impossible de donner un âge à Ulnoth et il était sans doute plus jeune qu'il ne semblait. Quoi qu'il en soit, il avait dû vivre seul des dizaines d'années et il était tout naturel qu'après tant de temps il préférât la solitude.

Avant de lui faire mes adieux, je lui demandai la direction du château de Lynom. Ulnoth me poussa dehors et désigna, mais en sens inverse, la route que j'avais parcourue quatre jours plus tôt.

— Route, dit-il en montrant la droite.

Je me souvins de l'autre sentier qui, alors que j'approchais de sa grotte, bifurquait à ma gauche.

— Tout droit, ajouta-t-il.

Je le remerciai de ce qu'il avait fait pour moi, d'autant plus sincèrement qu'il avait refusé que je l'en dédommagine, soit en argent, soit en articles de ma balle.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il en ouvrant tout grand ses mains osseuses.

De fait, étant donné son mode de vie, il n'avait besoin de rien : la nature et son ingéniosité lui fournissaient tout, y compris les aiguilles et le fil qu'il fabriquait de ses mains.

Je lui donnai l'accolade. J'aurais bien voulu, je crois, le tenir pour un ami mais, à peine avais-je couvert deux mètres sur le sentier, je tournai la tête pour un ultime adieu : le chemin était vide... Ulnoth n'avait pas attendu de s'assurer que j'étais sur la bonne voie pour réintégrer son terrier, comme un lapin apeuré. Avec un sourire contraint et un hochement de tête dubitatif, je repris mon chemin à la recherche du château de Lynom. Ma cheville gauche était aussi solide qu'avant.

Il faisait aussi froid que le vendredi précédent, si ce n'est plus, et je me réjouissais de porter sous mon gros manteau de ratine à capuchon le pourpoint de cuir doublé d'écarlate qu'une veuve

avait échangé avec moi quelques années plus tôt contre des articles de ma balle qui lui faisaient défaut.

Je revins sur mes pas jusqu'à l'autre sentier qui partait vers le sud, et là je bifurquai, explorant du regard le paysage en quête d'habitations. Mais la dernière butte d'une rangée de collines bouchait la vue et faisait dévier le chemin, d'abord à droite puis à gauche, pour en contourner la base. Une fois passé ce double virage, une large plaine s'ouvrit devant moi et le vent portait jusque dans les terres l'odeur vivifiante et salée de la mer. À proche distance, je repérai les dépendances d'une demeure aux dimensions imposantes qui ne pouvait qu'être le château de Lynom.

Ceinturée de douves, la bâtisse de pierre dressée sur une vaste butte était entourée de dépendances : boulangerie, laiterie, buanderie, chapelle, écuries et étables. Un pont-levis en bois, assez large pour laisser passer un grand chariot, enjambait les douves dont je découvris qu'elles étaient très profondes et emplies d'eau saumâtre. Deux hommes transportaient du foin de la voûte aux écuries.

— Votre maîtresse est-elle chez elle ? demandai-je.

— Elle y est mais tu ferais mieux de pas la déranger en ce moment, colporteur, ricana l'un d'eux avec un bref coup d'œil à son camarade.

L'avertissement était à coup sûr lourd de sous-entendus.

— Dans ce cas, peut-être puis-je voir la gouvernante ou la cuisinière ou l'une des servantes, suggérai-je. N'importe quelle femme de la maisonnée fera l'affaire. Ma balle est pleine d'articles qui pourraient les intéresser.

L'homme qui n'avait pas encore ouvert la bouche reposa la gerbe de foin qu'il soulevait.

— Je dirais volontiers que la vieille dame, elle serait contente de te voir, reconnut-il.

Son camarade hocha la tête pour signifier son assentiment.

— Elle est toujours contente de voir n'importe qui car elle trouve les jours longs. C'est sûr qu'ils le sont quand on est vieux et consigné à la maison. Faut reconnaître...

Il m'inspecta de bas en haut, la tête penchée de côté. Des mèches de cheveux roux s'échappaient de son capuchon.

— Tu as l'air d'un type plutôt costaud. Donne-nous un coup de main pour rentrer le foin et on te présentera nous-mêmes à la gouvernante, en lui disant qu'elle te fasse monter chez dame Judith. C'est quoi, ton nom ?

Je le leur dis et j'appris en retour que l'homme aux cheveux roux s'appelait Hamon et l'autre Jasper. Je déposai mon sac et mon gourdin, empoignai une balle de foin et la transportai sans trop d'effort jusqu'aux écuries. Un beau bai clair aux crins clairs me fixa de ses yeux perçants et ses naseaux frémirent avec délectation quand j'entrai.

— Tu ferais mieux de nous laisser Belle Amie, me souffla Hamon sans s'arrêter. Cette jument, c'est l'orgueil et la joie de maîtresse Lynom. Mais, pour moi, elle a une mauvaise nature. Nourris le cob et Jessamine, fit-il en désignant un gris décharné. Tous les deux, y sont braves et tranquilles.

— Et qu'est-ce qu'on fait avec çui-là ? demanda Jasper en montrant d'un coup de tête un superbe balzan noir au front orné d'une étoile. C'est-y qu'on doit le nourrir ?

— Non ! l'interrompit Hamon, acerbe. Pourquoi qu'on irait gaspiller notre fourrage d'hiver pour un étranger ? Du foin, il en trouvera son compte dans son étable à lui, cette grande brute gavée !

— La maîtresse, elle verrait sans doute pas d'objection à ce qu'on le nourrisse. Combien de temps qu'il doit passer ici ?

Hamon émit un rire grivois :

— Comment c'est-il que je le saurais ? Aussi longtemps que son maître ! Et lui, combien de temps ça lui prendra ? Qui vivra verra.

Là-dessus, ils s'ébaudirent en s'envoyant de grandes bourrades dans les côtes.

Je me gardai de poser la moindre question, estimant plus judicieux de feindre de ne pas comprendre. Néanmoins, je savais à quoi m'en tenir, Joanna Miller m'ayant prévenu qu'il se pourrait que je rencontre Sir Hugh Cederwell au château de Lynom : « On dit que la veuve est sa maîtresse. » Si tel était le cas, moins j'en saurais sur cette liaison illicite, mieux je me porterais car j'avais l'espoir, si le temps se maintenait, de pousser jusqu'au manoir de Cederwell.

Une fois les chevaux nourris – Jasper avait glissé un peu de foin dans la mangeoire du noir pendant que son camarade avait le dos tourné –, je repris ma balle et mon bâton et les palefreniers me conduisirent à la cuisine, située à l'arrière du château. Comparée au froid pénétrant du dehors, la chaleur y était suffocante ; elle émanait d'un immense feu dans l'âtre central et de quantité de fours creusés dans les épais murs de pierre. Une forte femme en robe de laine grise, tablier blanc et coiffe de linon brandissait une grande louche qu'elle agitait comme un bâton de commandement pour expédier de tous côtés les aide-cuisinières soumises à ses ordres.

— Qu'est-ce que vous venez fiche dans ma cuisine, espèces de grands lourdauds ? apostropha-t-elle Hamon et Jasper. Dehors ! Dehors avant que vous ne répandiez tout le crottin de la cour et des écuries sur mon sol récuré de frais !

— Voici un colporteur, dit Hamon d'un ton maussade. Il vient vendre sa marchandise. On a pensé que la vieille dame, elle pourrait se réjouir de sa compagnie.

J'avançai d'un pas et baissai docilement les yeux sous le regard scrutateur de ce dragon femelle. Après un coup d'œil vipérin, son expression se détendit quelque peu. Elle hocha la tête et ses yeux bleus s'étrécirent :

— Très bien. As-tu faim, mon garçon ?

— Très faim ! l'assurai-je.

Elle ordonna à une fille aux cheveux filasse de me donner un des gâteaux aux pommes qui refroidissaient sur une plaque de marbre près de la porte entrouverte.

— T'as vu sa taille, Bet ? Donne-lui un gros morceau !

La fille prit une petite pelle et déposa un gâteau sur une écuelle qu'elle me tendit avec un sourire timide. À deux pas de moi, Hamon et Jasper bougonnaient, disant que de bonnes manières et une belle apparence, ça donne à un homme un avantage injuste sur ses semblables.

— Oh, petite, donne-leur aussi un gâteau ! finit par s'écrier la cuisinière, exaspérée. Mais vous deux, allez manger dehors. Vous puez le cheval !

Sans s'offenser le moins du monde de la rebuffade, les palefreniers, souriant largement, reçurent des mains de la jeune

fille leur gâteau aux pommes et filèrent prestement, tandis qu'il me fut permis de manger en paix ma pâtisserie, assis près du feu et réchauffant à sa flamme mes membres transis. Quand j'eus terminé – il ne restait pas une miette du gâteau –, la petite servante reçut l'ordre de me conduire chez dame Judith.

— La mère de feu notre maître se plaint qu'on la néglige depuis la mort de son fils voici trois ans, m'expliqua la cuisinière en arrosant une paire de chapons qui rôtissaient sur la broche. C'est vrai qu'il y a peu d'amour entre elle et la maîtresse. Mais, ajouta-t-elle judicieusement, selon mon expérience, les vieilles gens ont tendance à exagérer leurs épreuves.

— Dame Judith est-elle à l'étage ou en bas ? demanda Bet.

On lui répondit que la vieille dame était dans le solar<sup>5</sup>.

Elle me précéda hors de la cuisine et nous pîmes un étroit corridor où les courants d'air dus aux portes ouvertes soulevaient les joncs sur le pavement. Après la chaleur de l'âtre, Bet et moi grelottions. En la suivant, je découvris les différentes pièces qui s'alignaient le long du corridor : la trésorerie, la salle de justice et le parloir, dont toutes les fenêtres donnaient sur la route carrossable, de l'autre côté de la douve. La raison pour laquelle je voyais si bien, c'est que les volets du parloir avaient été ouverts, en dépit du grand froid, et que le château de Lynom était dépourvu de murs d'enceinte. Dans ce coin reculé du monde, on ne craignait évidemment pas les attaques de voisins.

— Quelqu'un dans la maison est très friand d'air frais, fis-je remarquer à Bet qui montait devant moi un escalier en colimaçon.

— Oh oui, c'est la vieille maîtresse, expliqua-t-elle avec son petit rire gêné. Il semble qu'elle ne sente pas le froid, pas même quand il est extrême. Du moins, c'est ce qu'elle dit. Moi, je crois simplement qu'elle est curieuse. Elle aime être assise près d'une fenêtre et regarder ce qui se passe dehors. Ça rend folle la jeune maîtresse, crois-moi. Je ferais bien de refermer les volets quand

---

<sup>5</sup> Dans les anciens manoirs anglais, pièce privée où les propriétaires pouvaient se retirer, loin de la bruyante salle commune. (N.d.T.)

je descendrai avant qu'elle découvre qu'ils ont été ouverts. Plus tôt, dame Judith était au parloir, ajouta-t-elle en guise d'explication.

En haut de l'escalier, je fus conduit au solar, aussi humide et glacial que le reste de la demeure par ce rigoureux jour d'hiver. C'était pourtant une pièce confortable et richement meublée : un candélabre d'étain portait de nombreuses bougies de cire, des tapisseries décorent les murs et des coussins agrémentaient la banquette sous la fenêtre. Deux des fenêtres d'ailleurs étaient vitrées – sachez, mes enfants, que c'était à l'époque une grande rareté, vous qui trouvez tout naturel ce luxe moderne – et une troisième était garnie de plaques de corne. La dernière fenêtre, tendue de lin huilé, bâit sur l'extérieur. Bet se précipita pour la fermer.

— Dame Judith, gronda-t-elle, vous savez bien pourtant ce que dit la maîtresse des fenêtres ouvertes par ce temps. Vous allez attraper la mort ! Parfaitement !

Assise bien droite dans une cathèdre près du feu, la vieille dame renifla dédaigneusement :

— Et alors, qu'est-ce que ça peut bien faire, je te le demande ? Ce qu'elle désire arrivera. Cette menteuse prétend se soucier de ma personne mais rien ne lui conviendrait mieux que d'être débarrassée de moi. Où est-elle, hein ? Il n'est pas âme qui vive qui m'ait rendu visite depuis qu'on m'a montée ici. Qu'est-ce qu'elle fabrique depuis ce matin ? Pourquoi n'est-elle pas venue me voir ?

— La maîtresse est occupée, répondit Bet, rougissante. Regardez : voici un colporteur. Je l'ai amené pour qu'il vous montre sa marchandise.

De ses yeux myopes et décolorés, dame Judith me dévisagea sans manifester le moindre intérêt.

— Inutile de détourner la conversation, dit-elle vertement à Bet. Va dire à ma belle-fille de venir me voir !

Tout à coup, le réseau de rides qui couvrait son visage se durcit et se contracta. De l'air du plus profond dégoût, elle s'exclama :

— Je sais ce que fricote cette putain ! Elle s'imagine peut-être qu'elle me berne... Alors, dis-lui de ma part qu'elle se trompe !

Je ne suis pas née de la dernière pluie ! Son Sir Hugh Cederwell est encore ici. Pas la peine de le nier, ma fille ! Je l'ai vu venir ce matin sur sa monture, après le petit déjeuner, quand j'étais encore en bas au parloir.

Elle sourit tout à coup, pressant l'une contre l'autre ses gencives dégarnies :

— Je vois des tas de choses mais personne ne s'en doute.

— Parce que vous vous installez toujours avec les volets ouverts, la gourmande Bet.

Elle me fit signe d'avancer.

— Voici le colporteur, dit-elle un ton plus haut. Vous faites causette avec lui un moment et vous regardez ce qu'il pourrait vous vendre.

Bet se faufila prestement hors du solar avant que dame Judith ait eu le temps de protester ou de la retenir. J'étais seul avec l'indomptable vieille dame, dont la fragilité me donnait l'impression que j'étais plus gauche et plus gigantesque que jamais. Dans sa robe et ses mules grises, avec ses mèches blanches qui pendaient en désordre de sa coiffe, elle avait l'air d'un filet de fumée que le premier souffle de vent allait dissiper.

— Ils pensent que j'ignore ce qui se passe dans cette maison, grommela-t-elle. Mais je sais. Oh oui ! Je sais ! Sir Hugh Cederwell ! Jolie jeune femme à ce qu'on dit, mais il préfère une femme plus mûre. Et plus expérimentée entre deux draps !

Je sentis le sang me monter au visage. Dame Judith le vit et s'esclaffa :

— Je te mets mal à l'aise, pas vrai ? Pourquoi ? Appeler les choses par leur nom ne devrait pas te gêner. Je suis sûre qu'un joli garçon comme toi n'est pas puceau et que tu as débité ta part de paillardises dans les brasseries et les tavernes. Mais il te déplaît d'en entendre de la bouche d'une femme, c'est ça ? Eh bien, je ne vais pas te chercher querelle pour autant. C'est charmant de savoir que tu tiens les femmes en telle estime. Bravo !

Elle applaudit vigoureusement de ses mains sèches et décharnées.

— Montre-moi ta camelote. Je te promets de t'acheter quelque chose, même si je n'en ai pas vraiment besoin.

Uniquement pour te payer ton temps et ta compagnie, les deux choses dont j'ai le plus besoin.

Bien droite dans sa cathèdre sculptée, elle m'ordonna de tirer vers elle un coffre de chêne qui se trouvait contre un mur. Il servirait de table pour disposer mes articles, dit-elle. Quand je les eus tous étalés, elle s'en désintéressa totalement, croisa les mains sur ses genoux, se rencontra dans son siège et, nostalgique tout à coup, me raconta les souvenirs de sa jeunesse de jolie femme à la cour du roi Henri<sup>6</sup>, avant ce qu'elle appelait « tous les conflits et les bouleversements ».

— De temps en temps, il devenait complètement fou, le pauvre homme, comme son aïeul, le roi français que son père avait battu à Azincourt. Et quand il n'était pas fou, il priait à genoux ou il nous exhortait, nous, les femmes, à dissimuler nos seins. « Les robes décolletées sont l'œuvre du démon », disait-il. Et, de nous toutes, la reine Marguerite<sup>7</sup> portait les plus audacieuses ! La première fois qu'il vit son fils, le prince Édouard, celui qui fut tué voici quelques années à Tewkesbury<sup>8</sup>, il dit que le garçon devait être l'enfant du Saint-Esprit...

Dame Judith gloussa de plaisir avant d'enchaîner :

— ... l'enfant du comte de Wiltshire ou de Somerset plus probablement ! C'est du moins ce que nous pensions tous. Nous...

La porte du solar s'ouvrit et la vieille dame interrompit net son récit, faisant claquer ses mâchoires comme un casse-noisettes. Une voix autoritaire demanda :

— Mère, qu'est-ce que vous fabriquez ? Qui est cet homme ? Que fait-il dans le solar ?

---

<sup>6</sup> Il s'agit d'Henri VI Plantagenêt (roi de 1422 à 1461 et de 1470 à 1471), Lancastre à la lourde héritage dont le grand-père était Charles VI de France. (N.d.T.)

<sup>7</sup> Marguerite d'Anjou, fille de René d'Anjou ; elle avait épousé Henri VI d'Angleterre en 1445. (N.d.T.)

<sup>8</sup> 1471 : défaite et chute d'Henri VI Lancastre, cinq ans avant les événements du roman. (N.d.T.)

## CHAPITRE IV

Dame Judith se redressa de toute sa taille – ce n'est pas une mince affaire lorsque l'on est assis, mais la vieille dame parvint à en donner l'impression – et répondit froidement :

— C'est Bet qui m'a amené le colporteur. Elle pensait que je pourrais souhaiter lui acheter quelque article.

— Bet n'a pas le droit de penser, fut la réponse lapidaire, proférée par la maîtresse de maison qui s'avança dans la pièce.

Comme l'avait dit la femme du meunier, la veuve Lynom était une jolie femme, pourvue d'un front large et haut, de grands yeux bleu ardoise, d'un long nez remarquablement droit et d'une bouche pleine et voluptueuse. Malgré cela, la dureté dont ses traits étaient empreints empêchait, à mon avis du moins, qu'elle fût vraiment belle. Elle portait une robe de laine rouge dont le décolleté et les poignets étaient bordés d'écureuil et la taille ceinturée de cuir vert, émaillé de pierres précieuses. De lourds anneaux enserraient ses doigts minces mais les cheveux roux – naturels ou teintés à l'orcanette – étaient soigneusement cachés sous une fine coiffe de linon apprêté. Étant devenu à la longue expert en ruses et tromperies féminines, je notai que sa peau avait été soigneusement blanchie et qu'un onguent, fait de jus de fraise distillé, colorait ses lèvres. Elle se tenait très droite, comme il convient à une personne née pour le commandement. Rien de tout cela ne dissimulait le fait qu'elle n'aurait plus jamais quarante ans, mais je comprenais néanmoins l'attrait qu'elle pouvait exercer sur un homme lié à une épouse prude, pieuse et très jeune. Dans ses yeux bleus, une lueur équivoque suggérait qu'elle n'était pas avare de ses faveurs amoureuses.

— Oh ! Je suis pleinement consciente que vous me refuserez tout ce qui me donne quelque plaisir, fit sèchement dame Judith dont les joues creuses avaient rosi sous l'outrage.

Heureusement, il me reste encore quelques amis dans la maison.

Elle se tourna vivement vers moi :

— Ne va pas croire, colporteur, que j'étais traitée de la sorte du vivant de mon fils. Je recevais alors tout le respect qui m'est dû.

Exaspérée, la veuve soupira et tapa du pied, un pied chaussé de cuir.

— Ne mentez pas, mère ! Vous savez très bien que personne ne vous refuse rien de ce que vous désirez. Nous ne sommes pas si folles, sachant les rages que nous aurions à subir si l'on vous contrariait.

— Des rages ! Quelles rages ? s'emporta dame Judith qui en crachait pratiquement de dépit. Je veux que tu saches, colporteur, que je suis la femme la plus raisonnable et la plus douce qui soit, mais ce que je dois endurer viendrait à bout de la patience d'une sainte.

La veuve leva les yeux au ciel, semblant implorer de là-haut que la force lui fût accordée, mais sa belle-mère ignora la mimique.

— Et d'abord, pourquoi suis-je forcée de monter ici chaque matin ? Pourquoi ne suis-je pas autorisée à rester en bas dans le parloir où je peux au moins regarder par la fenêtre et voir qui passe sur la route ? Non qu'il y ait beaucoup de circulation à cette période de l'année, grommela-t-elle. Les seules personnes que j'aie vues aujourd'hui sont un saint homme et un roulier avec un chargement de troncs d'arbres destiné aux scieurs de long. Ah oui ! Et aussi le maréchal-ferrant accompagné d'une jeune fille emmitouflée jusqu'aux yeux. Il m'a semblé qu'il se comportait comme un galant.

Le nez anguleux de la vieille dame frémît.

— J'ai besoin de Bet pour savoir s'il la courtise. Qui cela pourrait-il bien être, par ici ? Ne suis-je pas une vieille dame qui fourre son nez partout ? gloussa-t-elle.

— C'est justement pour cette raison qu'on vous conduit dans le solar, mère, l'interrompit sèchement la veuve Lynom. Pour que vous cessiez de siéger au parloir avec les volets grands ouverts pour y attraper la mort. En été, vous pouvez y séjourner

aussi longtemps que vous le voulez, vous le savez très bien. Alors, cessez de prétendre que je vous maltraite.

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la pièce, elle se tourna pour me regarder et son regard sévère s'adoucit légèrement.

— Fort bien, colporteur, puisque tu es ici, tu peux nous montrer ce que tu as à vendre. Ce n'est pas souvent que l'on voit apparaître des camelots au cœur de l'hiver. Tu ne manques pas de hardiesse, dis-moi, pour courir les routes en janvier !

Dame Judith émit un coassement déplaisant.

— Tu as découvert qu'il est jeune et beau, n'est-ce pas, Ursula ? Attention, ma fille ! Imagine seulement que Sir Hugh s'aperçoive que tu as l'œil baladeur...

Sa belle-fille devint écarlate.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, mère. Sir Hugh n'a franchement rien à faire là-dedans. Il a une femme à lui et c'est elle qu'il surveille.

La vieille dame renifla, l'air moqueur.

— Une petite épouse pure et sainte... Il est peu probable qu'il se fasse du souci pour elle dans ce domaine. Mais il ferait bien de surveiller sa propre conduite, et celle de son précieux fils, s'il veut éviter les ennuis dans sa demeure. Jeanette Cederwell n'est pas du genre à tolérer l'inconduite sous son toit.

Contre toute attente, je commençais à me sentir navré pour Ursula Lynom, victime de la langue acerbe de sa belle-mère, et je tentai de distraire l'attention de la vieille dame.

— D'après ce qu'on m'a dit, j'ignorais que Lady Cederwell était en âge d'avoir un grand fils.

— Dieu te bénisse, mon garçon, ce n'est pas son fils ! Jeanette n'a que deux ans de plus que Maurice. Non, non ! Maurice est le fils de la première femme de Sir Hugh, laquelle mourut lorsqu'il naquit.

Dame Judith se rencontra dans sa cathèdre et sourit largement, enchantée de cette occasion de potiner.

— Nous étions tous persuadés que Sir Hugh resterait veuf jusqu'à la fin de sa vie... à moins que ne vienne le jour où il pourrait combler les désirs de son cœur.

Elle s'arrêta et coula vers sa belle-fille un regard de biais mais la veuve faisait mine d'examiner mes articles avec une attention soutenue, et la vieille dame reprit :

— Mais voilà qu'il y a six ans, il alla rendre visite à un de ses cousins qui vivait à la campagne dans les environs de Gloucester et il en revint marié à une héritière, assez jeune pour être sa fille. L'héritière d'une fortune lainière, orpheline de surcroît.

Le sourire de la douairière s'élargit.

— Riche, mais pas aussi riche qu'Ursula ici présente l'est devenue lorsque Anthony, mon pauvre fils, mourut deux ans plus tard.

Elle rejeta fièrement la tête en arrière et poussa un long hennissement d'hilarité.

Je rajustai rapidement mes idées à propos de Sir Hugh Cederwell et me rendis compte qu'il devait être pratiquement du même âge qu'Ursula Lynom.

— Cela suffit, mère, dit la veuve Lynom d'un ton abrupt en se retournant. Achetez ce que vous voulez au colporteur et ensuite vous irez dormir une demi-heure avant votre repas.

— Je ne suis pas une enfant à qui l'on donne des ordres ! jappa dame Judith, avant d'ajouter, dépitée : Longtemps avant toi, c'était moi qui commandais dans cette maison.

— Un fait que vous ne vous lasserez jamais de me rappeler, soupira Ursula Lynom. Néanmoins, vous avez intérêt à vous souvenir que c'est moi désormais qui assure cette charge.

Le ton était légèrement menaçant et je vis la vieille dame se ratatiner et se replier sur elle-même. Ma sympathie, qui avait souvent fluctué jusqu'à présent, culbuta de nouveau dans son camp. J'aurais dû pourtant savoir qu'elle était tout à fait capable de se défendre elle-même.

Après un petit silence, elle contre-attaqua :

— Sir Hugh a dû partir tôt ce matin. Je ne m'attendais pas à te voir avant midi.

La rougeur monta de nouveau aux joues de la veuve mais elle répondit calmement.

— Nous avons réglé notre affaire. Il m'a dissuadée d'acheter d'autres terres au sud de la pâture de l'est.

Dame Judith émit un son très semblable au hululement du hibou.

— Notre affaire, a-t-elle dit ! Il n'y a qu'une affaire entre Hugh Cederwell et toi, et elle n'a rien à voir avec les landes au nord, au sud ou à l'ouest de la pâture de l'est !

Et bien que sa belle-fille, le souffle court, fût tout près de suffoquer, la vieille dame continua :

— Vous avez fait un sacré gâchis de vos existences, tous les deux ! Quand Hugh et Anthony te faisaient la cour, il y a vingt ans et plus, tu as choisi mon garçon, alors que, cela crevait les yeux, tu étais amoureuse de Hugh. Lequel s'est comporté aussi bêtement que toi. Ayant perdu sa première femme après un an de mariage, il a attendu quinze ans dans l'espoir que tu serais libre un jour... Tout ça pour s'enchaîner à une enfant à peine nubile vingt-deux mois avant qu'Anthony succombe à une fièvre putride. Deux incapables !

De rage, la veuve avait les joues en feu et ce n'est pas moi qui l'en aurais blâmée. Dame Judith n'aurait pas dû étaler le linge sale de sa famille devant un étranger de passage, ce que maîtresse Lynom lui déclara sans ambages :

— Vous êtes une vieille mégère, bavarde et médisante, une horrible commère ! Vous méritez la sellette à plongeon<sup>9</sup>. Comment osez-vous parler ainsi de mes affaires en présence d'un colporteur ? Faute de savoir tenir votre langue, vous vous mettrez un jour dans les pires embarras.

Le souffle rauque et court, elle s'était rapprochée au point que son visage congestionné frôlait presque celui de sa belle-mère.

— Vous risquez même la mort ! Alors, soyez prudente !

J'avais dû proférer malgré moi un cri de protestation car la veuve se redressa, réalisant brusquement la façon dont ses propos pourraient être interprétés.

— Je veux dire, reprit-elle d'une voix hachée, que vous ne pouvez médire de tout le monde sans vous faire simultanément un nombre égal d'ennemis. Je veux dire que vous ne pouvez rester du matin au soir près de votre fenêtre à épier les affaires des voisins.

---

<sup>9</sup> Supplice autrefois réservé aux mégères. (N.d.T.)

C'était une pauvre excuse pour son attitude menaçante et ça n'avait aucun rapport avec les révélations faites par dame Judith, dont la mine pourtant s'était défaite ; l'air apeuré, elle semblait désireuse de faire la paix.

— Je sais, je sais, murmura-t-elle, ma langue me joue parfois des tours. Mais le colporteur ne répandra rien de ce qu'il a entendu, n'est-ce pas, mon garçon ? Tu ne me donnes pas l'impression d'être bien bavard.

— Les affaires de maîtresse Lynom ne me concernent en rien, répondis-je sèchement. Je promets de ne rien répéter de ce que vous avez dit.

— Tu vois, Ursula, plaida sa belle-mère. Je sais toujours reconnaître à qui j'ai affaire. Si bien que tu vas autoriser ce garçon à rester et à bavarder avec moi. Tu sais combien j'ai besoin de compagnie et de nouvelles de l'extérieur avec cet hiver qui n'en finit pas.

À voir l'expression d'Ursula Lynom, j'aurais parié qu'elle brûlait d'envie de me jeter dehors sur-le-champ, mais elle avait assez de bon sens pour comprendre qu'une telle conduite pourrait me hérisser au point de me faire rompre ma promesse. Si bien qu'avec toute la grâce qu'elle était en mesure de mobiliser, elle m'assura :

— Tu es le bienvenu ici, colporteur, et tu peux rester un moment avec ma belle-mère. Ensuite, tu te rendras à la cuisine et tu diras à Jane Cook de te donner à déjeuner.

Son regard tomba sur ma marchandise éparpillée sur le coffre et s'arrêta sur une demi-douzaine de boutons d'argent incrustés de nacre. Sa main étroite et longue s'en empara.

— Ils sont ravissants. Quel que soit le prix, je les prends. Quand tu en auras terminé ici, tu iras à la trésorerie demander ton dû.

La porte du solar se referma derrière elle et dame Judith poussa un soupir de soulagement.

— Elle va donner ces boutons à Hugh Cederwell, marmonna-t-elle.

Puis, subitement, comme une gamine, elle plaqua sa maigre main sur sa bouche.

— Et voilà, je recommence... Elle a de bonnes raisons d'être en colère contre moi, sais-tu ? Mais je ne lui donnerai pas la satisfaction de le reconnaître. Ma langue est plus rapide que ma tête, mais cancaner est le seul plaisir qui me reste. Vois-tu, colporteur, c'est dur d'être dépendante dans une maison dont on détenait les clés et que l'on régentait à sa guise.

Je l'admis bien volontiers, tout en disposant à sa portée des objets dont je pensais qu'ils pourraient l'intéresser afin de la distraire de ses infortunes. Elle choisit une paire de ferrets de ceinture en émail et une longueur de fine dentelle, mais ce fut tout car, soudain, elle perdit tout intérêt à ses achats. Comme beaucoup de vieilles personnes, elle se fatiguait vite et s'endormait sans préavis. Tout doucement, pour ne pas la déranger, je ramassai mes articles et je portai à la trésorerie ce qu'on m'avait acheté. Le trésorier du manoir me paya mon dû et je repartis pour la cuisine.

— Où vas-tu te rendre à présent ? me demanda Bet, après que nous eûmes mangé le ragoût de mouton et les gâteaux aux pommes qui comptaient le dîner des domestiques (les chapons avaient été servis dans le hall, laissant flotter à la cuisine une odeur alléchante d'oignon, de sauge et de cannelle).

— Je pense aller jusqu'au manoir de Cederwell où je demanderai qu'on m'accorde un coin près du feu pour la nuit. À quelle distance crois-tu qu'il soit ?

— Deux miles, peut-être plus, répondit Bet en riant sous cape. Une heure si tu marches vite.

Les autres aide-cuisinières et le marmiton dissimulaient tant bien que mal les ricanements suscités par la mention du manoir de Cederwell, tout en gardant un œil sur la cuisinière qui aurait pu les moucher. Loin de se joindre à l'hilarité générale, celle-ci gardait soigneusement ses distances.

— Tu feras bien de te mettre en route sitôt que tu auras fini de manger, colporteur, m'visa-t-elle en allant à la porte qu'elle ouvrit pour inspecter le ciel. Ça te prendra plus d'une heure car le sol est glissant à cette saison. La neige a menacé toute la journée et je te parie qu'elle va tomber avant ce soir. Le ciel est bas et gris comme un linceul. Il nous promet de belles chutes.

— Quelle route dois-je prendre pour aller au manoir de Cederwell ?

— Par où es-tu arrivé ? Par la route de Woodspring au nord ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Je suis arrivé par le sud, la route carrossable qui longe les hautes terres depuis Bristol jusqu'à l'embouchure de la Severn.

Jane Cook revint s'asseoir à la table de cuisine.

— Alors, rebrousse chemin jusqu'à la bifurcation des deux routes et tourne vers l'ouest quand tu y arriveras. Continue tout droit et, tôt ou tard, tu arriveras au manoir.

Elle posa les coudes sur la table et son menton dans ses mains.

— Si j'ai un bon conseil à te donner, ne demande pas à voir Lady Cederwell. Tes colifichets ne l'intéresseront pas. On m'a raconté qu'elle porte autour du cou une croix de bois brut, passée dans un cordon. C'est sa seule parure. Pour les articles nécessaires à la maison, adresse-toi directement à la gouvernante de Sir Hugh, Phillipa Talke ; c'est elle qui tient le manoir pour lui depuis la naissance de maître Maurice, qui est né orphelin, le pauvre agneau.

Bet venait d'achever son gâteau et se suçait consciencieusement les doigts.

— Ma cousine Audrey Lambspringe, dit-elle, la domestique de Lady Cederwell, raconte que maîtresse Talke espérait bien épouser Sir Hugh un beau jour.

Jane Cook secoua la tête mais, à ma grande surprise, elle ne fit rien pour décourager ces papotages. J'en conclus qu'elle aussi devait trouver l'hiver bien terne dans cette demeure isolée.

Une autre aide fit observer en pouffant :

— Elle a attendu un sacré long temps alors, rien que pour des prunes... Car maintenant, le voilà remarié.

Elle baissa la voix et jeta derrière elle un regard furtif pour s'assurer qu'aucune des servantes plus haut placées ne pouvait entendre.

— Et qu'en est-il de notre maîtresse à nous ? Si quelque malheur devait advenir à Lady Cederwell, je parie qu'elle foncerait sans hésiter, plus vite encore que maîtresse Talke.

— Elle a déjà eu plus que sa part du gâteau ! commenta le marmiton, ce qui les fit tous plier de rire, y compris Jane Cook.

Il était temps de me mettre en route si je voulais arriver au manoir de Cederwell avant le crépuscule qui, à cette époque de l'année, tombe au milieu de l'après-midi. Avant le repas, toutes les domestiques avaient choisi ce qu'elles voulaient de ma camelote et plus rien ne me retenait. En quittant le domaine, je passai devant les écuries et m'arrêtai un instant pour y jeter un coup d'œil, espérant faire mes adieux à Hamon et à Jasper, mais je n'y trouvai personne. À présent que j'y réfléchissais, ils n'avaient pas assisté non plus au déjeuner. Jane Cook, qui n'avait pas caché son opinion, leur aurait-elle définitivement interdit la cuisine en raison de l'odeur de cheval qu'ils dégageaient ?

J'allais poser le pied sur le pont-levis mais fus forcé de battre promptement en retraite pour éviter Hamon qui déboulait à fond de train sur Jessamine. La bête efflanquée, couverte d'écume, et son cavalier abordaient les planches de bois comme s'ils avaient le diable aux trousses. Au même instant, venu de l'arrière des écuries, Jasper apparut furtivement et murmura dans un souffle :

— Tout a bien marché ?

Hamon avait déjà mis pied à terre et lançait les rênes de la jument à son camarade.

— Rentre-la pour moi et bouchonne-la. Je dois parler à Milady.

Il démarra si vite vers le manoir qu'il faillit s'étaler par terre.

Jasper le suivait d'un regard pensif auquel fit bientôt place une curiosité avide et mal contrôlée. Mon propre intérêt s'éveilla et je me tournai vers lui.

— Ton ami a l'air bougurement pressé, dis-je. D'où vient-il ?

Le son de ma voix fit sursauter le palefrenier.

— D'où vient Hamon ? répétais-je.

Jasper hésita puis haussa les épaules.

— Je sais où il était censé être : au manoir de Cederwell, chargé d'un présent pour Sir Hugh. C'est Milady qui l'a envoyé, juste à l'heure du déjeuner. Du moins, tel était le prétexte.

— Que veux-tu dire par prétexte ?

Géné, Jasper clignota des yeux avant de hausser de nouveau les épaules.

— Je veux rien dire du tout. C'était juste histoire de causer... Tu crois pas que tu ferais mieux de partir ? fit-il en me toisant de haut en bas. Le crépuscule, il est pas loin.

— Tu as raison, dis-je à regret.

Comme le nez de dame Judith, le mien frémisait du désir d'en savoir plus mais, raisonnablement, je ne pouvais m'attarder davantage. Et, tout à coup, je réalisai que la réponse au mystère pourrait se trouver au manoir de Cederwell, si c'était de là que Hamon revenait... Mais, bien sûr, il en revenait ! Ursula Lynom l'avait envoyé porter les boutons d'argent et de nacre à Sir Hugh. Comme l'avait deviné sa belle-mère, c'était un cadeau qu'elle lui destinait.

— Dieu soit avec toi ! lançai-je joyeusement à Jasper.

Et je partis.

Dépouillés de leurs feuilles, les arbres se dressaient comme autant de diablotins contre le ciel plombé dont, de temps à autre, un flocon de neige se détachait : il virevoltait et demeurait quelques secondes sur le sol gelé où il se dissolvait. Bientôt, les flocons se multiplièrent ; la tempête de neige qui menaçait depuis plusieurs jours allait fondre sur moi. Il me fallait absolument trouver un gîte avant le crépuscule. Je pressai le pas sans trop d'effort car ma balle s'était bien allégée depuis que j'avais quitté Bristol, deux semaines plus tôt.

Je parvins sans m'en rendre compte au bout de la route de Woodspring et à la bifurcation avec le chemin carrossable tant les événements du jour occupaient mon esprit. Je pensai à Ulnoth, quand je passai devant sa demeure troglodyte. Pris d'une impulsion soudaine, je m'arrêtai, franchis le seuil et appelai :

— Ulnoth !

Pendant un instant, clignant des yeux dans l'obscurité, je ne vis personne ; j'en avais conclu qu'il était sorti poser ses collets quand un léger bruit me parvint des profondeurs de sa demeure.

— Ulnoth ! répétais-je.

Il se traîna vers moi.

— Colporteur !

Le soulagement qu'exprimait sa voix était tel qu'il éveilla en moi les pires appréhensions.

— Qui croyais-tu que c'était ? Quelqu'un d'autre est venu te voir ?

Il secoua la tête plus vigoureusement qu'il n'était besoin.

— Non, non ! Ulnoth a peur.

— Pourquoi ? Si personne n'est entré chez toi, de quoi as-tu peur ? De qui ? As-tu vu quelqu'un sur la route ?

— Non, non ! Personne.

À mon avis, il mentait. Il était clair que quelqu'un ou quelque chose l'avait bouleversé, mais plus j'insistais, plus il se retranchait dans le silence. Je fis de mon mieux pour le calmer, l'installai dans le recoin au fond de sa tanière — l'embrasure taillée dans la pente — et lui fis boire un peu d'eau. Ses tremblements s'apaisèrent et je lui proposai de passer la nuit chez lui s'il le désirait.

Mais il ne voulait pas et m'envoya une bourrade qui faillit bien me faire perdre l'équilibre. Pour la deuxième fois, je réalisai qu'il était plus fort qu'il ne paraissait.

— Va-t'en. Toi, va-t'en, murmura-t-il.

— D'accord, je m'en vais. Je dois repartir sans tarder si je veux arriver avant la nuit au manoir de Cederwell.

Soudain, il se mit à gémir et, se balançant d'avant en arrière, il psalmodia :

— Mort... Mort... Mort...

— Qui est mort, Ulnoth ? demandai-je, et, comme il ne répondait pas, je le pressai : de quelle mort parles-tu ?

J'eus beau déployer toute ma patience, je ne pus lui arracher un mot de plus. Pour finir, quand il me tourna le dos en se recroquevillant, je me rendis compte que je pouvais difficilement me permettre de perdre plus de temps. Je pressai sa mince épaule et l'appelai de nouveau par son nom. Puis, n'obtenant toujours pas de réponse, je le quittai. En me redressant après avoir franchi le seuil de sa caverne, je m'arrêtai un moment ; j'étais sur le point de faire demi-tour et de reprendre mes objurgations pour lui arracher une réponse

quand une bourrasque de neige s'engouffra dans l'entrée et je décidai de partir sans plus attendre. Ulnoth m'avait clairement fait sentir qu'il ne tenait pas à ma compagnie.

Au bout d'une heure de marche environ – selon mes calculs, le manoir de Cederwell devait bientôt être en vue –, la neige tombait avec une douce obstination qui, en soi, ne présageait rien de mauvais, mais elle était accompagnée d'un vent froid qui soufflait de la mer. D'ailleurs, l'odeur de sel et de poisson s'intensifiait et tout me disait que j'étais à présent près de l'estuaire de la Severn. À gauche de la route, les terres ne s'inclinaient plus en pente raide mais s'aplanissaient au fur et à mesure que je progressais, tandis qu'à ma droite se dressaient les falaises. Un phénomène en partie dû au fait que la route, qui suivait les hautes terres depuis Bristol, descendait maintenant vers le rivage. D'épais taillis de broussailles prenaient le pas sur les arbres rabougris par le vent.

Puis face à moi apparurent les dépendances et les écuries du manoir ; au-dessus d'elles s'élevaient les cheminées du corps de bâtiment, pratiquement accolé au flanc de la falaise postée derrière lui. Sur la gauche et à une centaine de mètres, fichée nettement à l'écart de la demeure, se dressait une tour ronde qui me parut compter trois ou quatre étages.

Devant moi cheminait une silhouette solitaire ; bien que je la visse de dos, je la reconnus instantanément.

## CHAPITRE V

J'allongeai le pas.

— Dieu soit avec vous, frère Siméon, l'interpellai-je. Nous nous dirigeons vers la même destination, je crois.

Le frère s'arrêta et se retourna. La surprise creusa quelques secondes les sillons qui séparaient ses sourcils.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dit-il, tandis que son front s'éclairait. À Bristol, n'est-ce pas ? Toi et ta mère étiez à High Cross. Ensuite, elle m'a offert un excellent repas.

— Ma belle-mère, corrigeaï-je.

Je l'avais rejoint et nous continuâmes de concert notre chemin.

— Vous avez été appelé au manoir de Cederwell ?

— Comment le sais-tu ? fit-il en tournant vivement la tête.

— Voici quatre jours, j'ai croisé par hasard deux hommes qui étaient à votre recherche sur les ordres de leur maîtresse, Lady Cederwell. Elle avait besoin de vous, et c'était urgent, disaient-ils. Un meunier et sa femme, qui m'avaient obligamment offert de partager leur repas, les ont dirigés vers le sud, au prieuré de Woodspring.

Siméon acquiesça. Son allure commençait à faiblir et il s'appuyait lourdement sur son bâton, comme s'il avait du mal à se tenir droit. Il me semblait encore plus frêle qu'il ne l'était à Bristol : visage plus émacié, silhouette plus maigre, robe et froc noirs de dominicain plus souillés et loqueteux. Seuls ses yeux brûlaient du même zèle fanatique, le feu inextinguible qui lui donnait la force de volonté nécessaire à sa mission.

— Je viens en effet de cette direction. Les hommes dont tu parles m'ont trouvé alors que j'étais près d'arriver. Je leur ai dit que je devais d'abord tenir la promesse que j'avais faite à l'abbé

Hunt, de l'abbaye de Saint-Augustin à Bristol, de prêcher pour le prieur et ses chanoines.

Après une courte pause, il reprit d'une voix sombre :

— La morale s'était relâchée parmi les frères et il fallait quelqu'un pour leur inculquer de nouveau la terreur du feu de l'enfer et de la damnation éternelle, le péril que courrait leur âme immortelle s'ils continuaient de vivre dans le péché. Il fallait aussi leur rappeler que, sous les lois séculières, de telles fautes les condamneraient au bûcher.

— Mais qu'en est-il de Lady Cederwell ? insistai-je.

— J'ai dit que je me rendrais auprès d'elle dès que possible. Comme tu le sais, le besoin qu'elle a de moi est si vif qu'un de ses messagers a proposé de me prendre en croupe pour me conduire séance tenante à Cederwell. « L'œuvre de Dieu ne s'accomplit pas à la hâte, lui ai-je répondu. Elle doit se faire à Son allure et en Son temps. Je viendrai voir ta maîtresse sur mes deux pieds quand Il voudra que je le fasse, même si cela signifie que Lady Cederwell doive attendre une semaine ou davantage. » Toutefois, grâce à l'aide du Tout-Puissant, mes paroles ont eu un effet si décisif sur les moines de Woodspring que j'ai été en mesure de les quitter après trois jours. Et ce matin, dès l'aube, je suis parti avec la certitude que le père prieur n'aura plus de difficultés avec eux. Depuis, je n'ai cessé de marcher à la même allure, sans m'arrêter pour boire ni manger.

« Dans ce cas, me dis-je, il ne faut pas s'étonner qu'il paraisse à la limite de l'épuisement, car il chemine depuis près de huit heures, sans nourriture et sans repos. » Il avait dû passer près du château de Lynom peu avant que je le quitte et m'avait précédé de moins d'un demi-mile sur le chemin. Je l'aurais rattrapé plus tôt s'il s'était fatigué plus vite ou si je ne m'étais pas arrêté pour voir Ulnoth. Je le regrettai car, à défaut de compagnons de route plus joyeux en cette saison, le moine aurait soulagé l'ennui de mon voyage d'hiver.

Je lui offris mon bras.

— Nous pouvons au moins couvrir ensemble les derniers mètres, lui dis-je.

Mais il dédaigna le soutien que je lui proposais.

— Dieu me fournira la force dont j'ai besoin, colporteur. Quand celle-ci me fera défaut, je saurai que le temps est venu de me préparer à la mort.

Sa phrase me rappela Ulnoth.

— Vous souvenez-vous d'être passé devant une maison troglodyte à un mile et demi d'ici ? Juste après avoir tourné vers l'ouest sur la route de Woodspring ?

Frère Siméon secoua la tête.

— Quand je marche, je ne regarde ni à droite ni à gauche, mais garde les yeux fixés sur la route devant moi, vers le lieu où Dieu m'appelle. Pourquoi cette question ? Y aurait-il en ce lieu une âme perdue qui aurait besoin de mon ministère ?

— Non ! Non ! m'écriai-je précipitamment, car le frère s'était arrêté, prêt à rebrousser chemin si nécessaire.

Comme nous franchissions les derniers mètres qui nous séparaient du manoir de Cederwell, je lui expliquai de mon mieux mes relations avec Ulnoth et ce qu'il m'avait dit au cours de notre brève entrevue cet après-midi. Mais frère Siméon n'avait rien à en faire et se contenta de rentrer la tête dans les épaules.

— La pensée de la mort nous occupe tous, colporteur, ou elle le devrait, si nous étions sages. Car s'il est une chose dont nous pouvons être sûrs dès le berceau, c'est que nous mourrons, et, de ce fait, nous devons veiller à être toujours en état de grâce spirituelle, prêts à rencontrer notre Créateur.

En passant entre les dépendances, nous découvrîmes enfin la totalité du manoir, un bâtiment assez étrange qui comprenait un corps principal et, derrière lui, la cuisine et les quartiers des domestiques, construits en angle sur l'entrée. Les écuries étaient situées face au porche principal, de l'autre côté d'une vaste cour et d'un vivier. Au-delà, la lande s'étendait jusqu'à l'estuaire, vide et désolée. Seuls quelques pieds de terrain séparaient le dos de la demeure de la falaise protectrice qui se dressait derrière, abrupte et nue. Un lieu bizarre, très isolé... Même en été, pensai-je, on devait y avoir tout le temps de ruminer de sombres pensées.

La neige, qui avait cessé depuis un moment, reprit soudain, plus dense et par rafales sous le ciel gris fer. Car le vent, lui

aussi, s'était levé, si bien que l'atmosphère était pleine de flocons tourbillonnants qui pinçaient et brûlaient les rares parties de notre corps exposées à leurs morsures. En grande hâte, je guidai mon compagnon vers l'arrière de la maison où, contre le mur d'angle, une volée de marches de pierre conduisait à une étroite galerie, couverte d'ardoise, et à deux portes qui ouvraient sur le premier étage. Mais ce fut la pièce du rez-de-chaussée qui retint mon attention ; ses volets grands ouverts donnaient sur la falaise et il s'en échappait de la vapeur et des odeurs de cuisine. En passant près de la fenêtre, je frappai à un des volets, entrai par la porte voisine et me trouvai dans le corridor principal qui traversait la maison sur toute sa longueur. À ma gauche, un porche conduisait à la cuisine.

Au premier coup d'œil, la pièce me parut pleine de femmes qui toutes discutaient avec véhémence. Les poings sur les hanches, une solide matrone, que son visage rouge et luisant et son tablier graisseux désignaient comme la cuisinière, défiait une femme plus jeune et plus mince, vêtue d'une stricte robe de laine grise et d'une austère coiffe de lin, et dont l'allure donnait à penser qu'elle ne faisait pas partie des servantes. Quand je fis mon apparition, cette dernière trépignait d'exaspération.

— Quand ma belle-sœur est absente, c'est auprès de moi que vous devez prendre vos ordres ! hurlait-elle. Ici, c'est moi qui commande après elle.

— Vous ? Mais vous êtes une rien du tout, répliqua la cuisinière indignée. Une rien du tout ! Ici, vous êtes tout juste tolérée, par pure générosité du maître ! Rien ne m'oblige à faire ce que vous dites. Pas vrai, maîtresse Talke ?

L'interpellée, une troisième femme de l'âge de la cuisinière mais plus grande et moins grasse, portait à la taille un trousseau de clés volumineux. D'un ton suraigu, pour couvrir la voix des autres, elle décrêta :

— Vous vous trompez toutes les deux. Je suis la gouvernante et c'est moi qui commande quand Milady n'est pas là...

Une expression de mépris crispait son beau visage au teint olivâtre.

— ... et le reste du temps également, ajouta-t-elle, une précision que ses compagnes, à présent liguées contre elle, étaient trop en colère pour écouter.

— Dans ma cuisine, personne ne commande que moi ! rétorqua la cuisinière en brandissant une cuiller.

— Vous n'êtes pas de la famille, Phillipa Talke ! enchaîna la jeune femme. Bien que nous sachions combien vous auriez voulu en être !

— Ah oui, et qu'entendez-vous par là, madame Pimbêche ? glapit la gouvernante en se tournant vers elle comme une furie.

Sans attendre de réponse, elle continua :

— Martha Grindcobb a raison. Vous n'avez d'autre place ici que celle de suivante de Milady. Vous auriez intérêt à vous le rappeler.

La jeune femme poussa un cri d'orfraie, ponctué d'un coup de poing sur la table qui fit danser pots et marmites.

— Mon époux est le frère de Milady ! assena-t-elle. Peut-être que vous aussi auriez intérêt à vous en souvenir.

Ce crescendo de fureur fit tressaillir frère Siméon, qui m'avait suivi dans la cuisine et s'était rapproché au point de m'effleurer l'épaule. S'étant repris, il me poussa de côté, avança d'un pas et, d'un mot, maîtrisa la cacophonie :

— Silence !

Il n'avait pas élevé la voix car son ton naturellement perçant imposait immédiatement l'attention. Éberluées, leur querelle momentanément oubliée, les trois femmes se tournèrent simultanément vers lui. La gouvernante ouvrait la bouche pour protester contre notre intrusion mais, quand elle vit le froc et la tonsure du moine, sa détermination chancela. La plus jeune femme, la belle-sœur de Lady Cederwell, si j'avais bien compris, fit preuve de plus d'audace.

— Et qui êtes-vous, mon frère ?

— Je suis frère Siméon, annonça-t-il avec majesté en se redressant de toute sa taille impressionnante, ses yeux bleus flamboyant de la promesse du feu de l'enfer et du soufre pour qui oserait défier son autorité. Lady Cederwell m'a demandé de venir la voir. Où est-elle ?

La gouvernante, qui avait recouvré un semblant de sang-froid, répondit :

— Milady est dans sa chapelle privée de la tour, où elle jeûne et prie depuis le lever du jour. Qui avez-vous amené avec vous, frère Siméon ? ajouta-t-elle tandis que son regard passait du religieux à ma personne.

J'ôtai ma balle et la posai contre la table avant d'annoncer joyeusement dans l'espoir de détendre l'atmosphère :

— Oh, je n'ai rien à voir avec le frère Siméon. Nous nous sommes rencontrés par hasard sur la route, juste avant d'arriver ici. Je suis colporteur et m'efforce de gagner un peu d'argent malgré cet hiver maussade.

Une petite aide-cuisinière, dont je n'avais pas remarqué la présence, sortit du coin d'où elle avait observé tranquillement la prise de bec de ses aînées, les yeux arrondis dans l'attente de ce qui suivrait.

— As-tu de jolis rubans, colporteur ? me demanda-t-elle, la voix enrouée de timidité.

— Je crois en avoir quelques-uns qui conviendraient à une jolie fille comme toi.

Elle pouffa de rire puis porta d'un air gêné la main vers son visage déparé par les boutons propres à la jeunesse.

— Arrête de me faire marcher, dit-elle en pouffant de nouveau.

Frère Siméon frappa sur la table.

— En voilà assez ! s'exclama-t-il sèchement. Les choses temporelles sont sans importance quand l'œuvre de Dieu attend d'être accomplie. Quant à toi, mon enfant – il jeta un regard sévère à la petite servante –, tu ferais mieux de considérer l'état de ton âme immortelle que de chercher les moyens d'orner ton corps.

Il se tourna vers la gouvernante :

— Envoyez quelqu'un informer Lady Cederwell que je suis là.

Phillipa Talke hésita, nullement désireuse de désoblicher un saint homme, mais encore plus réticente à l'idée de défier les ordres de sa maîtresse.

— Vous devrez aller la chercher vous-même, mon frère, répondit-elle, une pointe d'excuse dans la voix. Quand Lady

Cederwell fait ses dévotions, personne n'est autorisé à la déranger. Celui qui s'y hasarderait serait sévèrement puni. Tandis que vous-même n'avez rien à craindre.

Frère Siméon inclina la tête.

— Il semble que votre maîtresse soit une femme selon mon cœur. Vous avez réellement beaucoup de chance d'être au service d'une telle personne, proféra-t-il en arrondissant le bras dans un geste généreux qui englobait toutes les femmes présentes.

Il ne parut pas remarquer le manque d'enthousiasme ni le murmure discordant et presque audible que provoqua sa déclaration, et enchaîna :

— Où puis-je trouver votre maîtresse ?

Déterminée à établir sa supériorité sur les autres, la jeune femme fit un pas en avant.

— Je suis Adela Empryngham, l'épouse du frère de Lady Cederwell, se présenta-t-elle avec grandiloquence. Il va sans dire que je ne serais pas punie si je vous montrais le chemin. Mais, poursuivit-elle hâtivement, il neige de nouveau et je suis affligée d'une santé délicate, si bien que vous comprendrez, mon frère, que je ne puisse vous accompagner. Vous trouverez Jeanette dans la tour que vous avez dû remarquer quand vous êtes entré sur le domaine. Elle se dresse nettement à l'écart des dépendances, au sud-ouest, à quelque deux cents mètres.

À mon avis, elle surestimait la distance mais, honnêtement, je devais admettre que mon premier coup d'œil sur la tour avait été hâtif ; elle pouvait bien être plus éloignée qu'il ne m'avait semblé. Je n'eus pas le temps de m'attarder davantage sur ce détail car, juste à ce moment, nous fûmes interrompus. Un homme qui ne pouvait être que Sir Hugh Cederwell fit irruption dans la cuisine.

Il avait sûrement passé quarante printemps, me dis-je, et c'était un bel homme : teint coloré, yeux bruns, cheveux châtain foncé et abondants qui s'amassaient en boucles épaisse sur sa nuque et autour de ses oreilles mais commençaient à se raréfier sur le crâne. Il était bâti en force – le torse était comme un tonneau – mais sa stature n'en souffrait pas car ses hanches étaient étroites et la longueur de ses jambes surprenante. Au

total, il donnait une impression de puissance un peu lourde et sa voix, quand il parla, était profonde et sonore.

— Qu'est-ce qui se passe dans cette cuisine ? Pourquoi ce vacarme ? Où est Lady Cederwell ? Et qui sont ces gens ? ajouta-t-il quand il nous eut repérés, le moine et moi.

D'un geste de la main, mon compagnon imposa le silence aux femmes et répondit :

— Je suis frère Siméon, de l'ordre dominicain, et j'ai été appelé ici par votre femme pour une raison qu'il me reste à découvrir. Je demande à être autorisé à lui parler sur-le-champ.

— Frère Siméon ? répéta le chevalier dont le front se plissa. Celui qui prêche l'enfer et la damnation dans la région depuis deux semaines ?

Frère Siméon acquiesça et je crus voir une lueur d'appréhension traverser les yeux sombres du chevalier, mais elle fut si fugitive que je n'en pouvais être certain. Sir Hugh eut un éclat de rire fanfaron et reprit :

— J'aurais dû deviner que ma femme souhaiterait rencontrer un homme qu'auréole une telle réputation de dévot. Elle-même est très pieuse.

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton proche du sarcasme. Le frère en tout cas l'interpréta de cette manière et ses yeux étincelèrent de fureur :

— Ne vous moquez jamais des gens pieux, Sir Hugh ! Il vaudrait mieux pour vous que toutes les femmes de votre maison suivent l'exemple de votre épouse. Nous avons fait connaissance depuis peu mais elles me donnent l'impression d'une bande d'écervelées, uniquement tournées vers les biens de ce monde et préoccupées par la question de savoir laquelle d'entre elles détient sur cette terre l'autorité sur ses sœurs.

Il toisa tour à tour chacune des femmes d'un air si féroce qu'elles reculèrent et se blottirent les unes contre les autres, comme un troupeau apeuré.

— Stupides créatures ! les apostropha-t-il. Comme Notre-Seigneur nous l'enseigne dans les Saintes Écritures, l'âme de n'importe laquelle d'entre vous peut être rappelée cette nuit même ! De quelle importance sera le gouvernement de la

cuisine quand les fosses de l'enfer béeront sous vos pieds ? Quel bénéfice en tirerez-vous alors ?

Sir Hugh l'interrompit avec componction :

— Êtes-vous sûr que Lady Cederwell vous a envoyé chercher, mon frère ? Personnellement, je n'en savais rien. Vous connaît-elle ? Vous êtes-vous déjà rencontrés ?

Les lèvres du moine se pincèrent jusqu'à disparaître et il répondit d'une voix rauque :

— Non, elle ne me connaît que de réputation mais cela suffit. Oseriez-vous suggérer que je vous mens ? Moi, Siméon ? gronda-t-il en bombant sa maigre poitrine. Toutefois, j'ai un témoin. Le colporteur ici présent peut se porter garant de la véracité de mes dires. Dis-lui, colporteur.

Je racontai donc à Sir Hugh ma rencontre avec ses hommes au moulin et confirmai qu'ils cherchaient effectivement le frère selon les ordres de Lady Cederwell. Le chevalier gardait l'air sévère.

— Peux-tu me les décrire ?

Je le fis de mon mieux et ma description s'avéra probante car lui et maîtresse Talke en conclurent à l'unisson :

— Jude et Nicholas !

Et Sir Hugh ajouta d'un ton amer :

— Bien entendu ! Ses hommes à elle. Ceux qu'elle a amenés de Campden.

— Les hommes de mon beau-père étaient réputés pour leur loyauté envers lui, renchérit Adela Empryngham. Après sa mort, ils ont reporté leur loyauté sur Jeanette et Gérard.

Sir Hugh grommela d'un ton moqueur :

— Je devrais me soucier de la façon dont vous rapprochez les noms de Jeanette et de Gérard, chère Adela. Je doute que Jude et Nicholas éprouvent une réelle loyauté envers un bâtard.

Le silence qui suivit cette remarque fut brisé par un ricanement sournois de la cuisinière, Martha Grindcobb. Rouge de colère et d'indignation, maîtresse Empryngham haletait.

— J'ai toujours su que c'était une erreur de notre part de venir ici avec Jeanette, suffoqua-t-elle, sitôt qu'elle fut assez remise pour pouvoir parler. J'ai toujours su que vous nous considériez comme des domestiques, comme des pauvres à qui l'on fait grief

de chaque penny dépensé pour les nourrir et les vêtir. Maintes fois j'ai dit à Gérard qu'il devait partir d'ici et se débrouiller par lui-même afin de ne plus vous être redevable.

— Et que vous répond maître Gérard dans ce cas ? demanda dédaigneusement Sir Hugh.

La rougeur se renforça sur le visage d'Adela Empryngham.

— Qu'il ne partira pas, murmura-t-elle, avant d'ajouter avec un peu plus de vigueur : Il estime nécessaire de rester auprès de sa sœur...

— Sa demi-sœur ! l'interrompit Sir Hugh, mais elle l'ignora.

— ... sachant combien elle est malheureuse.

Sir Hugh se mit à rire, d'un rire sans joie.

— Jeanette a toujours été malheureuse et elle le sera toujours. Elle est telle que Dieu l'a faite et Il a fait d'elle, semble-t-il, la plus misérable de Ses créatures, dit-il en haussant les épaules. Comment pourrait-il en être autrement quand elle passe les trois quarts du jour agenouillée et le dernier quart tout occupée à dépister les méfaits réels ou imaginaires de ses semblables ? Toutefois, je suis ravi de savoir, Adela, que vous au moins avez assez de bon sens pour estimer que Gérard se porterait mieux loin d'ici plutôt que chez moi où il se raccroche à ma bienveillance. Il existe quantité de travaux honnêtes pour peu qu'on les recherche. Persuadez-le de retourner dans les Cotswolds, une région à moutons où la richesse abonde. Il n'y manque pas d'éleveurs susceptibles de lui offrir un emploi.

Frère Siméon intervint :

— Avez-vous l'intention de me laisser attendre tout le jour ? Je demande à être conduit immédiatement auprès de Lady Cederwell.

Sir Hugh lui répondit distraitemment ce que nous lui avions déjà suggéré :

— Vous la trouverez dans la vieille tour saxonne que vous verrez sitôt que vous aurez traversé la cour et serez sorti par la petite porte. Elle s'élève à quelque distance du manoir, sur une plage de vase de l'estuaire, et c'est le domaine de ma femme. Elle se l'est approprié cinq ans après son arrivée ici et a transformé l'étage le plus élevé en chapelle, bien qu'il y en ait déjà une au manoir.

Puis, comme s'il était frappé par une pensée subite, il reprit :

— Notre chapelain est malade depuis plus d'une semaine et dans l'incapacité de remplir ses devoirs. C'est peut-être pour cette raison que ma femme vous a fait chercher, mon frère. Elle vit dans la crainte permanente pour son âme immortelle. Il lui faut chaque jour confesser ses péchés et recevoir l'absolution, sinon elle ne peut dormir de la nuit.

— Une vraie fille de Dieu, souffla Siméon. Un lumineux exemple pour nous tous. Ses semblables doivent être précieusement chéris, Sir Hugh, et non moqués. Maintenant, avec votre permission, je vais aller vers elle pour savoir ce qu'elle attend de moi.

Son ton laissait entendre qu'il le ferait avec ou sans l'autorisation de son hôte réticent et je surpris, sans m'en étonner, une grimace résignée sur le visage de Sir Hugh.

— Faites comme vous l'entendez, mon frère. Je vais appeler un de mes hommes pour qu'il vous montre le chemin.

— Inutile de déranger quelqu'un, répondit le moine en serrant son froc sur sa maigre silhouette. Je suis tout à fait capable de suivre vos indications.

— Je viens avec vous, proposai-je spontanément. Par ce temps, le sol est glissant. Vous serez peut-être bien content cette fois de trouver l'appui de mon bras.

Siméon ne répondit pas, fit demi-tour et sortit de la cuisine. Comme il ne m'avait pas positivement repoussé, je laissai ma balle près de la table et le suivis en m'enveloppant moi aussi dans mon manteau.

Il commençait à faire noir. Le crépuscule précoce de janvier tombait et, dans le ciel sombre et bas, seules persistaient quelques trouées de lumière entre les nuages qui défilaient rapidement. Il neigeait toujours, plus fort que lors de notre arrivée, et le sol se couvrait d'un tapis blanc. Siméon et moi traversâmes la cour en contournant le vivier et prîmes la direction des écuries et des dépendances qui formaient la limite méridionale du manoir. Entre la blanchisserie et la laiterie, un porche étroit était inséré dans la courte portée de mur qui reliait les deux bâtiments. Il n'était pas encore fermé à clé et joua sur ses gonds sitôt que le frère y eut posé la main.

Au-delà, dans la campagne revêtue de neige, je sentais se briser sous mes pieds les herbes rudes et résistantes qui abondent près des côtes. Les cris des mouettes qui tournoyaient au-dessus des terres en quête de nourriture résonnaient tristement à nos oreilles. Même frère Siméon tremblait un peu tandis que nous cheminions vers la tour. Était-ce de froid ? Était-ce sous l'emprise d'un sentiment de désolation ? Je n'aurais su le dire.

Maîtresse Empryngham avait raison : la tour était bien distante de deux cents mètres. Comme nous en approchions, je constatai qu'elle était en fort mauvais état et que des pierres ébréchées s'éboulaient. Néanmoins, des efforts avaient été faits, surtout aux deux premiers niveaux, pour remplacer le mortier et rendre le bâtiment habitable. Nous nous approchâmes de la porte, située droit devant nous ; elle était entrebâillée, et une couche de neige couvrait déjà le pavement au-delà du seuil.

Je tournai la tête et questionnai le frère du regard sans troubler en rien son allure régulière. Il me rattrapa d'une enjambée, poussa la porte et entra dans la tour.

## CHAPITRE VI

Il faisait sombre à l'intérieur ; en plus du jour qui entrait par la porte ouverte, un peu de clarté filtrait à travers quatre archères dans le mur circulaire. On arrivait tout juste à distinguer au milieu de la pièce la forme d'une petite table où étaient posées une boîte d'amadou et une lanterne de corne. Le temps que j'utilise la première pour allumer la seconde, frère Siméon bouillait d'impatience.

— Dieu que tu es lent ! ronchonna-t-il. Dépêche-toi ! Dépêche-toi !

Déjà au pied de l'escalier, il s'apprêtait à l'escalader dans le noir et cria :

— Lady Cederwell, êtes-vous ici ?

Comme il ne recevait pas de réponse, je lui rappelai le renseignement donné par Sir Hugh :

— La chapelle se trouve à l'étage supérieur de la tour, mon frère. Inutile de vous époumoner ! Elle ne peut vous entendre.

Je fermai la lanterne et la levai au-dessus de ma tête.

— Laissez-moi passer le premier. Les marches sont étroites et très usées.

Nous montâmes avec précaution, le frère agrippé à mon manteau et moi lui indiquant, autant que faire se pouvait, où poser les pieds. Une volée de quelque deux douzaines de marches nous mena au premier étage et à une autre salle circulaire, presque aussi vide et aussi froide que la précédente. Grâce aux pâles rayons de la lanterne, nous découvrîmes un tabouret et un banc près d'une table à peine plus large que celle du rez-de-chaussée, sur laquelle étaient épars trois in-folio souvent feuillettés. C'était tout. Il n'y avait pas une tenture sur le mur, pas même de jonchée sur le sol pour atténuer l'austérité régnante.

— Lady Cederwell ! appela de nouveau frère Siméon, avec le même insuccès.

— Elle est en train de prier ou s'est endormie au cours de ses dévotions, suggérai-je. Si elle est ici depuis la pointe du jour, comme nous l'a dit la gouvernante, je penche pour la seconde hypothèse.

Siméon ne répondit pas et, cette fois, sans attendre que j'éclaire la voie, il monta l'escalier qui menait au dernier étage. Je me précipitai derrière lui, tenant toujours la lanterne à bras tendu de peur qu'il ne manque une marche.

Là-haut non plus, il n'y avait pas trace de Lady Cederwell.

Cette troisième salle était moins lugubre que les autres en raison d'une paire de chandeliers d'argent ciselé, dressés aux extrémités d'un autel rudimentaire, que la lanterne faisait miroiter. Deux cierges de cire parfumée avaient brûlé jusqu'au bout et la flamme de l'un d'eux vacillait encore faiblement dans le courant d'air ; une mince spirale de fumée noirâtre s'élevait du second, qui venait de s'éteindre. Au-dessus d'une chaise de prière en bois de rose, posée près du mur circulaire, pendait un des plus atroces crucifix que j'aie jamais vus. Faite d'ébène et d'ivoire, la croix noire de trois pieds de haut soutenait le corps tordu du Christ crucifié, à l'agonie, en proie aux souffrances d'un supplice romain. Je pouvais presque sentir la douleur lancinante des membres disloqués quand le corps commença de s'affaisser, et l'enflure de la langue dans la chaleur de la Palestine. La couronne d'épines ressemblait à une rangée de gros clous pointus qui transperçaient la chair du front mais ce Christ-là n'avait pas le flanc ouvert. La victime n'était pas morte et souffrait toujours. La sérénité et le bien-être n'avaient décidément pas leur place ici.

Frère Siméon accorda au crucifix un coup d'œil distrait et une genuflexion rapide avant de poursuivre ses recherches.

— Eh bien, Milady n'est pas ici, dit-il. Nous n'avons plus qu'à revenir au manoir dans l'espoir qu'elle y sera retournée avant nous.

— Attendez ! dis-je. Il y a encore un escalier. Il doit conduire au poste de guet.

— Lady Cederwell n'est sûrement pas dehors par un temps pareil ! protesta mon compagnon. Inutile de perdre son temps à grimper là-haut. Allez, colporteur, on s'en va.

— Ça ne prendra pas longtemps, dis-je, encourageant, et nous aurons la satisfaction de savoir que nous avons cherché absolument partout.

Le frère me suivit en grommelant dans l'escalier et, quand nous découvrîmes qu'il n'y avait personne au sommet de la tour, il me fit aigrement remarquer qu'il avait eu raison. Ignorant cet accès de mauvaise humeur, je me hasardai avec circonspection près du parapet qui cernait le poste de guet et, levant ma lanterne, je me penchai entre deux merlons et regardai vers l'estuaire. Les rafales de neige avaient cessé et une échappée entre les nuages me permit de distinguer un bref instant quelque chose ou quelqu'un, étendu de tout son long sur le sol gelé, en bas de la tour. J'appelai frère Siméon.

— Que voyez-vous en bas ? lui demandai-je d'une voix tremblante. Juste au-dessous de nous ! C'est un corps, n'est-ce pas ?

Mais le faible rai de lumière, ultime manifestation d'une courte journée d'hiver, avait disparu sous le voile sombre du ciel et il était difficile de percevoir quoi que ce fût dans ce paysage battu par la tempête.

— Tu dis n'importe quoi, fit le frère sèchement. Si quelqu'un gît au sol, nous l'aurions forcément vu en approchant. La lumière n'avait pas totalement disparu.

— Bien sûr que non, répondis-je impatiemment, en attrapant de ma main libre son poignet osseux et en le secouant. Ici, nous sommes du côté de la tour opposé à la porte et au chemin qui conduit au manoir. L'objet ou... l'homme qui se trouve ici était dissimulé à notre vue.

— Et moi je dis que tu déraisonnes, insista le frère, qui frissonna. C'est bien compréhensible, d'ailleurs ; cet endroit n'inspire pas des idées roses.

Je me demandai s'il était jamais arrivé à frère Siméon d'entretenir des idées roses, mais j'étais trop inquiet pour m'appesantir sur ce point et me dirigeai vers l'escalier.

Quelque dix minutes plus tard, après que j'eus dérapé par deux fois sur les marches usées et que Siméon eut évité de justesse une mauvaise chute en se rattrapant à une pierre qui faisait saillie, nous débouchâmes dans la neige et l'obscurité. Sans perdre mon temps à argumenter, je fis en tâtonnant le tour de la bâtisse jusqu'à l'endroit où j'estimai être à peu près à l'opposé de la porte. J'allais soulever ma lanterne plus haut quand, butant sur un obstacle, je tombai par terre.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu fais ? fulmina Siméon.

Prudent, il s'arrêta net à quelques pas de moi, et la même mésaventure lui fut épargnée.

Sans répondre, je me soulevai à quatre pattes et mon premier geste fut de contrôler les dommages éventuels subis par la lanterne que j'avais laissée choir. Par miracle, elle était tombée sur sa base et restée droite, si bien que la chandelle brûlait toujours à l'intérieur.

— Qu'as-tu trouvé ? répéta frère Siméon d'une voix stridente.

— Je ne sais pas encore.

Je m'approchai de l'obstacle et soulevai de nouveau bien haut la lanterne. Malgré la lumière falote, et sans le toucher, je savais que c'était un corps, un corps de femme : de longues mèches de cheveux s'étaient échappées de sa coiffe de linon et du voile qui les dissimulaient d'ordinaire. Elle était étendue à plat ventre, la tête tournée de l'autre côté, ses mains aux doigts écartés semblaient griffer la terre dans une sorte de désespoir ultime. Je me signai avant de tendre la main pour toucher l'épaule proche de moi mais, sous les vêtements, la chair était dure. Cette raideur qui affecte les morts pendant les quelques heures durant lesquelles l'âme s'évade se manifestait déjà, certainement accélérée par le temps glacial.

Siméon s'agenouilla de l'autre côté du corps, les yeux semblables à deux grands trous noirs dans son visage hagard.

— Tu avais raison, murmura-t-il. À ton avis... qui est-ce ?

— Je n'en suis pas certain, répondis-je d'un ton lugubre, mais je crains bien que ce soit Lady Cederwell.

Je levai la tête et considérai le mur à pic de la tour près de moi.

— Elle a dû se pencher entre les merlons pour je ne sais quelle raison, perdre l'équilibre et basculer.

Je me remis péniblement sur mes jambes, encore ébranlé par ma propre chute.

— Nous devons retourner au château et informer Sir Hugh.

Siméon ne réagit pas à ce que je lui disais et demeura agenouillé. Puis il fit le signe de la croix et entonna la prière des mourants :

— Mets-toi en route, ô âme chrétienne. Quitte ce monde au nom de Dieu le Père tout-puissant qui t'a créée, au nom de Jésus-Christ, le fils du Dieu vivant qui a souffert pour toi, au nom du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée...

— Elle est partie, mon frère, l'interrompis-je avec vigueur. Elle est morte depuis plusieurs heures. Vous n'y pouvez rien maintenant.

Je l'aidai à se relever et crus un instant qu'il allait s'évanouir car il chancela et s'affala lourdement contre moi, si bien qu'il me fallut le soutenir de mon bras libre. Mais il récupéra promptement et me repoussa, avec colère presque, comme s'il avait honte de cette faiblesse passagère.

— Montre-nous le chemin, colporteur, dit-il d'une voix rauque. Faisons ce qui doit être fait. Plus vite cette triste histoire sera résolue, mieux cela vaudra.

Au vacarme de l'heure précédente un calme anormal avait succédé. Dans le château subitement apaisé, le silence n'était rompu que par le bruissement des robes des femmes et le chuchotement assourdi des conversations des gens de la maison, assemblés selon leur rang à la cuisine ou dans la grande salle. Le corps de Lady Cederwell, dont son mari avait confirmé l'identité, avait été rapporté au manoir et reposait à présent sur un lit dans sa chambre, toujours figé dans une pose anormale. Il était impossible d'en faire la toilette mortuaire et, de ce fait, le deuil proprement dit ne pourrait commencer avant que la rigidité cadavérique prît fin.

Siméon et moi avions été invités à passer la nuit au manoir, ce que nous acceptâmes avec reconnaissance car l'habitation la

plus proche, la maison troglodyte, était à une demi-heure de marche, au moins.

— Nous partirons tôt demain matin, murmura le frère pendant que nous réchauffions au feu de la cuisine nos os gelés. Nous ne devons pas encombrer indûment une maison endeuillée.

Je ne dis rien mais, en mon for intérieur, je pensais que la douleur affectait peu les proches à la veillée mortuaire de Lady Cederwell après sa chute tragique. Jusqu'à présent, seules deux personnes avaient versé quelques pleurs en ma présence : le demi-frère de Milady, qu'on avait rappelé des écuries quand Siméon et moi étions revenus avec la triste nouvelle, et sa domestique personnelle, Audrey Lambspringe, dont Bet m'avait appris à Lynom Hall qu'elle était sa cousine. La gouvernante, Phillipa Talke, la belle-sœur, maîtresse Empryngham, et surtout Sir Hugh étaient remarquablement aptes à dissimuler leur tristesse, ou alors nullement affectés par la catastrophe, ce qui semblait le cas.

Apparemment, personne ne doutait le moins du monde que la mort de Lady Cederwell avait été accidentelle.

— Elle montait souvent jusqu'au parapet, avait confirmé Sir Hugh en réponse à une question de Siméon, en haussant les épaules et ouvrant tout grand les mains. Je l'avais prévenue, nous l'avions tous prévenue du danger, mais elle refusait de nous écouter. Elle répondait simplement que, sur le parapet, elle se trouvait plus proche de Dieu. C'est pour ça qu'elle affectionnait la tour, qu'elle y passait tant de temps et s'était installé une chapelle privée à l'étage supérieur.

Dans la foulée, il nous avait expliqué que la tour était une ancienne construction saxonne, édifiée par un certain Eadred Eadrichsson qui avait combattu à Senlac pour le roi Harold<sup>10</sup>.

— Quand Eadred en fut dépossédé, mon aïeul, Sir Guy de Sourdeval, en reçut la propriété des mains du roi Guillaume<sup>11</sup> à

---

<sup>10</sup> Harold II (1022 ?-1066), roi des Anglo-Saxons, se rendit maître de l'Angleterre à la fin du règne d'Édouard le Confesseur. Mais il fut vaincu et tué à Hastings par Guillaume le Conquérant. (N.d.T.)

titre de reconnaissance pour sa vaillance au cours de ce même combat.

Maigre récompense, pensai-je, que ce lambeau de terre boueuse aux confins de nulle part. Sir Guy de Sourdeval était manifestement un homme de piètre importance, sans doute un chevalier ruiné qui s'était agité dans le sillage de son suzerain pour voir quels modestes reliefs il pourrait grappiller dans une région conquise, au cas où le duc Guillaume serait victorieux. Au cours des quatre cents ans qui suivirent, sa famille n'avait pas prospéré. La langue anglaise avait altéré le nom des descendants de Sir Guy – Sourdeval devint Cederwell – et de la demeure qu'il avait bâtie, mais nul changement d'importance n'était intervenu. Réputation et fortune avaient stagné, aucun mariage dynastique n'avait été contracté, aucun fait d'armes retentissant accompli. Et Sir Hugh, comme ses prédécesseurs et comme tant d'autres de son espèce, se contentait de vivre sa vie à la périphérie des événements, son ascendance normande étant sa seule et suffisante source d'orgueil.

Frère Siméon et moi profitions toujours de la chaleur de la cuisine lorsque Martha Grindcobb et la petite servante – j'avais appris son nom : Jennifer Tonge – commencèrent les préparatifs du repas.

— On dînera tard. Il est déjà quatre heures passées mais personne n'y peut rien, fit observer la cuisinière avant de se rappeler soudain le drame et de soulever le coin de son tablier pour éponger une larme inexistante. Pauvre Milady... Pauvre Milady... Fais donc attention à ce bouillon, stupide créature ! enchaîna-t-elle d'une voix stridente. Tu ne vois donc pas qu'il déborde !

Un siflement bruyant accompagna le liquide qui s'échappait de la marmite, éteignant à demi le feu. Un nuage de vapeur s'éleva jusqu'au plafond noirâtre sous lequel il s'étala, nous faisant pleurer d'abondance, jusqu'à ce qu'il trouvât le conduit de cheminée qui lui permit d'évacuer les lieux. Je tapotais le dos de frère Siméon, dont la poitrine creuse était secouée par une

---

<sup>11</sup> Après la mort de Harold II, Guillaume I<sup>er</sup> le Conquérant (1027 ?-1087) s'assura de l'Angleterre. (N.d.T.)

quinte de toux paroxystique, et Martha Grindcobb ouvrait tout grand les volets lorsque Phillipa Talke entra dans la cuisine.

La gouvernante s'arrêta sur le seuil et son long nez se fronça de dégoût.

— Quelle puanteur ! s'exclama-t-elle.

Elle regarda d'abord le visage contracté de Jennifer Tonge, puis le feu qui reprenait, fit une interprétation correcte de la situation et haussa les épaules, désabusée.

— Pourquoi ne surveillez-vous pas mieux cette gamine, Martha ? Vous savez pourtant qu'elle n'est pratiquement bonne à rien.

Ignorant la réplique renfrognée de Martha et les reniflements de Jennifer, elle se tourna vers Siméon :

— Mon frère, Sir Hugh demande que vous vous joigniez à lui et au reste de sa famille dans la grande salle pour le dîner. Il désire vous interroger plus à fond à propos de votre découverte du corps de Lady Cederwell.

— Pourquoi ? répondit le frère en colère. Pense-t-il que je me suis rendu coupable de lui dissimuler la moindre information ?

La gouvernante parut choquée.

— Bien sûr que non. Il est bien naturel qu'un époux éploré désire récolter tous les faits à sa portée afin de se rassurer lui-même à propos de...

Maîtresse Talke hésita un instant avant de répéter :

— ... de se rassurer lui-même...

Elle se remit à bredouiller, faute de se résoudre à dire clairement ce qui à l'évidence n'avait pas encore traversé l'esprit de Siméon.

— Mais de quoi parlez-vous ? Se rassurer lui-même à quel propos ? demanda le frère dont l'irritation croissait.

Visiblement, notre lugubre découverte l'avait secoué plus qu'il ne voulait bien l'admettre. Aussi, quittant mon tabouret, je vins me poster derrière lui et lui pressai chaleureusement les épaules pour le réconforter.

— Sir Hugh, lui dis-je, redoute que l'on puisse prouver que son épouse s'est donné la mort. Tout ce que vous pourrez lui dire pour apaiser ses craintes sur ce sujet sera bienvenu.

— Pourquoi penserait-on que Lady Cederwell ait fait une telle chose ? demanda Siméon, furieux.

Je vis sa main se porter à la croix de bois brut qu'un lacet de cuir attachait à son cou.

— Elle m'a envoyé chercher en demandant que je vienne aussi vite que possible. L'aurait-elle fait si elle avait eu l'intention de commettre pareil méfait ?

Ni la gouvernante ni moi ne lui répondîmes, mais nous étions tous deux capables d'envisager un désespoir qu'une conversation avec un saint homme aurait pu apaiser, mais aussi que la désespérée n'avait pu tolérer le retard du moine. Je ne voyais pas le visage du frère, mais l'intuition me disait que son esprit devait suivre le même courant de pensées et que la culpabilité l'empêchait d'accepter une conclusion aussi insupportable.

Pour finir, je dis tranquillement :

— Aucune raison ne permet de penser que la mort de Lady Cederwell soit autre chose qu'un tragique accident. Sir Hugh lui-même nous a dit qu'elle avait coutume de se tenir sur le poste de guet afin d'être plus proche du ciel. D'après le peu que j'ai entendu dire de cette dame, je pense qu'elle n'était pas du genre à se laisser dissuader par le verglas ou la neige quand elle ressentait le besoin de communiquer avec Dieu.

Phillipa Talke hocha la tête avec énergie.

— C'est bien vrai. Personnellement, je ne doute pas, mon frère, qu'elle ait simplement glissé et soit tombée, et vous n'avez pas non plus à en douter. Venez avec moi retrouver Sir Hugh et dites-le-lui. C'est ce qu'il a besoin d'entendre pour être en paix.

Jennifer Tonge remuait le bouillon et, fascinée, écoutait la conversation, les yeux écarquillés. Soudain prise d'un fou rire nerveux, elle s'écria :

— Elle est morte sans s'être confessée !

La gouvernante se retourna vers la malheureuse enfant et lui allongea sur l'oreille une gifle qui la projeta par terre.

— Il n'y a jamais eu d'âme plus pure que celle de ta maîtresse ! N'oublie jamais ça ! Sans cesse agenouillée, le matin, à midi et le soir...

Je perçus la nuance de mépris, aussitôt réprimée, dans la voix de la gouvernante qui poursuivait sa tirade :

— Son passage par le purgatoire jusqu'aux portes du Ciel est aussi certain que le fait que je te giflerai sur l'autre oreille si tu ouvres la bouche encore une fois tant que je suis dans cette cuisine. Et maintenant, mon frère, voulez-vous m'accompagner ? demanda maîtresse Talke en se tournant vers Siméon.

Mais Siméon ne quitta pas immédiatement son siège.

— Je préférerais que le colporteur vienne avec moi. Après tout, c'est lui qui a découvert le corps ; c'est grâce à sa persévérance que nous avons trouvé Lady Cederwell.

Cette demande choqua manifestement la gouvernante et je m'avançai pour m'agenouiller près du tabouret du moine, de façon qu'il me vît.

— Mon frère, dis-je, Sir Hugh vous a invité à dîner avec lui et sa famille, ce qui est tout à fait juste et approprié, mais il ne peut demander à un simple colporteur de s'asseoir avec lui. Je dois dîner à la cuisine avec les domestiques.

— Alors je mangerai ici avec toi, déclara Siméon avec une moue méprisante.

Puis, projetant le menton en avant, il interpella Phillipa Talke avec arrogance :

— Informez Sir Hugh que je viendrai volontiers lui dire tout ce que je peux après le dîner, à condition que Roger le colporteur soit autorisé à être présent. Dépêchez-vous, femme ! J'ai dit !

— Pourquoi, mon frère ? demandai-je après que Phillipa Talke, outragée, eut quitté la cuisine. Quel besoin avez-vous que je sois avec vous ? Vous êtes parfaitement à même de relater les faits qui sont survenus. Je ne sais rien que vous ne sachiez.

— Tu n'es qu'un prétexte, dit-il en me signifiant d'un geste de la main que ma proximité l'importunait et que je devais regagner mon tabouret. Je n'ai aucune envie de dîner avec le demi-frère de Lady Cederwell, un bâtard, ni avec son acariâtre épouse.

L'idée que la récente tragédie pourrait avoir adouci frère Siméon m'avait traversé l'esprit et je réalisai que je me

trompais. Avec une grimace de connivence à Martha Grindcobb, je revins à mon siège, caressant au passage les cheveux de Jenny qui pleurait toujours.

Les préparatifs culinaires se poursuivaient autour de moi, et je contemplais les flammes du feu, perdu dans mes pensées. Je n'avais aucune raison de soupçonner que la mort de Lady Cederwell n'était pas un accident, comme il semblait, mais je me posais pourtant trois questions qui provoquaient en moi un léger malaise. Premièrement : qu'est-ce qui avait causé le retour précipité du palefrenier Hamon au château de Lynom ? Deuxièmement : pourquoi Ulnoth avait-il répété le mot « mort », mot qui s'était révélé si étrangement prophétique ? Et troisièmement : quelle était la vraie raison des appels pressants lancés au frère par la châtelaine du manoir de Cederwell ? Mais nulle réponse ne se présentait et, pour finir, je conclus qu'il s'agissait seulement de trois incidents distincts, sans rapport entre eux.

À la cuisine, on servit au dîner du bouillon de bœuf, du fromage et des gâteaux d'avoine. Le moine et moi, la cuisinière et Jenny Tonge fûmes rejoints par les deux jeunes hommes que j'avais rencontrés au moulin et que Martha présenta comme étant frères : Jude et Nicholas Capsgrave. D'autres serviteurs et fermiers du manoir, me dit-on, vivaient dans une douzaine de huttes et de cottages, disséminés au nord-ouest, aux abords de l'estuaire. La gouvernante ne revint pas et l'on nous apprit que la servante personnelle de Lady Cederwell, Audrey Lambspringe, était si affligée par la mort de sa maîtresse qu'elle s'était couchée sur sa paillasse dans le dortoir des femmes. Sir Hugh, Gérard et Adela Empryngham, et d'autres peut-être qui partageaient leur repas, furent servis à leur table dans la grande salle par les derniers membres de la maisonnée, deux jeunes filles appelées l'une Édith, l'autre Ethelwynne. Les prénoms saxons abondaient dans cette communauté isolée.

Nous achevions de dîner – Siméon frugalement, moi en m'empiffrant honteusement jusqu'à n'en plus pouvoir –, lorsqu'un petit homme replet aux rares cheveux gris et aux yeux bleus légèrement protubérants déboula dans la cuisine, se présenta, « Tostig, l'intendant », et insista pour que Siméon se

rende près de Sir Hugh. Le moine se leva et me fit signe de faire de même.

— Roger le colporteur m'accompagnera, dit-il.

Fort ennuyé que mon compagnon imposât sa condition, l'intendant haussa les épaules et capitula.

— Très bien, mais ne tardez pas davantage. Si l'on songe aux circonstances tragiques de la journée, Sir Hugh a déjà fait preuve d'une grande patience.

Nous quittâmes derrière lui la cuisine, passâmes devant le cellier, l'office et la trésorerie, empruntâmes à gauche un couloir pavé sous le porche principal et entrâmes dans la grande salle. Je n'eus guère la possibilité d'observer les lieux et notai simplement que la salle était équipée d'un âtre central sous un trou pratiqué dans les chevrons noircis par la fumée, et que des joncs moisissis, parsemés de vieux os qui couvraient le sol, montait une forte odeur de pissee de chien. La famille avait terminé son repas mais était toujours assise à la table dressée sur l'estrade tout au bout de la salle. En approchant, je reconnus Sir Hugh, Adela et son mari, Gérard Empryngham, que j'avais croisé quand on l'avait rappelé des écuries, mais pas l'autre jeune homme attablé avec eux. Je devinai sans difficulté qu'il s'agissait du fils de la maison car il avait les cheveux bruns et bouclés, les yeux sombres et le torse lourd de son père, qu'il devait dépasser d'un pouce ou davantage. Maurice, c'est ainsi que dame Judith l'avait appelé.

Siméon s'arrêta à quelques pieds de l'estrade de sorte que Sir Hugh fut contraint de quitter sa place à table pour venir vers nous. La chose lui déplut visiblement mais, à l'instant même où il ouvrait la bouche, probablement pour exprimer son désagrément, il fut interrompu. Après un brouhaha dans le passage extérieur, la porte fut violemment ouverte et Ursula Lynom, son manteau humide de neige, se précipita dans la salle. Sans tenir compte de l'assemblée, elle se saisit de la main de Sir Hugh.

— Il fallait que je vienne ! s'exclama-t-elle. Comme vous ne m'avez pas fait savoir la mort de Jeanette, je n'ai pu attendre plus longtemps !

## CHAPITRE VII

Un silence suivit, troublé seulement par un chien courant qui flairait la jonchée pour retrouver son os. Puis, avec un sourire incertain, Sir Hugh libéra sa main de l'étreinte de maîtresse Lynom.

— Ursula ! Que... Que faites-vous ici ? Chevaucher dans l'obscurité... par ce temps affreux !

Maîtresse Lynom parut déconcertée et recula d'un pas. Près de la porte, je voyais Hamon et Jasper, les deux palefreniers qui l'avaient accompagnée.

— Depuis le début de l'après-midi, je n'ai cessé d'attendre que vous me donniez des nouvelles du malheureux accident qui est arrivé à Jeanette, lui reprocha-t-elle doucement. Quand Hamon est revenu et m'a informée de l'événement, j'ai naturellement supposé qu'en tant que votre plus vieille amie et... en tant que votre plus vieille amie, vous souhaiteriez me faire savoir ce qui s'était passé.

Descendus de l'estrade, Maurice Cederwell, Gérard et Adela Empryngham s'étaient alignés derrière Sir Hugh. Tous avaient le visage empreint de perplexité. Sir Hugh lui-même était très pâle bien que, je le concède, sa pâleur pût être due au vacillement des torches. Mal éclairé, le hall ne disposait que de rares torchères et, dans la suspension en laiton fixée à l'un des chevrons, les bougies avaient brûlé jusqu'au fond de leur support. Le feu, également, aurait eu besoin d'être regarni.

— Comment aurais-je pu vous faire savoir la mort de Jeanette alors que je l'ai apprise il n'y a pas deux heures ? Au nom du Ciel, Ursula, de quoi parlez-vous ?

Je me tenais à l'extrême du groupe et il me sembla que Sir Hugh tentait désespérément de faire passer un avertissement à

maîtresse Lynom. Elle en prit conscience et y réagit par un rire forcé, trop sonore.

— Mais que je suis stupide ! s'exclama-t-elle en pressant la main sur sa poitrine comme pour calmer les battements de son cœur. C'est simplement que... que j'avais envoyé un de mes hommes — elle se détourna pour faire signe à Hamon de se montrer — à Cederwell avec un présent... des boutons que j'avais achetés à un colporteur qui s'est présenté ce matin à Lynom. Mais en chemin, Hamon a rencontré quelqu'un... quelqu'un qui lui a dit que Jeanette était morte.

Gérard Empryngham fit un pas en avant.

— Qui aurait pu le savoir ? demanda-t-il. Hugh vient de le dire, il n'y a pas deux heures que l'on a découvert le corps de ma sœur. L'accident n'a pu arriver beaucoup plus tôt.

Je ne pouvais écouter passivement ces propos et je dis d'un ton très respectueux :

— Les choses ne se passent pas ainsi, maître Empryngham, permettez-moi de vous le dire. La rigidité dont est atteint le corps de Lady Cederwell, même si l'on tient compte de la froidure, est suffisamment avancée pour signifier qu'elle a dû mourir bien avant midi.

Tous les regards convergèrent sur moi, les uns arrogants, d'autres furieux de mon intervention indésirable, quelques-uns incrédules.

— Avez-vous remarqué, continuaï-je, nullement ébranlé, que la raideur d'un cadavre, qui commence par le visage, le cou et les mâchoires et s'étend progressivement à toutes les autres parties, ne se manifeste que plusieurs heures après la mort ? Or, dans le cas de Milady, ses épaules et ses bras étaient déjà rigides quand nous l'avons trouvée. Donc, elle a dû tomber de la tour beaucoup plus tôt dans la journée.

— Tu sembles en savoir beaucoup sur les cadavres, fit remarquer Adela Empryngham d'un ton soupçonneux.

Je lui souris :

— J'en sais autant que tout homme qui a des yeux pour voir. La mort est partout autour de nous.

— Ce que dit le colporteur est vrai, énonça Maurice Cederwell, qui parlait pour la première fois depuis que Siméon

et moi étions entrés dans le hall. Mais c'est une chose à laquelle personne ne pense d'ordinaire, quand la toilette mortuaire d'un corps est achevée avant que la rigidité se manifeste.

— Là n'est pas la question, répondit Gérard impatiemment. Le fait est que personne ici n'était au courant de la mort de Jeanette il y a moins de deux heures et, cependant, maîtresse Lynom dit que son palefrenier la lui a annoncée tôt dans l'après-midi. Comment est-ce possible ?

Sir Hugh semblait dépité par l'autorité dont faisait preuve Gérard qu'il considérait manifestement comme un parent pauvre, et encore. Mais lui-même était trop anxieux d'entendre la réponse pour l'admonester séance tenante. Si bien qu'il se contenta de froncer durement les sourcils à l'adresse de Gérard avant de décocher un regard inquisiteur à sa visiteuse inattendue. La dame, cependant, semblait troublée ; incapable de répondre, elle se tourna vers Hamon qui, l'air gêné, se dandinait sur le seuil de la porte.

Frère Siméon me donna un coup de coude.

— Ne m'as-tu pas parlé, colporteur, d'un ermite qui avait marmonné quelque chose devant toi à propos de la mort de Lady Cederwell ? Ulnoth, je crois que c'est le nom que tu as mentionné.

— Il n'a pas parlé de la mort de Lady Cederwell, rectifiai-je promptement, mais de la mort en général.

En mon for intérieur, je maudissais l'intervention intempestive du moine car je craignais que nous n'ayons à cause d'elle bien des difficultés à découvrir la vérité. Et j'avais raison. Comme un noyé qui se raccroche à un fétu de paille, Hamon s'empara de cette explication fortuite de son étrange information prématurée.

— Moi aussi, j'ai rencontré Ulnoth, confirma-t-il avec empressement. Il m'a dit que Lady Cederwell était morte. J'ai galopé ventre à terre à la maison pour porter la nouvelle. Vous vous rappelez, maîtresse ? C'est bien ça que je vous ai dit !

Ursula Lynom pressa une main contre son front.

— Bien sûr ! C'est exactement ce que... Dans mon désarroi, je l'avais oublié.

Elle sourit craintivement à Sir Hugh.

— Mon cher ami, veuillez me pardonner de m'être imposée chez vous à un moment si peu approprié, avant que vous ayez eu le temps de vous résigner à votre douleur. Que devez-vous penser de moi !

Il lui rendit son sourire avec chaleur :

— Il n'y a rien à pardonner. Pour l'amour du Ciel, à quoi pensé-je moi-même ? Vous devez être transie jusqu'aux os. Venez près du feu.

Il se tourna vers l'intendant :

— Qu'on apporte du vin pour maîtresse Lynom, et du bouillon, s'il en reste. Que l'on conduise ses chevaux à l'écurie, qu'on les bouchonne soigneusement et qu'on les nourrisse. Dites à Jude et à Nicholas d'y veiller et de veiller aussi à ce que ses hommes soient à l'abri pour la nuit.

Et comme Ursula protestait gracieusement que c'était trop, il ajouta :

— Il est impensable que vous rentriez à Lynom par ce temps. Il neige trop fort. Demain, je vous raccompagnerai chez vous. Tostig ! Dis à maîtresse Talke de préparer la chambre d'hôte.

L'intendant s'inclina et se retira par une porte proche de l'estrade que je n'avais pas remarquée. D'après le courant d'air glacé qui accompagna sa sortie, je conclus qu'elle ouvrait sur une cour triangulaire qui, selon mes calculs, devait relier la grande salle au reste de la maison. Maîtresse Lynom venait alors de condescendre à ce qu'on la débarrassât de son manteau et l'installât dans le seul fauteuil de la grande salle, que Sir Hugh lui-même plaça auprès du feu. Je vis le regard rancunier, presque malveillant, que Gérard Empryngham leur lança et me demandai jusqu'à quel point la relation véritable qui unissait ce couple était connue à Cederwell.

— Maintenant, dites-moi exactement ce qui s'est passé, implora Ursula Lynom, un peu haletante, et dont les mains se tordaient nerveusement.

Sir Hugh expliqua aussi brièvement qu'il le put les circonstances de la mort de sa femme et ajouta :

— Mais je ne comprends pas comment l'ermite a pu l'apprendre.

Hamon s'avança vivement :

— Il vadrouille tout partout pour trouver son gibier. Peut-être qu'il a pris ce matin le sentier de la lande jusqu'à la grève et à la tour et... et qu'il a vu le corps de Milady gisant au sol. Il est un peu fou, l'ermite... Moi, je dirais qu'il a pris peur et qu'il s'est sauvé.

— Oui, certainement, c'est ce qui a dû se passer, approuva Sir Hugh avec soulagement, avant de se tourner vers Ursula Lynom : Frère Siméon, ici présent, était sur le point de répondre à quelques questions concernant la découverte du... du...

Il ne put achever sa phrase.

— J'ai entendu parler du frère, dit Ursula, qui releva la tête et examina attentivement Siméon. Depuis plus d'une semaine, dans tout le district on parle de ses prêches. Mais le jeune homme qui l'accompagne... N'es-tu pas le colporteur qui est passé à Lynom ce matin ?

— C'est bien moi, maîtresse, dis-je avec mon sourire le plus mielleux. J'ai eu l'honneur de vous présenter ma marchandise, ainsi qu'à dame Judith, et vous m'avez fait la grâce de m'accorder votre clientèle.

— Les boutons ! s'écria-t-elle en se tournant vers Sir Hugh. Les boutons que Hamon était chargé de vous remettre mais que vous n'avez pas encore reçus... je les ai achetés à cet homme.

Il me parut qu'elle était de nouveau extrêmement mal à l'aise et qu'elle parlait à tort et à travers tant le silence l'effrayait.

— J'ai pris la liberté de les acheter pour vous, Hugh, car j'ignorais que ce colporteur avait l'intention de pousser jusqu'à Cederwell. J'ai pensé que vous ne vous en offusqueriez pas. Ni Jeanette. Nous sommes de si vieux amis et les boutons sont en argent, sertis de nacre. Exactement le genre de choses que vous aimez.

— Merci, ma chère. Vous êtes bonne, dit Sir Hugh.

Mais ces mots furent accompagnés par un mouvement à peine perceptible de sa tête qui enjoignait Ursula Lynom de se taire.

— Et maintenant, mon frère, accordez-nous un instant, s'il vous plaît, enchaîna Sir Hugh. Dites-nous dans quelles circonstances vous avez trouvé... le corps de Lady Cederwell.

— Roger le colporteur et sa persévérance sont les vrais responsables de la découverte, proféra le moine en me poussant en avant.

Si bien que je relatai à la compagnie assemblée ce que je pus mais, en dépit des questions précises de Sir Hugh, je n'avais rien de nouveau à ajouter. Pendant que je parlais, une domestique entra, munie d'un plateau portant un verre de vin et un bol de bouillon que maîtresse Lynom accepta avec reconnaissance ; ce fut la seule interruption. Tout le monde écouta attentivement ce que j'avais à dire et les confirmations que Siméon marmonna tout du long.

Après que j'eus répondu à la dernière question, il y eut une pause. Perdu dans ses pensées, Sir Hugh contemplait distraitemet le feu et nous gardions un silence respectueux. Pour finir, il se redressa, hocha la tête comme s'il voulait se délivrer de pensées importunes et se tourna vers Adela pour aborder des questions plus terre à terre.

— Je vous prie de donner à maîtresse Lynom du linge de nuit et ce dont elle pourrait avoir besoin ce soir.

Puis, se tournant de nouveau vers son hôte, il demanda :

— Ursula, quand on vous aura remis le nécessaire, me ferez-vous l'honneur de rester avec moi dans le hall ? C'est une bien triste circonstance et je ressens le besoin d'une agréable compagnie.

Gagné par un rire incongru, Maurice Cederwell exécuta une courbette ironique.

— Merci, père. Vous ne pouvez exprimer plus clairement ce que vous pensez de vos commensaux habituels.

Sir Hugh haussa les épaules et ne prit pas la peine de relever l'insinuation. Ce fut le tour de maîtresse Lynom de lui lancer un bref coup d'œil, avertissement qu'il ne remarqua pas ou qu'il préféra ignorer. En fait, il s'en tira par un habile compromis :

— Je suis sûr que vous souhaitez tous vous retirer de bonne heure pour être seuls avec votre chagrin. Phillipa et les domestiques feront demain matin la toilette mortuaire du corps dès qu'elles le pourront sans lui... infliger d'autres dommages. Espérons que le père Godyer sera demain en mesure de quitter

son lit de douleur pour dire l'office des morts. Quelqu'un a-t-il songé à l'informer de ce qui est arrivé ?

Apparemment, nul n'y avait pensé. De nouveau convoqué, l'intendant reçut l'ordre de mettre le chapelain au courant et de veiller à ce que frère Siméon et moi-même soyons gratifiés d'un coin chaud pour la nuit. Tostig s'inclina et nous fit signe de le suivre mais, avant que nous en ayons eu le temps, Gérard Empryngham fit une fois encore un pas en avant et parla d'une voix forte, nette et tendue par la colère.

— Je souhaite affirmer devant tous que vous ne m'abusez pas. Je sais ce que je sais et, bien que je ne puisse rien prouver pour le moment, je refuse de garder le silence plus longtemps. Nous avions des mères différentes mais Jeanette n'en est pas moins ma sœur. Les liens du sang sont puissants.

Puis il quitta précipitamment la salle.

Adela, qui s'apprêtait à le suivre, se reprit et posa sur la manche de Sir Hugh une main apaisante.

— Ne vous souciez pas trop de ce que dit Gérard. Il est très bouleversé. Il a toujours aimé Jeanette et n'a jamais éprouvé d'amertume de ce qu'elle soit, contrairement à lui, une enfant légitime.

Sir Hugh repoussa sa main.

— Ma chère Adela, les poses de votre époux ne m'intéressent en rien. Il va prendre plaisir à jouer les frères accablés de douleur pendant quelques semaines, mais moi, à présent que Jeanette est morte, je vous préviens que je ne suis plus disposé à vous entretenir tous les deux. J'ai été saigné à blanc pour la simple raison qu'elle estimait de son devoir de chrétienne de faire vivre son bâtard de demi-frère et la femme de celui-ci. Cela suffit.

Contrairement à mon attente, au lieu de s'offenser de ces paroles, Adela sourit et releva le menton.

— Vous nous ferez ainsi à tous les deux une faveur, Hugh. Comme vous le savez, je suis depuis longtemps d'avis que Gérard aurait dû quitter votre maison et se prendre en charge lui-même. Lui et moi n'aurions jamais dû abandonner le Gloucestershire, ni suivre Jeanette dans le Sud quand vous vous êtes mariés. Comme tous les gens originaires de ce comté,

Gérard sait s'y prendre avec les moutons. Il aurait mieux fait de ravalier son orgueil et de trouver un emploi comme berger, si maigres soient les gages, plutôt que de vivre de charité dans une maison où il n'est pas le bienvenu. Ne craignez pas que nous pesions sur vous longtemps encore après les funérailles : jusqu'à ce que le temps s'améliore, si ce n'est pas trop vous demander.

Elle pivota sur ses talons et sortit de la pièce la tête haute, laissant Sir Hugh passablement honteux. Siméon et moi partîmes dans son sillage, en même temps que Tostig, à l'instant où Phillipa arrivait pour conduire maîtresse Lynom dans la chambre d'hôte.

Comme je l'avais présumé, une cour triangulaire séparait le grand hall du corps principal du bâtiment ; un puits en occupait le centre. Il faisait un froid de canard et la neige tombait régulièrement quand, emmitouflés dans nos manteaux, nous traversâmes la cour vers la porte située du côté opposé. Elle ouvrait sur un couloir qui menait au corridor principal et séparait le cellier de l'office, dont la porte jouxtait celle de la cuisine.

— Ici, vous aurez chaud, dit Tostig en nous introduisant dans la cuisine. Derrière, dans la réserve, vous trouverez des sacs vides qui vous tiendront lieu de paillasse et des sacs pleins pour vous protéger des courants d'air.

Visiblement pressé de vaquer à des tâches plus glorieuses, il n'en était pas moins tourmenté par sa conscience qui lui reprochait de traiter un saint homme de façon si désinvolte.

— Je dois m'excuser, mon frère, mais le dortoir des domestiques n'est pas un lieu qui convient à un homme de votre condition, surtout ce soir où s'y trouvent de surcroît les palefreniers de maîtresse Lynom. Vous le comprenez, n'est-ce pas ?

— Je comprends que la lubricité et les obscénités constituent l'ordinaire de la conversation des hommes quand ils sont seuls entre eux, répliqua Siméon d'un ton sévère, et je le déplore. Plus que cela : je le condamne formellement !

Son regard fit le tour de la cuisine vide, où traînaient des relents de friture et dont la table croulait sous des piles de plats sales, et il assura :

— Je serai heureux de dormir ici avec mon ami, le colporteur. Nous avons tous deux connu de pires logis, j'en suis sûr.

— De bien pires, acquiesçai-je avec conviction, en notant que le feu couvait encore dans l'âtre et qu'un solide soufflet reposait à portée de main.

Le regard de l'intendant me fit entendre que mon opinion ne l'intéressait en rien et, rassuré sur le sort du moine, il se hâta de sortir. Avec le soufflet, je ravivai les braises rougeoyantes et jetai dessus quelques bûches prises dans le panier à bois. Un joyeux flamboiement emplit incontinent la pièce de lumière et de chaleur.

— L'intendant n'a pas tort, nous ne serons pas mal du tout, fis-je remarquer en retirant mon manteau et m'asseyant par terre.

Il était trop tôt pour dormir mais j'avais les os rompus par les événements de la journée et je m'étendis sur la jonchée pour détendre mes jambes. Cependant, j'étais moralement tourmenté et, à le voir, c'était aussi le cas de frère Siméon. Épuisé comme il devait l'être, il ne parvenait pas à se reposer et tournicotait dans la cuisine, se saisissant distraitemen t d'un objet ou d'un autre avant de l'abandonner, sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Je lui désignai fermement un tabouret.

— Asseyez-vous, mon frère, et dites-moi les idées dont vous êtes la proie. Quelles qu'elles soient, il vaudrait mieux pour vous m'en parler.

Il acquiesça de mauvaise grâce mais ne s'assit pas pour autant, préférant traîner dans les joncs ses pieds chaussés de sandales. Ses orteils couverts d'engelures devaient être très douloureux.

— Eh bien ? le relançai-je après un long silence.

— Pourquoi Lady Cederwell m'a-t-elle fait appeler ? dit-il enfin. Pourquoi son message était-il si pressant ?

Et sans attendre ma réponse, il poursuivit :

— Le mal rôde dans cette maison ! s'exclama-t-il tandis que sa maigre poitrine se soulevait et que ses yeux flamboyaient. Le parfum de l'adultère, tu ne le sens pas ? N'as-tu pas remarqué les regards qu'échangent Sir Hugh et maîtresse Lynom ? L'étreinte de sa main lorsqu'elle est arrivée ?

J'en savais trop sur ce point et jugeai plus judicieux de me taire en attendant que le frère développe sa pensée.

— L'adultère... répéta-t-il. Était-ce pour lutter contre ce mal que Lady Cederwell cherchait mon secours ? Et je lui ai failli ! acheva-t-il en se frappant le front de son poing fermé.

— Rien n'est certain, fis-je remarquer. Il se pourrait tout simplement qu'elle ait désiré entendre un de vos sermons. Partout où je suis allé depuis deux semaines, on les citait. Votre réputation vous avait devancé.

Il secoua lentement la tête, se laissa choir sur le tabouret et gratta ses engelures que la chaleur irritait.

— Non, je ne le crois pas, pas plus que toi, d'ailleurs. Et je ne crois pas que le palefrenier de maîtresse Lynom a rencontré ton ermite, Ulnoth, en venant ici.

Il prit une profonde inspiration et, non sans difficulté, reconnut :

— J'ai commis une erreur en révélant ce que tu m'avais confié. J'aurais dû tenir ma langue.

— C'était... malencontreux, dis-je à mon tour, non sans embarras car Siméon n'était pas le genre d'homme que l'on se risque impunément à morigéner. Cependant, si vous ne croyez pas la version de Hamon, quelle est la vérité ?

L'expression de Siméon se fit plus sinistre encore :

— Je pense qu'en arrivant à Cederwell il a vu le corps de Milady étendu à terre. À mon avis, il a également vu quelque chose ou quelqu'un qui l'a incité à rentrer aussitôt chez sa maîtresse au lieu de prévenir les gens de Cederwell de ce qui était arrivé.

Je m'écartai un peu du feu avant d'objecter :

— Mais si Hamon cherchait Sir Hugh pour lui remettre les boutons, comme j'ai de bonnes raisons de le croire, il se serait dirigé vers le manoir et ne serait pas allé flâner du côté de l'estuaire. De plus, à moins qu'il n'ait contourné la tour par le chemin le plus long, il n'a pu voir le corps.

Les mâchoires de Siméon se crispèrent.

— Tout de même, protesta-t-il avec obstination, quelle qu'en soit la raison, il s'est dirigé vers la tour au lieu de se rendre droit au manoir.

Mon regard se leva vers les chevrons noircis du plafond.

— Je suis tenté de vous donner raison, mon frère, bien que nous n'ayons pas l'ombre d'une preuve, et il serait donc très imprudent de notre part d'accuser quiconque. Entre nous, toutefois, je dirais volontiers que le palefrenier a dû voir quelqu'un alors qu'il approchait de la maison, et qu'il a suivi cet homme.

Siméon hocha la tête :

— Tu parles d'un « homme » et je pense que tu as raison. Ce ne pouvait être que Sir Hugh, sinon pourquoi l'aurait-il suivi au lieu de passer son chemin ?

L'arrivée inopinée de Martha Grindcobb et de Jenny Tonge mit fin à cette intéressante conversation. La première n'était pas trop contente de nous voir là, déjà incrustés pour la nuit.

— Il y en a dont la journée de travail n'est pas encore terminée, déclara-t-elle en mesurant du regard les piles de plats sales amoncelés. Jenny, va donc voir s'il reste assez d'eau dans la barrique pour laver tout ça. Sinon, tu files dans la cour nous puiser ce qu'il faut.

Je bondis sur mes pieds :

— Laissez-moi faire ! La petite ne peut sortir par un temps pareil !

Martha Grindcobb haussa les épaules.

— À ta guise, mon garçon ! Quand tu n'es pas là, elle doit le faire. En fait, il y a assez d'eau dans la barrique pour ce soir mais, si tu y tiens, tu peux nous rentrer deux pleins seaux pour demain matin. Tu sais où est le puits ?

— Oui, dans la cour intérieure. Nous y sommes passés en venant de la grande salle, dis-je en me dirigeant vers la porte principale de la cuisine.

— T'as pas besoin d'aller par là, me souffla Jenny en désignant la réserve. Y a là une porte qui va directement dans la cour.

La réserve regorgeait de sacs de provisions pour l'hiver et des pièces de viande salée pendaient à des crochets au plafond. Dans le mur adjacent, une seconde porte ouvrait sur la cour. Je rabattis mon capuchon, tournai la clé dans la serrure bien huilée et m'aventurai dans la cour. Grâce au robuste couvercle

de bois que je commençai par ôter, l'eau n'était pas gelée en surface et je remontai rapidement un seau plein. J'étais sur le point de revenir à la cuisine quand une porte accolée à celle de la réserve s'ouvrit et Gérard Empryngham inspecta les lieux, une chandelle à la main.

— Qui va là ? demanda-t-il, surpris par ma longue silhouette emmitouflée.

Je rejetai mon capuchon et m'avancai de façon que la lumière de la chandelle éclaire parfaitement mon visage.

— C'est le colporteur, maître. Je suis venu chercher de l'eau pour remplir la barrique de la cuisine. Je vais revenir dans un moment pour tirer un second seau.

— Très bien, grommela-t-il. N'oublie pas de replacer le couvercle quand tu auras terminé.

Je l'en assurai et repartis vers la cuisine. Martha et Jenny attendaient que le chaudron d'eau posé sur le feu soit chaud et Siméon grattait nerveusement ses engelures. Je leur fis part de ma rencontre avec Gérard Empryngham. Martha Grindcobb hocha la tête :

— C'est sa chambre et celle de maîtresse Empryngham, dit-elle en ricanant. Il n'aime pas cette pièce, c'est moi qui te le dis, car ce n'est qu'une réserve, entre la grande réserve et les dortoirs des serviteurs. Il considère qu'il mérite mieux : une des vastes chambres, tout en haut. Mais le maître a d'autres idées sur ce qui convient à un bâtard sans le sou et à sa bonne à tout faire de femme.

De son bras musculeux, elle souleva le chaudron et versa une partie de son contenu bouillant dans un bassin de bois ; je vidai l'eau froide dans la barrique et repartis remplir un second seau. Cette fois, je ne fus pas interpellé mais j'entendais parler derrière la porte des Empryngham, sans distinguer ce qu'ils disaient. Cependant, il neigeait trop fort pour écouter aux portes et j'avais hâte de retrouver la chaleur de la cuisine.

## CHAPITRE VIII

Quand je revins à la cuisine avec mon fardeau, un jeune homme s'était joint à nous. Il n'avait pas encore quitté ses bottes ni son manteau caparaçonné de neige, mais exprimait sur un ton vêtement à Martha Grindcobb sa volonté de dîner séance tenante.

— Tu devras te contenter de pain et de fromage, s'insurgea-t-elle. Je ne suis quand même pas tenue de recommencer à cuisiner à une heure pareille !

— L'heure de complies vient juste de sonner ! protesta l'autre, indigné. Je suis gelé ! Je suis affamé ! Vous n'oserez pas vous débarrasser de moi en me refilant du pain et du fromage !

Maussade, la cuisinière replongea les mains dans son baquet d'eau chaude et reprit son travail.

— Je n'essaie pas de me débarrasser de toi ! Et d'abord, pour qui te prends-tu, dis-moi ? demanda-t-elle d'un ton rogue. Tu n'es jamais que le collecteur des loyers et des impayés de Sir Hugh. Rien de plus ! Et, quoi que tu en penses, un pas grand-chose !

Le jeune homme rejeta en arrière les pâles cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules. La colère faisait étinceler ses yeux gris.

— J'ai été sur la route pendant trois jours pleins et j'ai chevauché depuis Woodspring, écrasé par des fontes bourrées d'argent. J'ai fait mon travail. Pourquoi vous ne feriez pas le vôtre ?

Martha Grindcobb retira du baquet ses bras rougis jusqu'au coude et, les mains sur les hanches, sans égards pour sa jupe où dégoulinait l'eau grasse, elle répliqua :

— Parce que je suis occupée. Parce que je dois me charger d'une tâche qui revient normalement à Édith et Ethelwynne.

Mais elles ont décidé qu'elles avaient leurs vapeurs et qu'elles n'étaient là pour personne.

Puis, se tournant vers la petite servante qui essuyait les plats en silence, elle s'humanisa :

— Toi, au moins, tu ne te laisses pas submerger par tes sentiments. À supposer que tu en aies, évidemment.

Le jeune homme avait retiré ses bottes et son manteau ; il s'apprêtait à en faire tomber la neige mais s'immobilisa brusquement pour lancer vers la cuisinière un regard inquisiteur.

— Pourquoi les filles ont-elles leurs vapeurs ? Qu'est-ce qui les a retournées à ce point ?

Nous le regardâmes tous, ébahis. Martha Grindcobb, haussant les épaules, réagit la première :

— Évidemment, tu ne sais pas...

— Je ne sais pas quoi ?

Et comme je passais devant lui pour aller vider mon seau dans la barrique, le jeune homme me suivit du regard et demanda :

— Et d'abord, qui sont ces deux-là ?

— L'un est Roger Chapman, l'autre frère Siméon. Ils passent la nuit ici.

La cuisinière reprit sa tâche avant d'ajouter à notre adresse :

— Celui-là, c'est le collecteur des loyers et des impayés de Sir Hugh, Fulk Disney.

Le jeune homme se redressa de toute sa hauteur ; le sommet de sa tête dépassait à peine le niveau de mon épaule.

— Fulk d'Isigny ! siffla-t-il. Mes ancêtres sont arrivés de France avec Guillaume le Conquérant.

— Maître Disney, je suis heureux de faire votre connaissance, dis-je en lui tendant la main, geste amical qu'il ignora avec ostentation.

— D'Isigny ! insista-t-il.

— Dieu te bénisse, mon fils, entonna solennellement Siméon qui ébaucha le signe de la croix, sans quitter du regard le foyer, ignorant les simples mortels que nous étions.

— Qu'est-il arrivé ? reprit impatiemment Fulk Disney.

— La maîtresse a glissé et elle s'est tuée en tombant de la tour, énonça Jenny Tonge, incapable de tenir sa langue plus longtemps.

Une gifle humide s'abattit sur son oreille.

— Tu parles quand on te le demande, ma fille, la semonça Martha Grindcobb avant d'informer plus précisément Fulk Disney.

Soyons juste : contrairement à la majorité des femmes, elle fut concise et précise, et ne perdit pas son temps en vaines spéculations ou en hypocrites épanchements sentimentaux. D'ailleurs, un seul aspect de la tragédie retint l'attention de maître Disney.

— Comment va Maurice ? Comment supporte-t-il ce choc ? Je dois le voir immédiatement... pour lui présenter mes condoléances, ajouta-t-il vivement.

Le regard de Siméon, que j'observais, se posa un bref instant sur le visage du jeune homme avant de revenir vers l'âtre. Ainsi donc, me dis-je, notre saint homme n'est pas aussi détaché qu'il voudrait nous le faire croire de la façon dont tourne le monde. Il est aussi susceptible que moi de sauter à des conclusions hâtives, à tort ou à raison. Je regardai Martha Grindcobb mais, mis à part sa bouche légèrement pincée, son visage ne livrait rien. Celui de Jenny Tonge était aussi inexpressif mais j'estimai Jenny trop jeune et trop innocente pour être assaillie par des pensées semblables à celles que Siméon et moi partagions. Subitement, j'eus honte. Néanmoins, dès que Fulk eut quitté la cuisine, ayant temporairement oublié son dîner, je poussai mon tabouret aussi près que possible de celui du moine et m'installai à côté de lui. Désireuses d'en finir au plus vite avec leur corvée, les deux femmes s'y étaient remises. Courroucé, Siméon tourna la tête et murmura :

— Je ne m'étonne plus que la pauvre créature aujourd'hui disparue ait souhaité mon aide et mon conseil. Entre l'adultère et le vice traditionnel des anciens Grecs, cette maison inique est un tombereau de fumier ! Il lui fallait ma présence pour nettoyer ces écuries d'Augias !

Je retins un sourire à l'idée de Siméon dans le rôle d'Hercule avant de réfléchir au fait que sa force morale était probablement à la mesure des prouesses physiques du héros grec.

— Nous ne devons pas nous laisser induire en erreur et forger sans aucune preuve des hypothèses fallacieuses, répondis-je. Jusqu'à présent, Fulk Disney n'a fait qu'exprimer une sollicitude naturelle pour le fils de son maître qui vient de perdre sa mère.

— Sa belle-mère, corrigea Siméon d'un ton acerbe. De surcroît, elle était assez jeune pour être sa sœur. Je n'ai observé chez Maurice Cederwell que de piétres indices de chagrin.

— Tout de même, insistai-je, maîtrisons nos imaginations. Nous leur laissons la bride sur le cou sous le simple aiguillon d'un sentiment spontanément exprimé. Pourquoi Fulk Disney ne se ferait-il pas du souci pour un homme qui est manifestement son ami ?

Le moine me lança un regard de mépris mal dissimulé, haussa les épaules et me tourna délibérément le dos pour se replonger dans ses ruminations. Résigné à l'idée d'avoir momentanément perdu sa confiance, je traînai mon tabouret à égale distance du frère et du feu dans l'intention de tirer de Martha Grindcobb tout ce que je pourrais en apprendre. Mais, à peine avais-je eu le temps de lâcher quelques plaisanteries, que nous fûmes interrompus : la porte de la réserve s'ouvrit en grinçant, se referma bruyamment et Adela Empryngham fit une entrée tempétueuse dans la cuisine.

— Je ne partagerai pas plus longtemps la couche de Gérard ! clama-t-elle à qui voulait l'entendre. Je lui ai parlé au point que j'en ai le tournis mais il ne veut pas entendre raison. Maintenant que Jeanette est morte, nous devons absolument partir et rentrer chez nous, dans le Gloucestershire. Qu'avons-nous à espérer en demeurant ici hormis des humiliations et, pour finir, une défaite ? Hugh ne veut pas de nous chez lui et nous jettera à la porte dès qu'il le pourra. Il l'a déjà clairement fait entendre. Mais Gérard ne veut pas en démordre ! Il parle à tort et à travers de châtiments et autres sottises, comme il l'a déjà fait devant tous dans la grande salle.

Elle éclata en sanglots bruyants.

Abandonnant sa vaisselle, Martha Grindcobb entoura de son bras musclé les épaules d'Adela.

— Venez près du feu, ma chère, et réchauffez-vous. Colporteur, laisse ta place à la dame !

Comme il convient, je cédai mon tabouret à maîtresse Empryngham et m'assis par terre sur les joncs tandis que Jenny filait au trot vers la réserve chercher une cruche de bière. L'animosité entre la cuisinière et la belle-sœur de sa défunte maîtresse, dont j'avais été récemment témoin, semblait s'être diluée dans une condamnation commune des hommes.

— Quand ils s'obstinent, on ne peut rigoureusement rien en faire, compatit Martha. Je le sais. J'ai eu deux maris, deux têtes de mule quand leur crise les prenait. Ne vous faites pas de souci, ma chère. Je vais vous installer une paillasse dans le dortoir des femmes. Demain, maître Gérard sera sans doute plus disposé à entendre raison. Jenny, ajouta-t-elle à l'adresse de la fillette qui revenait, serrant avec précaution un bol entre ses mains, tu vas devoir finir seule la vaisselle. Je vais installer maîtresse Empryngham pour la nuit. Elle dormira près de nous et peut-être pourra-t-elle calmer un peu les autres filles car l'une d'elles devra aider maîtresse Talke à faire la toilette mortuaire du corps. Nous avons toutes les nerfs à fleur de peau, ce qui n'a rien de surprenant vu les circonstances.

Quand Adela Empryngham eut terminé sa bière, elle et la cuisinière quittèrent ensemble la cuisine, où le calme retomba. Jenny prit la place de Martha devant le baquet et j'essuyai les pots et les marmites. Elle me gratifia d'un sourire timide mais ne dit rien, ce dont je lui fus reconnaissant car j'essayais de mon côté de mettre un minimum d'ordre dans mes pensées. Toutefois, j'étais plus fatigué que je n'imaginais et mon esprit chancelait sous l'impact des événements qui s'étaient succédé depuis que j'avais quitté ce matin la maison troglodyte : visite au château de Lynom, deux miles couverts à pied jusqu'à Cederwell, visite déroutante à Ulnoth, rencontre avec frère Siméon, découverte du corps de Lady Cederwell et tout ce qui s'en était suivi. J'avais désespérément sommeil et, sitôt ma tâche terminée, je rassemblai mes biens et fis retraite dans un coin obscur de la cuisine où les fours maçonnés dans les murs

dégageaient encore un peu de chaleur. Drapé dans mon manteau, je m'étendis de tout mon long sur le sol, ma balle faisant office d'oreiller et mon bâton à portée de main. J'eus vaguement conscience que Siméon suivait mon exemple et s'installait à quelques pieds de moi ; marmonnant ses prières, il s'agita un moment dans la paille à la recherche d'une position confortable.

Puis ma tête se vida de tout, hommes et choses, et je demeurai dans cet état jusqu'au matin suivant.

Je m'éveillai d'un seul coup, frais et dispos après ce long et profond sommeil sans rêves, et aussitôt conscient de l'étrange lumière presque irréelle qui filtrait par les fentes des volets. Dans la cuisine, le seul bruit perceptible émanait de frère Siméon qui ronflait. Quand je me levai, il était couché sur le dos et de la salive s'écoulait du coin de sa bouche jusqu'à sa barbe broussailleuse. La mienne, vieille d'un jour, agrémentait mon propre menton et je m'avisaï que plus vite je ferais repartir le feu, plus vite j'aurais de l'eau chaude pour me raser. Je traversai sans bruit la cuisine, ramassai le soufflet, l'introduisis dans les cendres de la veille et l'activai puissamment.

La salle était glaciale et je grelottaïs bien que je fusse habillé de pied en cap. Il me parut d'abord qu'il faudrait vider l'âtre et refaire entièrement le feu mais une étincelle finit par jaillir et un brandon crépita. Je disposai dessus quelques bûches et un craquement inespéré me récompensa de mes peines. Assuré que le feu reprendrait, je m'engageai dans le corridor principal, traversai la maison sur toute sa longueur jusqu'à la porte d'entrée, manœuvrai les verrous et ouvris. Une vue merveilleuse s'offrait à mon regard. Toutes les ondulations, tous les contours avaient disparu sous un épais manteau de neige. Il s'étendait sur plusieurs pouces de profondeur en amoncellements de blanc pur étincelant, nuancé ici et là d'ombres couleur de myrtille. Je ressentis le désir irrépressible, caractéristique de l'enfance, d'y imprimer ma marque, saisi par la nécessité destructrice de gâcher cette blancheur parfaite parce qu'une telle beauté immaculée est plus que le cœur ni l'œil n'en peuvent supporter.

Il avait cessé de neiger mais le soleil délavé était sans chaleur et le froid intense. Soufflant sur mes doigts, je revins à la cuisine où la vue du feu pétillant dans l'âtre était fort bienvenue. Je remplis à la barrique un petit chaudron et le suspendis au crochet pour faire chauffer l'eau. Le frère dormait toujours mais commença de s'éveiller en douceur quand je me mis à déambuler lourdement à ma manière habituelle. Après que j'eus dégagé de ma balle rasoir et savon, il s'assit et éternua violemment.

— Béni sois-tu, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dis-je en souriant.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en essuyant son nez sur sa manche. Ah, oui ! Je me souviens... Eh bien, je pense que nous n'avons plus rien à faire ici, colporteur. Ni toi, ni moi. Le mieux est de reprendre la route dès que nous aurons avalé notre petit déjeuner.

— Sans avoir auparavant nettoyé les écuries d'Augias ? demandai-je, surpris.

Siméon se hissa bien droit sur ses jambes.

— Ne te moque pas ! ordonna-t-il. La douce agnelle qui m'a conduite ici est morte. Laissons les autres mijoter dans leur pourriture. Le jour du jugement, Dieu exigera Son tribut et tous seront précipités en enfer ! C'est ailleurs qu'il a besoin de moi ! Ma mission de prêcheur n'est pour le moment qu'à moitié accomplie.

— Je crains que ni vous ni moi ne puissions nous rendre nulle part aujourd'hui, répondis-je avec enjouement en saisissant la louche pour verser de l'eau chaude dans un bol. Il est tombé cette nuit plusieurs pouces de neige. Selon qu'elle fond rapidement ou qu'il en tombe de nouveau, nous pouvons rester bloqués ici pendant des jours.

Il me considéra avec horreur puis se précipita vers les volets qu'il ouvrit. Un mince châssis de parchemin huilé voilait la vue mais, une fois qu'avec mon aide il l'eut retiré, il fut en mesure de constater de ses yeux l'épaisseur de la couche de neige. Dans l'étroite ravine qui séparait le dos du manoir de la falaise abrupte dressée derrière lui, près d'un pied de neige s'était entassé.

— C'est pire ici qu'en d'autres endroits, dis-je, mais il fallait s'y attendre. Néanmoins, les chemins seront impraticables. Nous pouvons remercier Dieu de tout cœur. Loin d'être terrés au fond d'une grange ou d'une étable, nous bénéficions vous et moi d'un abri sûr : chaleur, nourriture, quatre murs robustes et un toit sur nos têtes. Notre présence n'enchante pas Sir Hugh mais les lois de l'hospitalité lui interdisent de nous mettre dehors par un temps pareil. De même, ajoutai-je sous l'empire d'une idée soudaine, qu'il ne peut laisser partir maîtresse Lynom et ses palefreniers.

Et gloussant de plaisir, je conclus :

— Toutes ces bouches supplémentaires à nourrir ! Pauvre Sir Hugh !

Sans répondre, Siméon se rapprocha du feu et tendit les mains vers les flammes. Il était encore plus dépenaillé que la veille. Ses cheveux clairsemés et sa barbe étaient hirsutes, un pâle duvet couvrait sa tonsure et une déchirure béante crevait sa robe, boueuse jusqu'aux genoux. Ses épaules s'étaient affaissées et la pâleur hivernale de son teint accentuée, mais ni l'inconfort ni les pires épreuves ne pouvaient éteindre le fanatisme fulgurant de ses yeux.

— Sais-tu que la nuit dernière, pour la première fois de ma vie, je ne me suis pas réveillé pour réciter l'office de matines ? me lança-t-il d'un ton accusateur, comme si la faute m'en revenait. Sir Hugh nous a dit qu'il se trouve une chapelle quelque part dans son manoir. Je dois la trouver immédiatement et confesser mon péché par omission. L'heure de prime n'est sans doute pas loin.

Je me rendis compte que, moi aussi, j'avais dormi si profondément après cette journée pénible que, pour une fois, j'avais rompu avec la vieille habitude de m'éveiller aux petites heures du jour. Je demeurai coi, cependant. Frère Siméon ignorait tout de mon passé et je n'avais aucune envie d'être sermoncé pour ce qu'il aurait considéré comme une rechute dans le péché. Si bien que je lui suggérai simplement d'attendre qu'un domestique puisse le conduire à la chapelle plutôt que de s'aventurer à l'aveuglette dans une maison en deuil. Telle fut du moins la raison que je lui donnai car il m'était également venu à

l'esprit que maîtresse Lynom pourrait bien avoir passé la nuit ailleurs que dans la chambre d'hôte.

— Quelqu'un va bientôt arriver, assurai-je.

À peine avais-je parlé que de grands cris et des appels à l'aide nous parvinrent de l'extérieur. J'enfilai à la hâte mes bottes et sortis pour en découvrir l'origine, dont je me doutais un peu. Martha Grindcobb, Jenny Tonge et les deux autres filles, Édith et Ethelwynne, essayaient de franchir les marches couvertes de neige qui descendaient de la galerie couverte et du quartier des femmes. Derrière elles, encore plus désemparée, se traînait la jeune femme que j'avais croisée le soir précédent, Audrey Lambspringe, la domestique personnelle de Lady Cederwell ; elle avait les paupières rouges, encore gonflées de sommeil et, comme les autres, le bas de sa robe trempé jusqu'aux genoux.

En m'étirant au maximum, j'empoignai la grosse cuisinière par la taille et parvins à la faire basculer dans mes bras. Son poids me coupa quasiment le souffle et je chancelai un peu en la soulevant pour lui faire passer la porte du couloir et la déposer à l'intérieur. Après cela, le transfert des autres femmes fut un jeu d'enfant mais je fus satisfait tout de même de voir Jude et Nicholas Capsgrave sortir de leur dortoir derrière la grande salle. Il leur fallut un bon moment pour se dépêtrer de la neige amoncelée où leurs bottes enfonçaient pratiquement jusqu'au genou mais, quand ce fut fait, ils aidèrent Édith et Ethelwynne à descendre les dernières marches, me laissant la charge d'Audrey Lambspringe.

Elle était comme un petit sac d'os dans mes bras, aussi délicate et fragile que les moineaux apprivoisés que j'aimais prendre dans mes mains quand j'étais enfant, avant de les relâcher. Les yeux bleus qu'elle levait vers moi avaient le même regard, fixe et terrifié, et quand je la reposai à terre, elle fila aussi vite qu'eux. La cuisine résonnait comme une tour de Babel car tout le monde, y compris les deux palefreniers d'Ursula Lynom qui nous avaient rejoints, s'exclamait à l'envi sur la prodigieuse chute de neige de la nuit. Quant à Martha Grindcobb, elle tenta de me serrer contre son giron tant elle m'était reconnaissante d'avoir allumé le feu et mis de l'eau à

chauffer. L'arrivée de la gouvernante et de l'intendant mit fin à ce tapage.

— Silence ! ordonna maîtresse Talke. Un peu de décence, s'il vous plaît ! Pensez-vous que ces rires et ces cris soient convenables alors que votre défunte maîtresse repose dans sa chambre ?

Une confusion générale s'ensuivit et chacun se sentit fort mal à l'aise. En réalité, je crois que tous avaient momentanément oublié ce décès du fait de l'excitation causée par la neige ; et je sympathisais avec eux. Aujourd'hui encore, dans mon âge avancé, la vision de ces blancs déserts étincelants au-delà de ma porte chasse de mon esprit toute autre préoccupation.

— A-t-on fait la toilette du corps ? voulut savoir la cuisinière.

Phillipa Talke secoua la tête :

— Le torse a perdu sa rigidité mais pas les membres inférieurs. J'ai parlé au père Godyer qui m'a informée que cela prendra plus d'un jour à partir de l'heure de la mort de Lady Cederwell.

La mention du chapelain rappela Martha à son sens du devoir.

— Il faut que je fasse porter à manger à ce pauvre homme. Encore qu'il n'ait guère eu d'appétit ces derniers jours. Comment va-t-il, maîtresse Talke ? Vous semble-t-il un peu mieux ?

— À peine... répondit la gouvernante. Il souffre toujours de la tête, ce qui n'est pas nouveau. Ces rhumes finissent par disparaître. Et maintenant, il est grand temps que chacun se mette au travail. Nous avons une invitée dans la maison. Sir Hugh m'a avertie que maîtresse Lynom prendrait son petit déjeuner avec lui dans la grande salle.

Quand elle quitta dignement la cuisine – les clés de la maison dansaient à sa ceinture –, elle me parut plus grande et plus imposante qu'elle ne l'était la veille. Encore un tour de mon imagination, peut-être... Sitôt qu'elle fut hors de portée de voix, Martha Grindcobb se mit à ricaner.

— Pauvre imbécile ! lança-t-elle à la cantonade. Même pas capable de voir ce qui se passe sous son nez ! Et ça depuis des années. Elle ne se rend pas compte que le maître la considère

comme une vulgaire gouvernante. Elle ne voit pas que, pour lui, maîtresse Lynom est beaucoup plus qu'une « vieille amie » !

Personne ne semblait disposé à en discuter avec elle, ni même trouver un intérêt particulier à ses propos. La situation trop familière avait engendré l'indifférence. Les ragots étaient éventés, sauf pour un étranger comme moi, et quand Tostig fut venu chercher frère Siméon pour le conduire à la chapelle, je me faufilai vers la cuisinière qui faisait frire du poisson salé.

— Sir Hugh a un faible pour les harengs, me dit-elle, puis, à voix basse, elle ajouta : Je t'en ferai frire deux, si tu en as envie...

J'acceptai avec empressement. Ayant désormais droit à ses faveurs, j'en profitai aussitôt pour lui demander de m'expliquer ce qu'elle avait voulu dire à propos de maîtresse Talke et de Sir Hugh.

Elle n'attendait que cela.

— La pauvre sotte s'imagine qu'il est amoureux d'elle, bien qu'elle soit vraiment la seule à percevoir les encouragements que le maître a jamais pu lui donner. Je n'en ai vu aucun indice, ni personne d'autre à ma connaissance.

Martha s'interrompit un instant pour réprimander Édith, qui tournait trop mollement la bouillie d'avoine, puis revint à son sujet.

— Dans la maison, rares sont les gens qui ignorent encore qu'il est épris de maîtresse Lynom et l'a toujours été. À mon avis, elle sera la troisième Lady Cederwell avant la fin de l'année.

J'acquiesçai :

— Avant même d'arriver ici, j'avais moi-même entendu dire que Sir Hugh et maîtresse Lynom ne sont pas simplement amis.

J'avais appris, ajoutai-je, que Sir Hugh était allé la veille au château de Lynom dans la matinée et je répétai à Martha Grindcobb ce que dame Judith avait dit.

— Et voilà ! s'exclama la cuisinière, en faisant glisser les harengs sur une assiette.

Elle expédia Ethelwynne lui en chercher deux autres à la réserve et poursuivit :

— Tout le monde, y compris sa défunte femme, sait ce qu'il en est, excepté Phillipa Talke qui s'est fourré cette lubie dans la tête.

Martha poussa un soupir :

— Elle sera bientôt mieux informée.

Adela Empryngham entraît dans la cuisine, ayant péniblement descendu par ses seuls moyens l'escalier du dortoir des femmes où elle avait passé la nuit. Grâce à Jude et Nicholas Capsgrave, qui avaient déblayé les marches, l'ourlet de sa robe et celui de son manteau étaient à peine humides.

Elle sourit à Martha Grindcobb :

— Je crois que je ferais bien de faire la paix avec Gérard et d'enfoncer un peu de bon sens dans sa cervelle obtuse. Une chose est sûre : aussi longtemps que la neige tiendra, il n'y aura pas moyen d'aller ailleurs. Je vais prier pour qu'elle ne dure pas au-delà des funérailles de la pauvre Jeanette.

Elle disparut dans la réserve et, un moment plus tard, nous l'entendîmes ouvrir la porte qui conduisait à la cour triangulaire. Ethelwynne revenait avec les harengs que Martha jeta dans la poêle.

— Ils sont beaux et gras, dit-elle. Tu vas te régaler, maître colporteur.

Un cri terrifiant retentit. Pendant une seconde, nous restâmes figés, chacun guettant sur les autres visages le reflet de folles conjectures. Le second cri nous jeta tous pêle-mêle dans la direction d'où venait le son, sur les traces de maîtresse Empryngham. Nous nous bousculions pour passer la porte de la cour quand nous la vîmes debout près du puits ; les mains pressées contre son visage, la bouche grande ouverte, elle émettait un hurlement suraigu. Quelque chose émergeait de la margelle du puits, deux choses plutôt, rigides et raidies par le gel.

Il me fallut un moment – je crois qu'il en fut de même pour les autres – avant de me rendre compte qu'il s'agissait d'une paire de jambes.

## CHAPITRE IX

Aujourd’hui encore, je me souviens nettement du rire indécent auquel je faillis céder alors, tant la frontière est mince dans cette vie entre tragédie et comédie. L’espace d’un éclair, ces quelques pouces de jambes qui pointaient vers le ciel au-dessus de la margelle du puits produisirent sur moi un effet comique irrésistible.

— Qui... Qui est-ce ? chevrotta Martha Grindcobb derrière moi.

— Vous voulez dire : Qui était-ce ? corrigea frère Siméon d’un ton sépulcral. Pas un être humain ne survivrait dehors en chemise de nuit par un temps pareil.

Ce constat brutal trancha net mon envie de rire.

— C’est... C’est... Gérard, proféra Adela entre deux sanglots. Je... je reconnaissais ses pieds.

Édith et Ethelwynne sombrèrent incontinent dans une crise de nerfs et je sentis une petite main froide s’introduire dans la mienne : Audrey Lambspringe était à mon côté, le visage crayeux. Je refermai sur la sienne une main rassurante.

Tostig et maîtresse Talke venaient d’arriver et découvraient à leur tour l’objet du drame. L’intendant dépêcha immédiatement Jenny Tonge aux écuries pour faire venir Jude et Nicholas Capsgrave, mais les deux hommes de maîtresse Lynom arrivèrent sur les lieux avant qu’elle revienne avec les palefreniers. Je lâchai la main d’Audrey et m’avançai pour les aider à retirer Gérard du puits.

Ce ne fut pas une mince affaire. Le corps rigide était étroitement coincé par endroits dans la maçonnerie du puits et immergé jusqu’à la taille dans l’eau gelée sur une profondeur de plusieurs pouces. Avant de pouvoir libérer le corps, il fallait briser la glace et l’on envoya Jude Capsgrave chercher un

maillet à long manche pendant que son frère se joignait à nous qui nous efforçions de sonder les profondeurs du puits.

— Sainte Vierge ! souffla ce dernier, frappé de terreur. Comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ? Quel est l'imbécile qui n'a pas refermé le puits ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'avais sûrement replacé le couvercle après avoir puisé le second baquet pour Martha cette nuit... Bien sûr que je l'avais replacé ! Avec l'énergie du désespoir, j'essayais de reconstituer mes gestes. J'avais remonté le baquet du puits, versé son contenu dans le seau de Martha tout en écoutant les voix dont le ton montait derrière la porte de la chambre de Gérard et Adela ; ensuite... Ensuite ? M'étais-je penché pour ramasser le lourd couvercle de bois ? L'avais-je replacé sur le puits ? Avais-je oublié de le faire, l'esprit ailleurs, car j'essayais vainement de capter un lambeau de la querelle des Empryngham ? Je m'efforçais de faire revivre la sensation de sa poignée dans ma main, le poids du couvercle tiraillant mon bras pendant que je le soulevais, mais en vain. Ma mère m'avait souvent prédit autrefois que ma curiosité insatiable provoquerait un jour ma mort ou celle de quelque infortuné. Ses avertissements s'étaient-ils vérifiés ?

Je n'étais pas seul à me demander si la responsabilité de la tragédie devait m'être imputée. En relevant la tête, je rencontrais les regards accusateurs et horrifiés de Martha Grindcobb et de frère Siméon. Même Jenny Tonge me dévisageait, les yeux agrandis par l'incertitude. Je détournai rapidement mon regard pour le concentrer sur le cours prosaïque de la réalité. Jude Capsgrave arrivait avec le maillet, ainsi que Sir Hugh, maîtresse Lynom, et Maurice Cederwell dans leur sillage.

Sir Hugh prit immédiatement en main le déroulement des opérations. Sous ses ordres, mais sans recevoir de lui la moindre assistance pratique, Jude brisa la glace qui entourait le corps puis, à nous cinq – les deux frères, Jasper, Hamon et moi –, nous soulevâmes hors du puits le corps rigide et gelé avant de le déposer avec révérence sur la couverture de laine grise que Phillipa Talke avait envoyé chercher. C'était bien Gérard Empryngham, ou ce qui restait de lui, les yeux et la bouche élargis d'horreur devant son sort. Mis à part sa chemise

de nuit, il était nu ; s'il avait porté un bonnet de nuit, celui-ci reposait à présent dans les profondeurs glacées de l'eau.

— Voici un autre corps dont nous ne pourrons faire la toilette mortuaire avant un certain temps, commenta Sir Hugh. Portez-le dans sa chambre et déposez-le sur son lit.

S'il éprouvait quelque chagrin de la mort de son beau-frère, il le dissimulait bien.

— Ensuite, vous vous rassemblerez tous dans le grand hall afin que nous puissions déterminer comment ce malheureux accident a pu se produire. Le petit déjeuner attendra. Adela, ma chère, contenez vos sanglots. Les pleurs et les gémissements ne sont d'aucun secours, ni pour Gérard ni pour vous ; et pour les autres, ils sont déplaisants à entendre. Je vous donne à tous dix minutes, pas une de plus, pour vous reprendre. Maîtresse Talke, occuez-vous de ces stupides gamines, acheva-t-il avec un regard noir à l'adresse d'Édith et d'Ethelwynne.

Puis il offrit son bras à Ursula Lynom qu'il escorta dans le manoir.

Sir Hugh était assis à la place d'honneur de la grande table sur l'estrade, son invitée derrière lui, flanquée de Hamon et de Jasper debout derrière sa chaise. Nous tous étions alignés en face d'eux, si bien que l'impression générale était celle d'une cour de justice, les juges en haut, les accusés en contrebas. Et moi j'étais le suspect principal que désignaient le doigt accusateur du moine et celui de la cuisinière, et dont Jenny Tonge était le soutien réticent. Adela expliqua dans les larmes que, la veille au soir, une querelle survenue avec son mari l'avait conduite à chercher refuge dans le dortoir des femmes, avec l'espoir qu'une bonne nuit aiderait Gérard à reprendre ses esprits ; les autres femmes attestèrent sa présence.

— Vous savez tous qu'il arrivait parfois à Gérard de marcher pendant son sommeil, ajouta-t-elle avant que de bruyants sanglots la secouent de nouveau.

Un murmure d'assentiment parcourut les rangs des habitants du manoir de Cederwell, et Maurice, qui se tenait un peu à l'écart de notre groupe, un bras entourant les épaules de Fulk Disney, prit la parole :

— Ma chère Adela, c'était une des raisons pour lesquelles nous pensions préférable que vous ayez une chambre au rez-de-chaussée. N'est-ce pas, père ?

Sir Hugh acquiesça sèchement et Maurice poursuivit :

— De plus, nous savons que Gérard était très bouleversé par la mort de sa sœur. Son trouble l'aura peut-être poussé à se lever. Et si le couvercle ne se trouvait pas sur le puits, il n'était que trop facile que Gérard y bascule la tête la première. Le choc provoqué par l'eau glacée a sans doute suffi à le tuer.

Comme si elles obéissaient à un signal, toutes les têtes se tournèrent vers moi pour me dévisager. Le temps était venu d'assurer ma défense.

— Je suis sûr d'avoir replacé le couvercle, protestai-je.

— Absolument sûr ? insista Sir Hugh, dardant sur moi un regard perçant.

— Je suis presque certain de l'avoir fait, répondis-je, constraint par l'honnêteté.

— « Presque certain » ne suffit pas, colporteur, dit le chevalier en secouant tristement la tête. Toutefois – sa raideur s'atténua –, on ne peut porter sur toi aucune accusation. Tu es étranger à cette demeure et à ses habitants. Il s'agit là d'une négligence qui, normalement, aurait eu pour pire conséquence quelques pouces de glace qu'il eût fallu briser ce matin avant de pouvoir monter de l'eau du puits. Tu n'étais pas censé savoir que maître Empryngham était enclin à déambuler en donnant. Je te disculpe donc de toute responsabilité concernant sa mort. Ce n'est, hélas, qu'un nouveau coup que porte le sort à cette infortunée demeure et dont on pourrait dire, d'une certaine façon, qu'il est la conséquence malheureuse du premier.

Quand Sir Hugh se leva, déclarant ainsi l'enquête terminée de façon satisfaisante, il s'autorisa un mince sourire mais, selon mon impression, il avait peine à contenir son exultation. Et, de fait, en quoi ces deux morts auraient-elles pu le consterner ? En l'espace de vingt-quatre heures, il avait été débarrassé d'une femme peu agréable et de l'indésirable demi-frère de celle-ci ; deux accidents dont il était plausible – lui-même l'avait souligné – qu'ils étaient liés. Suivant en cela l'exemple de Sir Hugh, nul ne me témoigna autre chose qu'une extrême

sympathie pour avoir été la cause involontaire de la mort de Gérard Empryngham mais je n'en étais moi-même pas convaincu. En fait, je ne pouvais toujours pas me rappeler avoir replacé le couvercle mais je ne pouvais pas non plus me rappeler ne pas l'avoir fait. Et tant que ma mémoire s'y refuserait, je refuserais moi aussi d'accepter toute responsabilité, comme je m'en ouvris à frère Siméon.

— Tu dois apprendre à vivre avec les conséquences de tes actes, qu'ils soient commis par action ou par omission, me dit-il d'un ton sévère, tandis que nous mangions un petit déjeuner tardif de hareng et de pain noir dans un coin de la cuisine. Chercher à les nier est un péché aux yeux de Dieu.

Je ne répondis pas, tout occupé que j'étais à observer le regain d'activité dans la salle où Martha et les servantes s'efforçaient d'oublier les horreurs de la veille au soir et celles de ce matin en se jetant à corps perdu dans leurs besognes. La famille et maîtresse Lynom devaient être servies dans la grande salle et il fallait de plus entourer et dorloter Adela dans le quartier des femmes où elle s'était jetée sur un lit. Si bien que le silence transi consécutif à la catastrophe se transformait progressivement en bavardages et en hypothèses concernant l'avenir maintenant que la maîtresse et son frère n'étaient plus. J'étais satisfait de m'attarder au chaud, le ventre plein et inaperçu ; en revanche, la bougeotte avait repris frère Siméon qui n'en finissait pas de courir d'une fenêtre à l'autre, regardant fixement le blanc désert de neige qui s'étendait à l'infini.

— La situation n'est pas fameuse, mon frère ; les chemins sont impraticables et le resteront sans doute plusieurs jours, lui dis-je quand, pour finir, il revint vers moi.

Puis, mimant avec une certaine retenue le ton sentencieux dont il avait usé à mon égard, j'ajoutai :

— Vous feriez bien de vous y résigner car vous n'y pouvez rigoureusement rien changer. Le temps n'est pas à vos ordres.

Il baissa les yeux vers le coin où je me prélassais, adossé au mur, mes longues jambes étendues devant moi. Ses yeux s'étrécirent, réprobateurs.

— La fainéantise te convient peut-être, colporteur, mais moi, je dois accomplir l'œuvre que Dieu m'a confiée. Ma mission auprès des hommes de ce district ne peut souffrir pareil retard.

— Alors, demandez à Dieu de faire fondre la neige ! répondis-je avec désinvolture.

Il retint son souffle, je l'entendis, puis se pencha vers moi et plongea dans mes yeux son regard farouche :

— Ce que tu dis pourrait être considéré comme une impiété ; c'est néanmoins ce que je compte faire. Je vais de ce pas à la chapelle. Quant à toi, mon ami, pour le salut de ton âme immortelle, efforce-toi de ne pas oublier que l'on ne peut tourner Dieu en dérision.

Ayant décoché sa flèche du Parthe, il quitta la cuisine et croisa Phillipa Talke sur son chemin.

— Voulez-vous qu'une des filles vous aide à faire la toilette de Milady ? lui demandait Martha Grindcobb, mais la gouvernante secoua la tête.

— Non, pas encore. Une partie du corps est toujours rigide. Il faut attendre... Il semble, ajouta-t-elle, que maîtresse Lynom et ses deux hommes soient contraints de séjournier ici jusqu'à ce que la neige fonde suffisamment pour leur permettre de rentrer chez eux. Je vais vérifier qu'il y a assez de linge propre dans les placards. Sinon, un des hommes devra se frayer un chemin jusqu'aux cottages et ramener la blanchisseuse au manoir. Comment cela va-t-il de votre côté ?

La cuisinière sourit, satisfaite de pouvoir assurer que son domaine fonctionnait bien, en dépit des bouches supplémentaires à nourrir.

— Personne ne mourra de faim ! répondit-elle vivement. Même s'il nous faut satisfaire des appétits comme le sien !

Elle me désigna d'un petit coup du menton et Phillipa Talke me jeta un regard sans tendresse.

— Assurez-vous qu'il gagne son pain, recommanda-t-elle à Martha. Vous avez sûrement du travail à donner à un grand rustre comme ça !

La gouvernante, je m'en avisai soudain, avait les traits tirés. Ses yeux étaient gonflés comme si elle avait mal dormi et, malgré ses remarques critiques, elle paraissait préoccupée et

quitta précipitamment la cuisine, sans prendre le temps de vérifier si ses recommandations étaient suivies. Martha Grindcobb me gratifia d'un clin d'œil avant de se retourner vers ses filles pour répartir les tâches entre elles. Je m'installai plus confortablement et fermai les yeux.

L'expérience m'avait appris que la rigidité qui s'empare des cadavres quelques heures après leur mort dure à peu près un jour. Elle atteint d'abord la tête et le cou, gagne ensuite le reste du corps et se dissipe selon le même ordre. Donc, d'après mes calculs, Lady Cederwell était morte au plus tôt au milieu de la matinée précédente, peut-être même plus tard. Il m'intéressait d'apprendre quand la rigidité commencerait à relâcher son emprise. En attendant, m'étant assuré que Martha n'avait pas de travaux à me confier, je me disposai à dormir.

Dans mon enfance déjà, j'étais capable de sommeiller pendant la journée puis de me réveiller tout fringant, mais je rêvais rarement, pour ne pas dire jamais, durant ces courtes périodes d'inconscience, et ce n'était alors que parfaites inepties. Les curieuses prémonitions qui parfois troublaient mon sommeil profond surgissaient lors des longues heures de la nuit et de l'obscurité totale, quand l'âme se trouve au bord de la rupture avec le corps, au moment où des méfaits ou un dîner trop copieux peuvent peser lourdement sur l'esprit et sur l'estomac. Ce matin-là, pourtant, à peine avais-je fermé les yeux, je me vis debout dans la cour triangulaire du manoir de Cederwell. Il neigeait quand je m'arrêtai près du puits ; dans mon dos, derrière des volets fermés, des voix coléreuses proféraient des récriminations. Avec les mouvements lents et mesurés qui caractérisent les rêves, je tirai le baquet, le décrochai, vidai son contenu dans le seau posé près de moi et, après avoir bloqué la broche dans la position voulue pour que la corde ne se déroule pas, je le remis à son crochet. Puis, me penchant à droite, je soulevai le couvercle de bois et le replaçai sur le puits. Je sentis nettement contre ma paume le bois rugueux de la poignée et un élancement douloureux, infime mais aigu...

Je m'éveillai en poussant un grognement tel que Martha Grindcobb et les aide-cuisinières tournèrent la tête vers moi tandis qu'Édith pouffait de rire.

— En voilà un petit somme, fiston ! plaisanta la cuisinière. Ça fait à peine cinq minutes que tu as fermé les yeux.

— J'ai... j'ai fait un mauvais rêve, répondis-je, ce qui n'était que demi-mensonge.

Saisissant ma main droite, je l'examinai avec attention et découvris presque aussitôt ce que je cherchais : une minuscule écharde plantée dans ma chair à la base du pouce. Je savais maintenant que j'avais replacé le couvercle sur le puits, la veille au soir, encore qu'il eût été presque impossible de convaincre quiconque de ce fait. La petite esquille de bois aurait pu s'enfoncer n'importe où et n'importe quand : lorsque j'avais soulevé le couvercle, par exemple. Un rêve n'aurait nullement joué pour ma défense ; il pouvait aisément passer pour un mensonge, ou pour un artifice de mon imagination dû à mon désir intense de prouver que j'étais innocent de la mort de Gérard Empryngham. Néanmoins, j'étais absolument certain de ne pas être responsable.

Je refermai les yeux mais c'était à présent pour feindre le sommeil. Comme les écureuils en cage dont se distrayaient les belles dames, les idées tournoyaient dans ma tête, retournant en tous sens les implications de ma découverte. Si j'avais replacé le couvercle, quelqu'un l'avait alors délibérément déplacé. Mais pour quelle raison ce quelqu'un l'aurait-il fait ? Personne n'avait réclamé que l'on tire davantage d'eau hier soir ; le second seau que j'avais puisé avait rempli à ras bord la barrique de la cuisine. De plus, personne n'était entré dans la cuisine après que Martha et Jenny Tonge l'avaient quittée pour aller au lit. Elles étaient sorties par la porte de derrière et avaient pris l'escalier extérieur vers la galerie couverte et le dortoir des femmes qui lui faisait suite. Et peu après leur départ, j'avais entendu la gouvernante traverser en hâte le couloir principal pour fermer l'entrée secondaire en faisant cliqueter ses clés.

Tout de même, en examinant de plus près la situation, il me fallait tenir compte du fait qu'une des femmes, probablement Martha Grindcobb en raison de sa fonction supérieure, devait

disposer d'une clé qui lui permettait, ainsi qu'aux autres, d'accéder à la maison à temps pour remplir leurs travaux matinaux. Il y avait aussi dans la grande salle une porte qui donnait sur la cour intérieure, bien que personne n'ait pu entrer dans la réserve, fermée de l'intérieur. Mais alors, il n'y aurait pas eu besoin d'entrer dans la réserve si l'objectif était d'assassiner Gérard Empryngham...

Mes yeux s'ouvrirent quand je formulai silencieusement le soupçon qui rôdait aux frontières de ma pensée depuis que j'avais vu ces deux pieds dépasser du puits ce matin-là. Et si Gérard avait été assassiné, pourquoi sa demi-sœur ne l'aurait-elle pas été aussi ? Je réalisai maintenant que frère Siméon et moi avions tous deux joué avec cette idée lors de notre discussion, la veille au soir, et que nous l'avions repoussée, faute de preuve et parce que nous avions l'impression d'avoir lâché la bride à notre imagination. Et pourtant, pourquoi Lady Cederwell avait-elle lancé au moine cet appel urgent si ce n'était pour mobiliser son aide face à l'adultère de son mari et, peut-être, face au péché plus grave encore de son beau-fils, deux délits ignobles aux yeux de l'Église et donc aux siens ?

D'après cette hypothèse, les soupçons pesaient sur Sir Hugh, sur son fils, Maurice, et sur Fulk Disney ; car la réputation de frère Siméon, bien établie dès avant sa venue, et sa détermination d'extirper l'immoralité où qu'il la trouvât étaient passées en proverbe dans les villages environnants. La nouvelle s'en était certainement répandue jusqu'à Cederwell et le fait que Jeanette l'avait invité au manoir avait dû troubler plus d'une tête.

Mais il y avait au manoir d'autres personnes qui avaient pu se convaincre qu'elles bénéficieraient de la mort de la maîtresse. Si les racontars de Martha étaient fondés, Phillipa Talke ignorait la liaison de Sir Hugh avec maîtresse Lynom ou refusait d'y croire et espérait que le maître l'épouserait un jour. Adela Empryngham avait en horreur sa position de parente pauvre et le mépris que son beau-frère et de nombreux serviteurs leur témoignaient, à elle et à Gérard. Peut-être était-elle réellement à bout de résistance. Si Jeanette mourait, victime d'un accident

fatal, Sir Hugh mettrait sûrement Gérard à la porte, et lui et Adela seraient alors libres de revenir dans leur pays natal.

Et d'autres suspects rumaient peut-être des mobiles plus obscurs. D'après les informations recueillies sur Lady Cederwell, elle n'avait pas été une châtelaine adorée de ses sujets. Audrey Lambspringe, c'est vrai, semblait avoir eu pour elle une certaine affection mais personne, à part son frère, n'avait manifesté de chagrin. Et maintenant, Gérard lui aussi était mort, victime d'un autre accident... apparent. Lentement, je ramenai mes jambes vers moi, les entourai de mes bras et posai mon menton sur mes genoux.

Ce faisant, je pris subitement conscience de la voix de Martha Grindcobb :

— Puis nous aurons des poires cuites au vin et une tarte au fromage blanc. Avec maîtresse Lynom pour convive, je dois montrer ce dont je suis capable. On dit que sa propre cuisinière est une merveille, fit-elle en reniflant. On verra ça. Elle ne me surpassera sûrement pas !

Ursula Lynom ! Je l'avais oubliée, mais pourquoi elle-même ou quelqu'un de sa maison n'aurait-il pu prêter la main à la mort de Jeanette Cederwell ? Son palefrenier, Hamon, était revenu au manoir à une allure endiablée. Peut-être n'avait-il pas seulement découvert le corps et vu quelqu'un se pencher sur lui, comme Siméon et moi le supposions, mais profité de l'occasion fortuite qui se présentait pour accomplir ce qu'il savait être le vœu de sa maîtresse...

Je mis un frein à mes pensées débridées. C'était vraiment aller trop vite. Certes, maîtresse Lynom aurait pu souhaiter que Jeanette disparaisse, mais pourquoi son frère ? Je me souvins alors de la menace à peine voilée proférée par Gérard dans la grande salle la veille au soir : « Je souhaite affirmer devant tous que vous ne m'abusez pas. Je sais ce que je sais et, bien que je ne puisse rien prouver pour le moment, je refuse de garder le silence plus longtemps. » Ursula Lynom était présente et Hamon très certainement aussi.

— Te voilà bien silencieux, fiston, me dit la cuisinière, qui s'affairait, jetant ses ordres en cascade aux jeunes servantes harassées.

Visiblement, elle était dans son élément : une pleine maisonnée à nourrir ! Je suspectais que ses talents étaient rarement appelés à se déployer sur une telle échelle.

— Puis-je vous aider en quelque chose ? demandai-je en sautant sur mes pieds.

Martha réfléchit.

— Tu pourrais monter du bouillon au père Godyer, dit-elle. À ma connaissance, il n'a pas eu son petit déjeuner. Avec tous ces bouleversements, j'ai bien peur de n'y avoir pas pensé.

Armée de sa louche, elle emplit un bol de bouillon – il mitonnait sur le feu –, y mit une cuiller de bois, plaça le tout sur un plateau et le plateau entre mes mains tendues.

Suivant ses indications, je me dirigeai vers le devant du manoir et montai l'étroit escalier en spirale qui menait à l'étage supérieur. En haut, je tournai à gauche et passai devant le solar, deux chambres à coucher et la chapelle – j'aperçus par la porte ouverte frère Siméon, toujours à genoux devant l'autel – jusqu'à une petite pièce sombre et glaciale qui sentait l'aigre. Un vieil homme claquait des dents, blotti sous de maigres couvertures ; il éternua violemment et s'essuya le nez dans un chiffon de lin.

— Père Godyer, dis-je, je vous apporte votre petit déjeuner.

Il s'assit, me dévisageant d'un air soupçonneux de ses yeux rouges et larmoyants.

— Qui... Qui es-tu ? chevrotta-t-il.

Je le renseignai sur ma personne et lui expliquai mon rôle dans les événements tragiques des deux derniers jours. Il hocha la tête, incrédule.

— Que des choses si terribles puissent se produire sous ce toit ! Cela ne semble pas possible.

— Êtes-vous au courant à propos de maître Empryngham ? demandai-je.

Le chapelain hocha la tête.

— Frère Siméon est passé me voir avant d'entrer à la chapelle. Il me l'a dit.

Je posai le plateau sur ses genoux et il prit une cuillerée de bouillon qui le fit s'étouffer. Des larmes coulaient sur ses joues émaciées et il repoussa le bol :

— Je ne peux manger, je ne peux rien manger... Je suis trop ému. Je n'ai pas trop de chagrin pour Gérard, et Dieu pourrait à juste raison m'en punir. Mais Jeanette ! Ma Jeanette ! Dieu l'avait choisie dès ses jeunes années. Quand elle était petite, je pensais qu'elle entrerait dans l'Église et se ferait nonne mais les choses ne se sont pas passées ainsi.

Il essuya son visage du revers de la main.

Je m'assis sur le bord de son lit.

— Ainsi, vous connaissiez Lady Cederwell depuis longtemps, mon père ?

— Depuis son enfance. Gérard aussi. Je suis venu avec eux, du Gloucestershire jusqu'ici, quand ma Jeanette a épousé Sir Hugh. Le chapelain du chevalier venait de mourir et cela parut providentiel car, sans cela, je serais resté sans poste.

Je poussai doucement le bol de bouillon vers lui en lui présentant le manche de la cuiller.

— Vous devez prendre quelque chose pour garder vos forces, fis-je d'un ton enjôleur. En buvant, vous me raconterez tout sur Lady Cederwell. *Votre* Jeanette.

## CHAPITRE X

Le chapelain rougit légèrement.

— L'ai-je appelée ainsi ? Oui, oui, je l'ai fait. Et, pour être honnête, je reconnaissais avoir toujours pensé à elle comme à une fille, ma vraie fille. Je n'ai jamais eu de famille à moi, vois-tu.

Il ôta la cuiller du bol et se mit à boire le bouillon ; à mon avis, il se sentait moins malheureux de pouvoir parler de ce sujet cher à son cœur.

— Je n'ai eu ni frères ni sœurs, et mon père mourut avant ma naissance. Ma mère survécut jusqu'à l'époque qui suivit de près mon ordination, et je n'avais pas d'autre parenté dans mon village.

— Où était ce village ? lui demandai-je, car il s'était tu pour avaler une autre gorgée.

— Dans les collines des Cotswolds. Le mouton... ajouta-t-il, laconique.

Je hochai la tête. Je savais ce qu'il voulait dire. La meilleure laine d'Angleterre, de toute l'Europe occidentale, est fabriquée à partir des toisons des troupeaux des Cotswolds. Le mouton était à l'origine de la grande richesse de notre région.

— Continuez, insistai-je.

— J'avais vingt-quatre ans quand je devins chapelain du père de Lady Cederwell, maître Walter Empryngham ; c'était un éleveur de moutons, un des plus riches du district, près du village de Chipping Campden. La même année – celle où le père du présent roi, le duc d'York, fut nommé Protecteur quand le pauvre roi Henri devint fou –, Jeanette naquit. Maîtresse Empryngham mourut de fièvre puerpérale environ six semaines plus tard. Jeanette était sa seule enfant et la seule enfant légitime de maître Walter. Pour cette raison, tout le monde

s'attendait à ce qu'il se remariât après un délai convenable, mais il ne le fit pas. Il demeura fidèle à la mémoire de son épouse.

— Gérard était donc un bâtard de maître Empryngham ?

Tout en raclant le fond de son bol, le prêtre grommela que oui.

— Il avait quatre ans quand sa demi-sœur est née et, d'après ce qu'on m'a dit, il avait vécu dans la maison de son père depuis l'âge d'un an, douze mois avant que maître Walter se marie. Au dire de tout le monde, la mère était la fille du locataire d'une chaumièrre du cru, un homme respectable qui ne voulut plus rien savoir d'elle quand elle fut enceinte, ni de son fils. Elle aussi mourut en mettant son enfant au monde, un risque fréquent pour les femmes, pauvres âmes — je pensai silencieusement à Lillis —, si bien que maître Walter décida d'assumer la responsabilité du petit garçon et, comme je l'ai dit, le fit élever dans sa maison.

— Quel était le statut de Gérard ?

Le chapelain haussa les épaules en se mouchant dans son carré de lin et retapa ses oreillers afin de pouvoir s'appuyer plus commodément.

— À présent que j'y repense, c'était une position étrange, bien que cela ne m'ait pas particulièrement frappé sur le moment. Parfois maître Walter le traitait comme un fils, parfois comme un subalterne.

D'un air judicieux, le père Godyer pinça ses lèvres minces.

— En fait, le meilleur mot qui convient pour définir comment maître Walter et tout le monde le considéraient est celui de domestique, un domestique hautement privilégié à qui l'on passait beaucoup de choses mais qui était parfois, aussi, vigoureusement remis à sa place.

— Autrement dit, le type de traitement qui tend tôt ou tard à engendrer l'amertume et le ressentiment.

Après un nouvel éternuement, le chapelain acquiesça :

— Je pense que le garçon devait en souffrir mais il était trop avisé pour le manifester ouvertement. Il aimait trop les avantages attachés à sa position d'Empryngham, fût-il de la main gauche, pour prendre le risque d'offenser maître Walter.

Et pour rendre justice à ce dernier, il faut dire qu'il éprouvait une affection sincère pour le garçon.

— Si bien, fis-je avec une grimace, que vous aviez un père qui aimait son fils et un fils qui aimait ce que son père pouvait lui donner. Est-ce bien cela ?

Le chapelain marqua nettement le coup.

— J'en ai peur. Mais c'est toi, toi-même, qui as suggéré que Gérard avait peu de raisons d'être reconnaissant. Les chiens que l'on caresse pour les chasser à coups de pied l'instant d'après ne deviennent jamais des animaux affectueux. De plus, les enfants bâtards occupent une place peu enviable, en particulier ceux qui sont à la fois des garçons et plus âgés que l'héritier. Mais — et ceci est l'élément paradoxal de l'histoire —, Gérard adorait sa petite demi-sœur. Non que ce soit surprenant, ajouta-t-il avec un soupir attendri. Jeanette était une enfant douce et jolie qui devint une jeune fille encore plus douce et plus jolie.

Il y eut une longue pause avant que le père Godyer reprît d'une voix presque inaudible :

— Trop douce et trop jolie pour son propre bien.

J'attendis, mais comme il semblait peu enclin à reprendre, je l'encourageai.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Il ne répondit pas, si bien que je changeai de sujet et demandai :

— A-t-elle toujours eu un penchant pour la religion ?

Cette fois, la réponse vint spontanément :

— Dès ses plus jeunes années, elle était extrêmement pieuse et n'était jamais plus heureuse qu'à genoux, soit à l'église, soit sur sa chaise de prière.

Le chapelain dut remarquer quelque expression sur mon visage car le sien prit subitement un air revêche.

— Cela te paraît bizarre, colporteur ?

— Un peu, je l'admet. Tous les enfants ont leur part de méchanceté et de polissonnerie.

— Pourquoi donc ? Il y a sur terre des hommes nés pour être meilleurs que la majorité d'entre nous, pour servir Dieu, et nous devons en remercier la Vierge et tous les saints.

Les yeux chassieux se firent rêveurs.

— Le saint favori de Jeanette était Alphège. Elle lui avait consacré sa chapelle dans la tour saxonne.

Un choix tout à fait approprié, pensai-je. Aelfheah, pour lui restituer son nom saxon, avait été archevêque de Cantorbéry sous le roi Ethelred Unraed<sup>12</sup>, et il avait souffert le martyre infligé par les envahisseurs danois ; sûr de la rectitude de sa foi, cet homme inflexible avait mené une rude existence et subi une mort encore plus sombre sans jamais transiger. Je ressentis – et ce n’était pas la première fois – une violente envie devant pareille certitude mais, comme d’habitude, je gardai pour moi ces pensées. J’ai toujours eu une forme de courage mais pas celui de supporter la torture pour mes convictions religieuses. Mais, là encore, je n’ai jamais été absolument sûr de ce qu’elles sont.

— Comment maître Empryngham s’entendait-il avec sa fille ? m’enquis-je.

Le père Godyer fut secoué par une quinte de toux. Quand elle se calma, il me dit :

— Comme c’était une fille, il s’est peu occupé d’elle. Il l’a confiée aux femmes de la maison et les a laissées l’élever. L’affection masculine qu’elle a reçue alors lui venait de Gérard et de moi. J’étais son confesseur et son conseiller spirituel, s’empressa-t-il de préciser. Vous comprenez ? Si paternels que fussent les sentiments que je lui portais... ils relevaient de ma fonction.

Je le débarrassai du plateau posé sur ses genoux et le mis sur le plancher.

— Naturellement. Maître Empryngham ne lui témoignait-il aucun intérêt ?

Le visage du chapelain se contracta.

— C’était sa fille, son héritière. Il prenait soin de s’assurer qu’elle bénéficiait dans la vie de ce qui lui revenait de droit, mais il ne comprenait rien à son extrême piété.

Il leva une main que sillonnaient de fines veines bleues.

---

<sup>12</sup> Ethelred I<sup>er</sup>, roi du Wessex, anglo-saxon. Après avoir battu les envahisseurs danois, il subit plusieurs défaites et mourut en 871. (N.d.T.)

— Ne va pas t'imaginer que maître Walter n'était pas un fils dévot de la sainte Église, mais il était de ces gens que la sainteté embarrassait.

Je me retins de signifier avec trop de véhémence combien je le comprenais et laissai le père divaguer à sa guise dans l'espoir qu'il reviendrait à l'élément de son discours qui m'avait tant intrigué : pourquoi pensait-il que Jeanette Empryngham avait été trop douce et trop jolie pour son propre bien. Il apparut bientôt qu'à l'âge de seize ans elle avait déclaré son intention de ne jamais se marier. Elle ne serait l'épouse de personne si ce n'était celle du Christ.

— Quelle raison ou quel événement lui a-t-il fait changer d'avis ? demandai-je.

Le visage du chapelain s'assombrit et ses lèvres exsangues se figèrent en un trait rigide. Pendant un moment, je pensai que ma curiosité risquait d'être de nouveau contrariée mais il se décida et répondit brutalement :

— Elle a été violée.

Le choc me rendit muet. Pour finir, je demandai :

— Qui était le criminel ?

— Un des bergers de son père. Je ne peux me rappeler son nom, si je l'ai jamais su... Jeanette allait parfois se promener dans les pâturages quand on sortait les troupeaux pour le pacage. Elle aimait les collines. Ce berger devait la convoiter en secret depuis un moment jusqu'au jour où il n'a plus pu se contrôler.

— Personne n'accompagnait Jeanette ?

— Elle était sur le domaine de son père et les bergers étaient ses amis. Qu'aurait-elle pu craindre ?

— Qu'est-il arrivé à l'homme ?

— Il s'est enfui. Que pouvait-il faire d'autre ? Une fois son désir assouvi, il a dû retrouver ses esprits et être terrifié par les conséquences de son crime. Bien entendu, maître Walter a crié haro sur le criminel et tous les hommes dignes de ce nom à des miles à la ronde poursuivirent cette canaille mais, c'est triste à dire, il échappa à la potence. On le retrouva deux jours plus tard. Il avait été attaqué par des hors-la-loi qui avaient laissé

son corps pourrir dans un fossé. Justice était faite mais les dommages qu'il avait provoqués, rien ne pouvait les effacer.

— Sûrement, l'interrompis-je, cette épreuve n'a pu que renforcer la décision de Lady Cederwell d'entrer au couvent. Qui l'en a empêchée ? Et pourquoi ? Était-ce son père ?

Le chapelain hocha la tête.

— Non, non ! Au contraire ! Maître Walter ne voyait plus que cette solution pour Jeanette. Quel homme aurait voulu épouser une fille déflorée ?

— Et alors ?

— Ce fut elle-même qui refusa de prendre le voile. Estimant que sa présence profanerait toute communauté à laquelle elle aurait pu se joindre, elle renonça à son intention d'entrer en religion. Maître Walter était furieux. Il se mit à la considérer comme une charge permanente qui pèserait sur ses ressources, comme une vieille fille qu'il aurait toujours à demeure. De plus, cette épreuve eut sur Jeanette un autre effet : elle passait encore plus de temps à prier et à jeûner, ce qui la coupait pendant des heures de son entourage jusqu'à ce que, je suis navré de le dire, la plupart des gens de la maisonnée perdisse patience. À la fin, Gérard et moi étions les seules personnes auprès desquelles Jeanette pouvait trouver sympathie et compréhension.

La misérable petite chambre était devenue si glaciale que je commençais à trembler mais j'étais trop captivé par l'histoire du chapelain pour repartir sans plus attendre vers la chaleur de la cuisine. Alors je m'emparai de sa soutane poussiéreuse que l'on avait jetée sur un coffre quand il avait pris le lit, et je m'enveloppai dedans. Le père Godyer n'éleva pas d'objection.

— Mais les craintes de maître Empryngham se révélèrent manifestement sans fondement, dis-je. Quelqu'un a demandé la main de sa fille... Quand et comment Sir Hugh l'avait-il rencontrée ?

— Un an plus tard environ. Il était dans le voisinage de Gloucester où il séjournait chez un cousin (je me souvins que dame Judith avait mentionné ce séjour). De là, il prit la route du nord avec son cousin pour visiter un ami commun qui vivait près de Chipping Campden. Cet ami était lié avec maître Walter, et c'est ainsi que Sir Hugh et Milady firent connaissance. Un

mois après leur première rencontre, mon maître mourut subitement, après être tombé dans une sorte de crise alors qu'il dînait un après-midi. Il traîna pendant deux jours mais nous savions tous que la mort l'avait frappé. Lui-même le savait et, au cours de ses dernières heures, il fit deux recommandations à Jeanette. La première était de toujours prendre soin de Gérard, bien qu'il fût déjà marié et près de sa vingt et unième année ; la seconde était d'accepter la demande en mariage de Sir Hugh s'il la lui faisait.

— Maître Empryngham était donc certain que Sir Hugh voulait l'épouser ?

— Oh oui ! Nous l'étions tous. Elle avait seize ans, elle était assez jeune pour être sa fille et je pense que c'était un attrait pour lui. Nous découvrîmes plus tard qu'il avait un fils à peu près de cet âge. Autre séduction, l'argent ; quand son père mourut, Jeanette hérita de toutes ses possessions.

— Vous êtes cynique, mon père, dis-je en souriant.

Il réfuta vivement l'accusation.

— Non, je suis réaliste. Il y a un monde de différence entre les deux.

— Peut-être, reconnus-je, car je ne voulais pas l'offenser. Je vous en prie, poursuivez. Inutile de vous demander si Lady Cederwell a suivi les ordres de son père.

Tenaillé par une nouvelle quinte de toux, le chapelain reprit après un instant :

— C'était le vœu de son père mourant, à l'instant où il se tenait au seuil de l'éternité. Comment aurait-elle pu refuser d'obéir ? Je soupçonne aussi qu'elle ne savait que faire d'autre. Elle était déroutée. Elle ne connaissait rien à l'élevage des moutons et aurait été à la merci de son régisseur. De plus, elle n'éprouvait pas d'intérêt pour l'élevage. Aussi, elle accepta la proposition de Sir Hugh à la seule condition que Gérard et sa femme viendraient avec elle dans le Sud, au manoir de Cederwell, où ils seraient logés et entretenus par son futur époux.

— Sir Hugh accepta ?

— Hum... oui, mais pas de bon cœur. Il lui déplaisait d'avoir deux bouches de plus à nourrir. Comme tu as pu t'en rendre

compte, il n'est pas généreux. Mais enfin, il accepta. S'il voulait l'épouser, il n'avait pas d'autre choix car elle n'y aurait pas consenti. Je pense aussi qu'il ne tenait pas à passer pour un homme qui aurait ignoré les derniers vœux d'un père mourant.

— Et pourquoi, selon vous, voulait-il l'épouser ? Était-ce simplement le fait qu'elle était une riche héritière ?

Le chapelain réfléchit un bon moment, tout en lançant quelques coups de trompette énergiques dans son mouchoir. Pour finir, il avoua :

— C'était, à mon avis, son mobile principal. Elle était aussi très jeune et très jolie. Mais je crois surtout qu'il était intrigué par sa... sa... particularité. Comme beaucoup d'hommes, il était sûr que le comportement de Jeanette avait encouragé son assaillant, qu'elle avait dû l'y conduire. Il pensait que, secrètement, elle avait le sang chaud et la cuisse légère, et ce qui aurait été dissuasif pour la plupart des hommes de sa classe fascinait Sir Hugh.

— Ce n'était pas le cas ?

— Loin de là. En fait...

Le père Godyer hésitait, mal à l'aise. Il choisit soigneusement ses mots :

— Il est possible que... sous ce rapport... Jeanette n'ait pas été une femme satisfaisante pour lui...

Il prit une profonde inspiration et les mots coulèrent ensuite plus librement :

— Mais ayant prononcé les vœux du mariage, elle était prête à être une bonne et fidèle épouse.

— Et espérait en retour une même loyauté de la part de Sir Hugh ?

Le chapelain étendit ses mains frêles :

— Avec ses solides croyances religieuses, elle n'en attendait rien d'autre. C'était une enfant qui ne connaissait rien du monde.

— Et ne voulait rien en savoir, suggérai-je. Au bout de combien de temps les choses se sont-elles gâtées entre eux ?

Le père Godyer poussa un soupir à décorner les bâliers.

— Elles ne furent jamais fameuses et, si mes hypothèses concernant Sir Hugh sont correctes, comment auraient-elles pu

l'être ? Mais ils s'entendirent tant bien que mal pendant deux ans, jusqu'à la mort du mari de maîtresse Lynom. Tout le monde au manoir, excepté Jeanette, soupçonnait ou même tenait pour certain que sa relation avec la dame en question outrepassait les bornes d'une simple amitié. Mais, une fois Anthony Lynom mort et enterré, l'un et l'autre renoncèrent totalement à se cacher. Même pour ma maîtresse, il devint évident qu'ils étaient amants.

— Fut-elle très bouleversée ?

— Profondément. Non qu'elle fût jalouse, assura le chapelain avec un sourire perspicace et désabusé. Je pense que Sir Hugh aurait pu faire un effort pour mettre fin à sa liaison si Milady avait été jalouse. Non, non... Elle fut bouleversée parce que c'était un péché mortel. Parce que c'était à ses yeux un affront à la face de Dieu que son mari mît ainsi son âme en péril. Elle m'a souvent supplié de lui parler, de lui demander de considérer combien ses façons de faire étaient fautives. Hélas, colporteur, elle m'implorait en vain. Autant te le dire, car tu le découvriras probablement par toi-même : je suis moralement un homme faible. Mes pieds sont faits de glaise. Je ne prendrai jamais le risque de contrarier Sir Hugh de peur de perdre ma place ici. Méprise-moi si tu en as envie. Je t'en donne le droit.

Je posai ma grande main sur les siennes si fragiles, jointes sur le couvre-lit élimé.

— Croyez-moi ! Mes propres faiblesses sont trop nombreuses pour que je méprise les vôtres. Mais continuons. Est-ce à cause de la liaison entre Sir Hugh et la veuve Lynom que Lady Cederwell a envoyé chercher frère Siméon ?

Le chapelain acquiesça :

— Quand la rumeur nous parvint qu'il était dans le district, Jeanette fut prise d'une grande excitation. La réputation de Siméon l'avait précédé de plusieurs semaines et nous étions tous au courant de son intransigeance concernant l'immoralité et le péché de chair. Elle m'avait dit que si le frère échouait à convaincre Sir Hugh de ses errements, elle lui suggérerait de menacer d'excommunication son époux et maîtresse Lynom.

Je ne doutais pas que frère Siméon fût capable de prendre une telle mesure. Pour des fanatiques comme lui et Lady

Cederwell, peu importait que, si l'adultère était considéré comme un péché qui entraînait *ipso facto* l'exclusion de l'Église, celle-ci n'ait plus que de rares pratiquants. Ces fanatiques sont prêts à s'attaquer au monde entier.

— Qu'en est-il du fils de Sir Hugh et de Fulk Disney ? demandai-je.

Le père Godyer me jeta un coup d'œil circonspect.

— Que veux-tu dire ?

— Ils ne font pas mystère de la grande amitié qui les unit.

— Il y a eu de grandes amitiés entre hommes au cours des âges : David et Jonathan, Damon et Pythias, Pylade et Oreste...

— ... le second Édouard et le Gascon Piers Gaveston<sup>13</sup>.

Le chapelain me regarda entre ses paupières mi-closes.

— J'ignore tout de cela.

« Et n'ai aucune envie de le savoir », ajoutai-je *in petto*. Il pouvait encore s'arranger de l'adultère, un péché suffisamment répandu. Mais le vice des Grecs anciens était impensable pour cet homme de nature timide car, si d'aventure il le suspectait, sa vocation exigerait de lui qu'il l'extirpe, et ce processus entraînerait la mort. Mais j'étais bien sûr que Lady Cederwell n'aurait pas éprouvé de tels scrupules.

Le père Godyer se mit à trembler et je le pressai de s'étendre et de ramener sur lui ses couvertures.

— Vous êtes loin d'être guéri. Je vais voir si je peux me procurer une brique chaude à la cuisine pour vous réchauffer les pieds, dis-je en m'approchant de lui pour le border et lui couvrir les épaules.

Il me regarda fixement :

— N'est-ce pas ma soutane que tu portes ?

— Si. J'avais terriblement froid et elle était sur le coffre. Vous m'avez regardé la prendre et n'avez pas soulevé d'objection.

— Je n'en fais aucune, assura-t-il. Garde-la si tu veux.

J'éclatai de rire.

---

<sup>13</sup> Chevalier gascon et favori d'Édouard II d'Angleterre, il prit sur le souverain une influence détestable. Créé comte de Cornouailles, il concentra sur sa personne l'animosité des barons, qui le mirent à mort en 1312. (N.d.T.)

— Elle me vaudrait trop de remarques paillardes à la cuisine ! m'exclamai-je en l'ôtant et la drapant sur mon bras. Mais je l'emporte : à moins qu'une servante ne me trouve un bout de flanelle, elle me servira à envelopper la brique chaude.

— Tu es très bon, mon fils. Dieu te bénisse. Vas-tu demeurer longtemps au manoir ?

— Jusqu'à ce que les chemins soient praticables. Et vous, mon père, allez-vous rester chapelain de Sir Hugh maintenant que Lady Cederwell et son frère sont morts ?

— S'il le veut bien. Sinon, où pourrais-je aller ? demanda-t-il, et ses yeux bleu pâle s'emplirent instantanément de larmes. Mais ce ne sera pas la même chose. Je serai très seul.

Plein de compassion, je lui tapotai l'épaule, puis je ramassai le plateau chargé du bol vide et sortis de la chambre. Comme je passais devant la chapelle dont la porte était ouverte, frère Siméon agenouillé se relevait, si bien que j'entrai et fis ma genuflexion devant le crucifix au-dessus de l'autel. Un crucifix qui n'avait rien à voir avec celui de la tour saxonne ; fait d'argent et de bois de cèdre, il présentait un Christ au visage apaisé, comme s'il dormait après une mort tranquille et sereine ; la couronne d'épines semblait être un halo et non un instrument de torture. La blessure au côté était figurée au-dessus du pagne par une mince fente pratiquée dans l'argent. Cruauté et barbarie étant absentes, on pouvait le regarder et n'éprouver qu'une douce tristesse.

L'autel lui-même était drapé d'une nappe brodée aux couleurs vives des pierres précieuses : rouge vif, vert, bleu et, ici et là, le chaud éclat de l'ambre. Les murs étaient couverts de peintures de saints : saint Georges, sa lance pointée, prêt à tuer le dragon, sainte Cécile jouant de la harpe, saint Érasme nourri par un corbeau. Un vitrail représentait la Vierge et l'Enfant sur ses genoux ; leurs visages sereins et heureux ne préludaient en rien l'agonie à venir.

— Tu as eu un long tête-à-tête avec notre ami le chapelain, fit remarquer frère Siméon tandis que nous nous dirigions vers l'escalier. A-t-il quelque chose d'intéressant à dire ? Il m'a plutôt l'air d'un poltron et je ne m'étonne pas que Lady Cederwell n'ait pu trouver grand secours près de lui.

— Lui-même l'admet ; son manque de courage, je veux dire. Mais le pauvre craint pour sa place chez Sir Hugh. Ce n'est plus une jeunesse.

Frère Siméon poussa un grognement dédaigneux mais se contenta de demander :

— As-tu recueilli quelque information de lui ?

— Je vous le dirai plus tard, répondis-je, car nous entrions dans la cuisine.

La salle était toujours en proie à une agitation frénétique. Ma demande d'une brique chaude à glisser sous les pieds du père Godyer ne suscita aucune bonne volonté et il me fallut persuader patiemment Jenny Tonge d'en mettre une dans le four où cuisait le pain. Quand elle fut chaude, je l'enroulai dans la vieille soutane et remontai comme je l'avais promis. Le chapelain s'était endormi, étendu sur le dos, la bouche ouverte et ronflant bruyamment. Je soulevai les couvertures et glissai la brique sous ses pieds.

En passant de nouveau devant la chapelle, il me vint à l'esprit que je n'avais pas dit mes prières du matin. J'entrai, m'agenouillai devant l'autel et m'efforçai sans succès de concentrer mes pensées sur Dieu. Les ronflements du père Godyer qui résonnaient à travers le mur rendaient cette entreprise presque impossible. En désespoir de cause, je relevai la tête, regardai autour de moi et remarquai dans l'angle de la chapelle, à gauche de la fenêtre, un confessionnal. Je me dis que Dieu ne m'en voudrait pas si je lui offrais mes dévotions dans ce cadre plus paisible et intime. J'entrai donc dans la cellule du pénitent et tirai le rideau derrière moi. Mais à peine avais-je repris mes oraisons qu'elles furent interrompues :

— Par ici, disait la voix grave de Sir Hugh. Personne n'aura l'idée de venir nous chercher dans la chapelle. J'entendis la porte se refermer.

## CHAPITRE XI

J'aimerais pouvoir dire que j'eus l'intention de signaler aussitôt ma présence et qu'ils se mirent à parler sans me laisser le temps de le faire. La vérité, toutefois, est qu'il y eut une pause qui m'aurait permis de me manifester et que je restai, immobile et silencieux, dans l'obscurité du confessionnal aux relents de moisi.

La seconde voix qui s'éleva était celle d'Ursula Lynom ; je n'en fus pas surpris. Elle me parut un peu haletante, moins assurée que le matin précédent, et je compris dès sa phrase initiale que, depuis son arrivée, Sir Hugh et elle se sentaient pour la première fois suffisamment à l'abri des oreilles indiscrettes des habitants du manoir pour parler. Après tout, me dis-je, ils n'ont pas osé passer la nuit ensemble.

— Hugh, vous n'avez pas besoin de feindre avec moi. Hamon m'a tout raconté, dit-elle d'une voix basse mais parfaitement audible.

— Qu'entendez-vous par là, je vous prie ? Qu'est-ce que Hamon a bien pu vous raconter ?

La voix du chevalier exprimait tout à la fois l'irritation et la peur.

— Il vous a vu penché sur le corps de Jeanette au pied de la tour.

Suivit un silence pendant lequel j'osai à peine respirer. Les battements de mon cœur résonnaient si fort dans mes oreilles que j'étais convaincu qu'on devait forcément les entendre. Malgré le froid, je me mis à transpirer.

Enfin, Sir Hugh demanda durement :

— Qu'est-ce que Hamon faisait à la tour ?

Je me demandai s'il avait envisagé de nier l'accusation. Si oui, il avait changé d'avis.

— Il s'y est rendu sur mes instructions pour vous remettre des boutons que j'avais achetés au colporteur. J'ai déjà expliqué tout ça hier soir, ajouta-t-elle impatiemment.

— Je l'avais oublié, dit son amant, également agacé. En ce cas, pourquoi Hamon est-il allé du côté de l'estuaire ? J'aurais mieux compris qu'il me cherche au manoir.

— C'est... c'est probablement ce qu'il a fait, avança prudemment maîtresse Lynom. Il vous a vu... et il vous a suivi.

« Siméon, me dis-je, vous et moi pouvons nous féliciter de nous être approchés si près de la vérité. » Mais la réplique suivante balaya mon assurance.

— Non, personne ne m'a suivi quand j'ai quitté la maison, j'en suis certain, affirma Sir Hugh, sûr de lui. Vous savez comme moi qu'une fois franchi le porche, le chemin s'éloigne en rase campagne. J'ai regardé plusieurs fois derrière moi, nul ne me suivait. Si votre homme était à la tour, il a dû quitter le chemin principal avant d'arriver au manoir et s'en approcher par le sentier de la lande. Et s'il en est ainsi, il devait être là dans un dessein personnel... ou pour servir un des vôtres, ajouta-t-il après une brève hésitation.

Un silence prolongé suivit ces mots et, bien que je ne pusse voir le chevalier ni maîtresse Lynom à travers le vieux rideau de velours, je les imaginai sans mal se mesurant du regard, prudents comme deux chats.

— Pourquoi aurait-il été là pour mon service ? reprit Lady Lynom, subitement inspirée. Comment pouvez-vous être si sûr que Hamon ne vous a pas suivi depuis la maison ? Tostig ou un autre a pu lui dire où vous trouver. Vous pourriez avoir atteint la tour quelque temps avant lui, y être entré à la recherche de Jeanette.

— Non. Je n'ai dit à personne où j'allais et ne suis pas entré dans la tour. Au nom du Ciel, Ursula, n'avez-vous donc pas interrogé votre homme ?

— Non ! Pourquoi l'aurais-je fait ? Je... J'étais trop bouleversée. C'était assez de savoir que Jeanette était morte et qu'il vous avait vu penché sur son corps. Si ce qu'il me disait était vrai — et je n'ai aucune raison de penser qu'il mentait —, mon premier souci était de m'assurer de son silence sur le sujet.

Pour votre salut, Hugh ! Pour notre bonheur futur ! Oh ! mon chéri ! Craignez-vous que je ne puisse comprendre que, dans un moment de désespoir, vous vous soyez fait justice vous-même ? Vous l'avez fait pour moi ! Pour nous !

— Non, Ursula ! s'écria Sir Hugh avec une appréhension croissante. N'essayez pas de me mettre sur le dos ce que vous-même avez comploté. Vous avez envoyé votre sicaire assassiner Jeanette en la jetant du haut de la tour. Pensez-vous que ma mémoire soit si courte que j'aie déjà oublié quelle était votre disposition d'esprit hier matin à Lynom ? Vous étiez hors d'état de parler d'autre chose que de la possibilité qu'un accident apparemment fortuit nous libère et nous permette de nous marier. Vous avez même évoqué la dangereuse habitude de Jeanette de se tenir debout sur le rebord du parapet.

— C'est vous qui en avez parlé ! s'exclama maîtresse Lynom d'une voix râche. C'est vous qui essayez de me faire endosser le rôle du coupable !

— Sottises ! Qu'est-ce que Hamon faisait à la tour ? Répondez-moi sur ce point, si vous le pouvez ! hurla le chevalier qui s'emportait sans plus se contrôler.

Sa colère était-elle justifiée ou servait-elle simplement à dissimuler la vérité ? Je n'avais pas les moyens de le savoir.

— Il ne m'a certainement pas suivi depuis le manoir, poursuivit-il, car je n'avais pas besoin d'entrer dans la tour pour découvrir Jeanette. Quand je m'en suis approché, j'ai entendu ma femme qui gémissait.

Le silence entre eux se faisait physiquement oppressant. Immobile et transi, je m'agrippai si fort aux barreaux de la sellette du pénitent que leur marque demeura imprimée dans mes paumes longtemps après.

— Était-elle vivante quand vous l'avez trouvée ? souffla maîtresse Lynom.

— Oui. Mais elle est morte presque aussitôt. Cependant, elle a eu le temps de murmurer : « Hamon. »

— Je ne vous crois pas, dit la femme d'une voix tremblante.

De rage ? De peur ? Je n'aurais su le dire. Un moment plus tard, néanmoins, le sentiment qui l'inspirait se renforça et elle accusa son amant :

— Et vous avez laissé là le corps ! Par terre ! Vous avez prétendu ne pas savoir que Jeanette était morte ! Vous avez attendu que quelqu'un d'autre la découvre et avez joué les innocents. Auriez-vous fait cela si vous n'étiez pas coupable de sa mort ?

J'entendis bruire sa jupe tandis qu'elle arpentaît la chapelle.

— Rien ne pourrait expliquer un tel acte à moins que vous ne l'ayez tuée.

— J'ai gardé le silence pour vous ! cria Sir Hugh, exaspéré. Dès que Jeanette eut prononcé le nom de Hamon, j'ai su ce qui avait dû se passer, que vous l'aviez payé pour la tuer. C'est un homme capable de tout pour de l'argent. Vous avez attendu toute la journée que des nouvelles de la mort de Jeanette vous parviennent, mais on n'a pas découvert tout de suite son corps et vous n'en pouviez plus d'attendre. Quand il vous est devenu impossible de vous contenir plus longtemps, vous avez enfourché votre jument pour venir à Cederwell vous assurer que votre plan s'était déroulé comme prévu. Vous avez eu beaucoup de chance, ma chère, que le moine mentionne l'ermite Ulnoth, sans cela vous vous seriez trouvée dans l'impossibilité d'expliquer comment votre palefrenier avait appris cette nouvelle.

— Je suis venue seulement pour voir comment vous alliez ! Dès que Hamon m'eut dit ce qu'il avait vu, j'ai deviné que vous aviez jeté Jeanette du haut de la tour dans un accès de rage dont je ne vous blâme pas. Je ne connais pas un homme qui n'aurait été exaspéré par une telle créature ! Je voulais simplement être sûre que tout allait bien et que vous n'étiez pas suspecté.

Cette fois, la pause fut chargée d'une agressivité presque palpable. Chacun accusait l'autre d'avoir assassiné Lady Cederwell. L'un d'eux était-il l'assassin ? Ou, en dépit des apparences, ni lui ni elle n'étaient-ils responsables de sa mort ? Plusieurs autres personnes pouvaient l'avoir souhaitée : Phillipa Talke, Adela Empryngham, Fulk Disney, Maurice. À moins qu'il ne se soit agi d'un accident, selon la version officielle.

— Sérieusement, me croyez-vous capable de me débarrasser de ma propre femme ? demanda Sir Hugh d'un ton presque dénué d'animosité.

— Pour moi, oui ! cria-t-elle passionnément. Et pour vous aussi. Mon chéri, pourquoi ne pouvez-vous simplement admettre la chose ? Je vous l'ai déjà dit, vous n'entendrez pas un blâme de ma part et vous ne pouvez croire que je livrerai jamais la moindre information contre vous ! Quant à Hamon, il ne dira rien aussi longtemps qu'il y trouvera son intérêt. Et dans un an ou deux, il ne lui sera pas facile de porter une accusation sans révéler du même coup qu'il était complice de notre silence.

— Je n'ai pas peur de Hamon, répliqua Sir Hugh, de nouveau furieux et dont la colère redoubla de violence. Il n'osera pas m'accuser de quoi que ce soit car ce serait creuser sa propre tombe. Il sera trop content de faire en sorte que « l'accident » demeure ce que chacun pense qu'il est. Ursula, pourquoi ne pas avouer qu'il agissait sur vos instructions ? Je ne vous condamnerai pas ! Je vous aime !

— Je me permets d'en douter, répondit maîtresse Lynom d'un ton glacial. Un homme qui essaie de se décharger de sa culpabilité sur sa maîtresse est indigne de prononcer le mot amour. Je quitterai cette maison dès que les chemins seront praticables, monsieur, et je compte que nos routes ne se croiseront jamais plus. En attendant, étant donné que je suis forcée de demeurer sous votre toit, accordez-moi la faveur que mes repas soient portés dans ma chambre. Et ne faites aucune tentative pour me parler, ou même me revoir. Adieu, monsieur.

J'entendis la porte s'ouvrir, protestant un peu sur ses gonds rouillés, et Sir Hugh s'écrier désespérément :

— Ursula !

Puis le silence... J'attendis plusieurs minutes avant d'oser me lever de mon tabouret et risquer un coup d'œil, craignant que Sir Hugh n'y fût toujours, mais la chapelle était vide. Je me demandai s'il avait suivi maîtresse Lynom dans un ultime effort pour se réconcilier après l'affrontement, bien qu'un tel abîme pût difficilement être comblé ; ou s'il l'avait laissée partir pour s'occuper de ses propres affaires. Je me rongeai les ongles pensivement puis, me souvenant que je n'avais toujours pas récité mes prières matinales, je m'agenouillai devant l'autel ; les ronflements du père Godyer s'étaient apaisés et je pus enfin concentrer mon esprit sur un monde plus élevé.

Quand je revins à la cuisine, j'y trouvai une Martha Grindcobb courroucée par l'exigence d'Ursula Lynom qui voulait que ses repas lui fussent désormais portés dans sa chambre.

— Et le maître a accédé à cet ordre comme si elle était déjà la maîtresse du manoir !

— Qu'entendez-vous exactement par cette remarque ? demanda soudain Phillipa Talke qui sortait de la réserve.

La cuisinière avait totalement oublié sa présence ; elle sursauta et son regard éperdu se posa fébrilement tour à tour sur chacune de ses petites aides.

— Rien, rien, murmura-t-elle.

Elle continua de pétrir son gâteau et plongea la main dans la terrine de farine où elle déclencha une tempête de neige miniature.

La gouvernante posa la jarre d'huile et se planta devant Martha.

— Que voulez-vous dire par là ? insista-t-elle.

Une nouvelle fois, le regard de Martha chercha secours près des aide-cuisinières, puis elle décida brusquement qu'il était temps de parler vrai.

— Je veux dire que le maître épousera maîtresse Lynom sitôt que la décence le permettra. Ils sont amants depuis des années.

— Je n'en crois rien.

La cuisinière mit de côté son rouleau à pâtisserie et soupira.

— Vous êtes alors à Cederwell la seule personne dans ce cas. Questionnez Édith ou Ethelwynne ! Questionnez Jenny ! Questionnez Tostig, s'il arrive à se résoudre à commettre une indiscretion. Pauvre sotte ! Pauvre aveugle ! Est-ce que vous ne pouvez pas ou est-ce que vous ne voulez pas voir ce qui crève les yeux ?

Je crus un instant que la gouvernante allait s'évanouir. Elle chancela et s'agrippa au bord de la table pour se rattraper. Son visage devenu gris semblait s'être effondré de l'intérieur. Sa respiration devint courte et bruyante mais, au bout de quelques secondes, elle se ressaisit.

— Ils sont amis, affirma-t-elle avec force, tout le monde le sait. De vieux amis. Et je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût entre eux plus que de l'amitié.

— Parce que vous ne voulez pas entendre, repartit Martha Grindcobb. Vous vous êtes bouché les oreilles pour vous préserver des rumeurs qui vont bon train à l'encontre de vos espoirs et de vos désirs secrets. Oh, ne vous donnez pas la peine de nier ! Vous pensez que Sir Hugh est amoureux de vous, nous le savons tous, et je ne doute pas qu'il ait pu vous induire à le croire quand la chose lui convenait. Avec Milady sans cesse à genoux dans ses prières et maîtresse Lynom à deux miles de distance, il a dû parfois rechercher le réconfort là où il se trouvait. Le maître n'a certainement eu aucun scrupule à vous tromper, dans ces circonstances. Après tout, c'est un homme !

La cuisinière s'interrompit, soudain inquiète :

— Vous vous sentez mal, maîtresse Talke ? Je suis désolée d'avoir été si brutale mais il était grand temps... Jenny ! Édith ! Dépêchez-vous. Elle va tourner de l'œil !

Ce fut moi qui m'avançai et reçus dans mes bras la gouvernante titubante, à deux doigts de s'écrouler au sol. Je l'aidai à s'asseoir sur un tabouret tandis que Jenny, comme la veille au soir pour Adela Empryngham, filait à l'office chercher un bol de bière. Le temps qu'elle revienne, maîtresse Talke commençait à se remettre.

— Allez-vous-en ! Laissez-moi seule ! criait-elle d'une voix rauque en s'efforçant de se relever et de contrôler le tremblement de ses mains.

Elle souleva la jarre mais de l'huile se répandit sur le pavement.

— Vous devriez vous reposer un moment, maîtresse, la pressai-je. Vous n'êtes pas en état de reprendre vos occupations. Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre lit.

— Non ! me cracha-t-elle au visage. Si vous osez mettre les pieds au dortoir, je pourrais être accusée de vous avoir laissé vous mal conduire à mon égard.

Elle se tourna vers Édith et Ethelwynne qui ricanaiient dans un coin et parut sur le point de leur décocher une flèche taillée

dans le même bois ; puis, soudain, toute énergie la quitta et elle se précipita hors de la cuisine sans un regard en arrière.

— Il était temps que quelqu'un lui ouvre les yeux, affirma Martha Grindcobb, sur la défensive. Sir Hugh n'épousera jamais que maîtresse Lynom.

L'aurais-je voulu, j'aurais pu lui dire que même ce mariage était maintenant en péril, mais je décidai de garder bouche cousue. Pour différentes raisons. D'abord, j'aurais été obligé d'admettre que j'avais délibérément écouté une conversation qui n'était pas destinée à mes oreilles ; deuxièmement, je n'étais pas du tout sûr que le couple n'allait pas se réconcilier sur l'oreiller plus tôt que je ne pouvais imaginer ; troisièmement, je serais obligé de révéler les raisons de la querelle, qui avait évoqué un meurtre, là où tous croyaient pour l'instant à un accident, et impliquerait Sir Hugh et maîtresse Lynom dans la mort de Lady Cederwell. En plus de ces considérations, je n'étais pas convaincu que leurs soupçons mutuels fussent justifiés. Tout bien considéré, mieux valait, pour le moment du moins, que je demeure silencieux.

La réaction de la gouvernante aux vérités domestiques révélées par Martha m'avait intéressé. Phillipa Talke ne m'était pas apparue comme une femme normalement sujette aux évanouissements, si troublantes fussent les nouvelles qu'elle apprenait. Je la pensais plutôt fière de sa capacité d'affronter sans broncher les rudesses de l'existence. Si Sir Hugh lui avait laissé croire, à des fins égoïstes, qu'il pourrait un jour l'épouser, à mon avis, la découverte qu'elle avait été trompée l'aurait jetée dans un état de fureur extrême ; elle aurait déclenché une tempête de colère et de menaces vengeresses. Or, la gouvernante avait pratiquement tourné de l'œil et quitté la cuisine comme une femme battue. Et si Phillipa Talke avait tué Jeanette ? Si elle était allée à la tour en quête de sa maîtresse et l'avait découverte debout sur le parapet, ce qu'elle faisait souvent ? Si Phillipa avait succombé à la tentation passagère de la pousser... pour découvrir ensuite qu'elle avait commis un meurtre et damné son âme immortelle pour préparer les voies du mariage de Sir Hugh avec une autre femme. N'aurait-elle alors pu s'évanouir ? Si, si, si...

Je mis fin à ces élucubrations. Une telle hypothèse, bien que plausible, ne concordait pas avec l'affirmation de Sir Hugh disant que le dernier mot de sa femme mourante avait été « Hamon ». Et, puisque j'en revenais à Sir Hugh, était-ce là un mensonge de sa part ? Était-il coupable de la mort de Lady Cederwell ? Avait-il simplement, selon les dires de maîtresse Lynom, essayé de faire porter l'accusation sur elle et son domestique ? Mais pourquoi aurait-il fait pareille chose ? Peut-être parce qu'il ne voulait pas qu'elle ait barre sur lui, une fois qu'ils seraient mariés. S'il refusait de confesser sa faute et mettait en question l'innocence de maîtresse Lynom, celle-ci, une fois devenue sa femme, n'aurait pas l'avantage sur lui. C'était une femme déterminée, habituée à commander selon ses désirs et, surtout, à n'en faire qu'à son idée. Si elle disposait de quelque pouvoir sur son mari, je ne doutais pas qu'elle en ferait usage.

Mais ne pouvait-on tenir ce même raisonnement à propos de maîtresse Lynom ? Si c'était elle qui avait manigancé la mort de Jeanette Cederwell, elle pourrait aussi ne pas apprécier l'idée que Sir Hugh connaisse la vérité, pour la même raison. Si elle continuait de soutenir qu'elle était convaincue de sa culpabilité à lui, elle aboutirait au même résultat...

— Pour l'amour du Ciel, fiston, pousse-toi de là !

D'une forte bourrade dans mes côtes, Martha Grindcobb me bouscula pour aller vers le four.

— Tu es là, planté comme un piquet depuis cinq minutes, les yeux dans le vide comme si tu avais perdu la tête. Si tu n'as rien de mieux à faire, tu peux toujours aller au bûcher me chercher du bois. Ou t'armer d'une pelle et déblayer la neige de l'escalier de la galerie, un vrai danger qu'on le monte ou qu'on le descende. À bien y réfléchir, je ne vois pas pourquoi tu ne ferais pas les deux. Maîtresse Talke m'a recommandé de te faire un peu trimer.

— Je ferai les deux très volontiers, répondis-je avec une parfaite bonne foi. L'air froid me fera du bien et m'éclaircira la tête, dont je commence à souffrir à force d'être enfermé à l'intérieur et de trop réfléchir. Où est frère Siméon ? demandai-je en regardant autour de moi.

Martha ouvrit la porte du four pour le débarrasser des restes noircis de menu bois et de brindilles qui avaient chauffé les briques. Puis elle y jeta une poignée de farine pour être sûre qu'il était à bonne température et, satisfaite, elle souleva sa pelle de bois à long manche pour introduire ses tourtes. Cela fait, elle claqua la porte du four, s'essuya les mains sur son tablier et se tourna pour répondre à ma question.

— Il est monté au dortoir des femmes rendre visite à maîtresse Empryngham, la pauvre âme, et lui apporter réconfort et conseils spirituels. Maintenant, va-t'en chercher une pelle dans le coin de la réserve et prends ce panier pour transporter le bois. Tout bien considéré, je pense que tu ferais mieux de déblayer d'abord la neige avant qu'un fâcheux accident n'arrive.

Je fermai mon pourpoint jusqu'au cou et mis mon manteau en serrant bien fort le cordon du capuchon autour de mon visage pour protéger ma tête du froid. Mais je ne m'emparai pas aussitôt de la pelle et du panier car l'évocation du nom d'Adela Empryngham avait brusquement réveillé ma mémoire, me replongeant dans mes cogitations. En fait, captivé par les événements de la dernière demi-heure, j'avais presque oublié que son mari était mort.

Si Lady Cederwell avait en réalité été assassinée, quelle relation ce fait avait-il avec la mort de son frère ? Peut-être aucune. Même si Jeanette avait été poussée du haut de la tour, la mort de Gérard pourrait toujours avoir été accidentelle. Les membres de la maison savaient qu'il marchait pendant son sommeil et qu'il s'était disputé avec sa femme, ce qui l'avait probablement troublé. Mais, pour moi, la question était toujours : qui avait retiré le couvercle du puits et pourquoi ? J'étais convaincu en mon âme et conscience de ne pas être le coupable ; alors, qui aurait pu sortir nuitamment par un froid glacial et dans une tempête de neige, pour tirer de l'eau alors que la barrique de la cuisine était pleine ? Sûrement pas quelqu'un de sensé ; donc, ce devait être quelqu'un de mal intentionné. Ce personnage ténébreux avait-il attiré dehors maître Empryngham sous un prétexte ou un autre avant de le faire basculer tête la première dans le puits, certain que les

déambulations nocturnes bien connues de Gérard feraient passer la chose pour un accident ? Et que le dernier qui aurait utilisé le puits serait accusé d'avoir oublié de replacer le couvercle ? Mais pourquoi ? Quel avantage le meurtre de Gérard vaudrait-il à quiconque ? Sir Hugh aurait pu se libérer ainsi d'une indésirable ponction sur ses capitaux, mais il avait l'intention de le faire de toute façon et en avait la veille informé Adela. Il n'avait pas besoin de recourir à la violence pour se débarrasser de son beau-frère.

— As-tu l'intention de rester piqué là toute la journée ? me cria aux oreilles la voix coléreuse de Martha. Doux Jésus ! Je ne sais vraiment pas ce qui t'arrive mais tu rêvasses dans cette cuisine comme un grand veau depuis que tu es descendu de la chambre du père Godyer ! Il y a cinq minutes, tu devais aller nettoyer l'escalier et m'apporter du bois. Et rien n'est fait ! Au travail, fiston. Au travail !

Je me ressassis et me penchai pour déposer un baiser léger sur sa joue, ce qui l'attendrit incontinent. Elle se mit à rire et rougit comme une gamine.

— J'y vais, annonçai-je en ramassant le panier à bois. Je suis désolé. J'ai des soucis...

— Des soucis, toi ! Tout ce dont tu as à te soucier, c'est de savoir où tu prendras ton prochain repas et quelle jolie fille tu mettras le soir dans ton lit ! Allez, fiche-moi le camp ! Avec moi, ça ne prend pas !

Je lui souris avant d'aller à la réserve chercher la pelle. Ainsi équipé, je sortis par la porte de derrière et considérai les marches qui menaient à la galerie. Une bonne partie de la neige tombée la nuit dernière avait été éparpillée par tous les gens qui avaient circulé le matin et ce qui restait avait gelé, au fur et à mesure que la température baissait. La colline derrière le manoir avait l'air d'une ombre et, au-dessus de sa crête, de minces nuages couraient très haut. Sa pente était parsemée d'arbres et de buissons rabougris auxquels la neige imprimait les formes étranges de nains et de farfadets aux doigts écartés.

Je ne pouvais imaginer Siméon, moi-même ou maîtresse Lynom quittant aujourd'hui Cederwell ; ni même le lendemain. Au fond de mon cœur, je savais que, pour le moment du moins,

j'étais content d'être bloqué là. Un mystère hantait ce manoir, je le sentais dans toutes mes fibres. Hommes et choses n'étaient pas ce qu'ils semblaient être. Dieu m'avait conduit ici dans un but précis et la neige était Son moyen de me retenir sur place pour y accomplir Son œuvre. « Bien, me dis-je gaiement en commençant à déblayer la neige gelée de la première marche. Je ferai de mon mieux. » La chaleur éveillait le long de mes membres des picotements pendant que je raclais un chemin, degré après degré, jusqu'à ce que tout l'escalier fût dégagé.

Une fois au sommet, je poursuivis ma tâche le long de la galerie, traçant un sentier dans la neige qui avait été soufflée par-dessus la balustrade pendant la nuit. Deux portes précédaient celle du fond, qui donnait accès au dortoir des femmes ; en dépit du froid, la première d'entre elles était entrouverte, assez pour que je puisse voir à l'intérieur. C'était de toute évidence la chambre d'hôte, car maîtresse Lynom y était assise sur le bord du lit, la tête plongée dans ses mains, le corps secoué de sanglots silencieux.

## CHAPITRE XII

Pendant un court instant, je fus tenté de frapper à la porte et d'entrer mais, retrouvant mon bon sens, je me ravisai. Je n'avais pas de consolation à offrir et ne pouvais recommander de marche à suivre sans révéler que j'en savais plus que je n'étais supposé savoir. De plus, maîtresse Lynom était une femme orgueilleuse qui recevrait sans doute fort mal les éventuels avis d'un vulgaire colporteur. Si bien que je grattai consciencieusement le sol devant la porte ouverte et jusqu'au bout de la galerie où, soufflant sur mes doigts gourds, je me reposai, appuyé sur ma pelle.

J'étais à présent près du dortoir des femmes, derrière l'extrémité nord de la grande salle. Debout à l'angle du corps principal de la demeure, je disposais d'une vue plus étendue sur les abords du manoir de Cederwell que n'en offrait l'étroit passage entre la cuisine et la colline. Au-delà des toits enneigés des communs, le sol s'élevait jusqu'au sentier que j'avais récemment parcouru. La veille, en fait. Si peu de temps... J'avais peine à le croire.

Un peu plus tôt, un mince rayon de soleil avait tout illuminé de blanc et d'or mais, à présent, les nuages se regroupaient de nouveau, lourds de neige à venir, à l'exception d'un étendard solitaire, irisé de lumière, au-dessus des arbres. Il semblait que le gel eût tout figé et un inquiétant sentiment de désolation se dégageait de ce monde perdu, silencieux et magique que ne parcourait pas un frisson...

Quelque part sur ma droite, l'ébauche d'un mouvement capta mon attention et me fit tourner vivement la tête. Tout était tranquille et, cependant, j'étais sûr de ne pas m'être trompé ; pour confirmer mon impression, trois ou quatre taches noires dans les ronciers qui bordaient le sentier signalaient l'endroit où

la neige était tombée des broussailles. J'attendis, me forçant à demeurer parfaitement immobile, scrutant, les yeux plissés, le sol qui s'élevait au-delà de la ligne des bâtiments bas : la forge, les granges, la porcherie et les écuries. Quelqu'un était là, embusqué, et je sentis mes cheveux se hérisser sur ma nuque. L'individu devait être conscient d'avoir attiré mon attention et ne quitterait pas le couvert avant que je sois parti. Je repris délibérément mon travail, bien qu'il ne me restât pas grand-chose à faire et qu'il fût temps de descendre m'occuper du bois.

La porte du dortoir des femmes s'ouvrit et Siméon sortit, l'air austère et grave. Derrière lui, dans la pièce, j'entendais les sanglots étouffés d'Adela Empryngham.

— Vos paroles consolantes sont tombées sur un terrain aride, mon frère, fis-je remarquer.

— Je n'étais pas là pour consoler, répliqua-t-il d'un ton sévère, mais pour mettre le doigt sur les erreurs de maîtresse Empryngham. Si elle n'avait pas querellé son mari puis ne l'avait abandonné seul après une sortie malencontreuse, il pourrait ne pas être à présent raide et gelé sur son lit.

Je haussai les sourcils et les coins de ma bouche s'abaissèrent.

— Oh, mon Dieu ! Ce n'est pas, j'imagine, ce que la pauvre âme souhaitait entendre. Martha Grindcobb pensait que vous exprimiez votre sympathie à la veuve.

— Mon devoir n'est pas de dire aux gens ce qu'ils souhaitent entendre, grommela le moine, mais de leur montrer la vérité et de les aider à reconnaître leurs péchés.

Après un silence, il désigna le chemin dégagé entre les tas de neige amoncelée et ajouta :

— Je suis heureux de constater que l'on t'a enfin mis au travail !

Puis, relevant la tête, il interrogea le ciel d'un air morose :

— Que penses-tu de ce temps ?

— Qu'il va se remettre à neiger cette nuit, voire plus tôt. Inutile de regarder les cieux de cet air réprobateur, mon frère. La volonté de Dieu sera faite. De plus, vous pouvez m'aider à accomplir ici Son dessein aussi bien que sur les grands chemins.

— Qu'entends-tu par là ?

— J'ai quelque chose d'important à vous dire, fis-je en baissant la voix.

Puis, reprenant un ton normal, je poursuivis :

— Mais d'abord, il faut que j'apporte des bûches à maîtresse Grindcobb. J'ai un panier au pied des marches...

Ma voix mourut. Tout en parlant, j'avais à demi tourné la tête pour regarder frère Siméon, et mes yeux, effleurant son épaule, s'étaient posés sur les lointains.

— Qu'y a-t-il ? demanda le frère en se tournant lui aussi. Qu'as-tu vu ?

— Il y a un moment, répondis-je, j'ai cru déceler un mouvement dans le taillis, comme si quelqu'un s'y cachait. Et je suis sûr de l'avoir vu à nouveau. Oui, regardez ! Là-bas, cette tache noire à droite du chêne ! La neige des buissons a été secouée.

Les yeux du frère suivirent la direction de mon doigt mais, après un instant, il déclara :

— Pour autant que je puisse dire, il n'y a personne là-bas.

Je soupirai d'exaspération :

— Il y a quelqu'un mais il est accroupi. Il peut nous voir ici, sur la galerie. Et nous, nous ne le pouvons pas parce que le sous-bois nous le dissimule. Mais on peut deviner où il se trouve par la façon dont la neige a été déplacée.

Les yeux brillants, Siméon préférait à la mienne une interprétation personnelle, plus optimiste des faits.

— Cela veut simplement dire que le dégel a commencé.

— Non, dis-je, ne vous faites pas d'illusion, mon frère. À présent, la neige est complètement gelée sur le sol. J'ai dû gratter pouce après pouce les marches et les planches de la galerie. Si la température s'élève un tant soit peu, nous aurons une autre chute importante. Vous n'avez qu'à regarder les nuages pour le savoir. Non, il y a quelqu'un là-bas. J'en suis certain.

— Quel idiot irait se débattre dans les broussailles par un temps pareil ? demanda Siméon d'un ton caustique. C'est toi qui t'illusionnes, colporteur. Nous avons assez de tragédies sous ce toit pour ne pas inventer des complications inexistantes.

Il refusait de se laisser convaincre et nous traversâmes en silence la galerie pour descendre l'escalier. En passant devant la chambre d'hôte, je remarquai que la porte avait été fermée, ce qui n'avait rien de surprenant. Maîtresse Lynom n'avait pu ignorer notre présence. Je me demandai si elle avait entendu tout ou partie de notre conversation ; si oui, elle n'avait pas dû en tirer grand-chose. Même si elle avait tendu l'oreille tout du long, elle aurait probablement partagé le scepticisme de Siméon à propos de l'individu qui, selon mon impression, épiait le manoir.

— Je vais me réchauffer près du feu, annonça le frère au bas de l'escalier. Tu me diras ce que tu as à me dire quand tu reviendras avec les bûches. Apportes-en beaucoup et dépêche-toi.

Sur ce, il se fraya son chemin dans la neige qui obstruait l'étroit couloir entre la colline et la cuisine et disparut par la porte en faisant virevolter son habit brun-rouille. Appuyant la pelle contre le mur, je me penchai pour ramasser le panier et me souris à moi-même : frère Siméon n'était pas toujours aussi détaché des agréments de ce monde qu'il aimait à le paraître. Puis, avec un juron silencieux, je me rendis compte que je n'avais pas demandé à Martha où se trouvait le bûcher. J'allais rentrer prendre ses instructions quand l'apparition de Fulk Disney me tira d'affaire. Vêtu de ses bottes et de son manteau, il contourna l'angle ouest de la maison, son mince visage rouge et tiré par le froid, une goutte d'humidité suspendue à l'extrémité de son long nez pincé. Il semblait de méchante humeur et, les yeux fixés sur le sol, se traînait dans cinq ou six pouces de neige.

— Maître Disney, quelle chance de vous rencontrer ! m'exclamai-je avec entrain. Où se trouve le bûcher ?

Le son de ma voix le fit sursauter.

— D'Isigny ! jappa-t-il. Combien de fois vais-je devoir te le dire ?

— C'est vrai, murmurai-je. Vos ancêtres sont venus de France avec le Conquérant. Pardonnez à un simple paysan saxon... Votre Honneur peut-il me dire où est le bûcher ?

Il me fixa un moment comme s'il avait l'intention de me frapper mais, après avoir évalué ma taille et mon poids, estima qu'il avait mieux à faire et tourna son pouce vers l'arrière.

— Tu trouveras du bois entreposé dans une stalle vide des écuries.

Je le remerciai poliment et j'allais m'éloigner quand il posa la main sur mon bras pour m'arrêter.

— Qu'est-ce que ce moine raconte à propos de Maurice et de moi ? questionna-t-il d'un ton farouche.

— Qu'y a-t-il à en dire ? demandai-je, éludant la question.

— Pourquoi l'a-t-on fait venir ici ? Il doit sûrement savoir pourquoi Lady Cederwell l'a envoyé chercher.

— Comment le pourrait-il ? Elle était morte avant qu'il arrive.

— Mais ses messagers, Jude et Nicholas Capsgrave, ont dû lui donner une idée de ce qu'elle attendait de lui.

— S'ils l'ont fait, il ne me l'a pas confié. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, maître Disney, je dois aller chercher du bois sinon Martha Grindcobb va se demander où je suis passé.

Il lâcha brutalement mon bras :

— Ne le prends pas de si haut avec moi, colporteur, ou je te ferai jeter dehors. Et pour la dernière fois, je m'appelle d'Isigny !

— Avez-vous donc tant d'ascendant sur Sir Hugh, *monsieur d'Isigny*<sup>14</sup> ? demandai-je en appuyant lourdement sur son nom. Ou votre influence se limite-t-elle à Maurice ?

Son visage s'empourpra.

— Je t'ai prévenu, colporteur ! Attention où tu mets les pieds. Je ne suis pas un homme qu'il convient de contrarier dans cette maison. Je suis un détestable adversaire.

— Je suis sûr que nous le sommes tous, répondis-je sur le même ton, en particulier frère Siméon.

Il me fixa un moment, ses prunelles grises emplies de colère et de mépris ; le sang s'était retiré de son visage, le laissant livide.

— Tu ne peux rien prouver, marmonna-t-il enfin. Maintenant que cette femme est morte, Sir Hugh fera en sorte qu'aucune accusation ne soit portée contre son fils.

---

<sup>14</sup> En français dans le texte. (N.d.T.)

M'écartant du coude, il entra dans la maison. Je le suivis pensivement du regard.

Il faisait étonnamment chaud dans l'écurie. Les palefreniers avaient dégagé le plus gros de la neige sur le pourtour du bâtiment et les portes étaient hermétiquement closes pour empêcher le froid de pénétrer. À l'intérieur, ils avaient empilé de la paille très haut dans toutes les stalles occupées et allumé des braseros là où ils risquaient le moins de provoquer des dégâts, les charbons ardents étant enfermés dans des paniers de fer aux mailles serrées. Les odeurs mêlées de sueur, de crottin et de cuir emplissaient l'air et les chevaux frappaient le sol et renâclaient en mastiquant le foin dans leurs mangeoires. Je reconnus le grand balzan noir de Sir Hugh, que j'avais remarqué la veille au manoir, et la jument baie aux crins clairs de maîtresse Lynom. J'identifiai aussi le cob et Jessamine, la jument grise étique, que montaient probablement Jasper et Hamon. En revanche, je n'avais encore jamais vu les occupants des autres box, qui devaient être la propriété du manoir.

Des deux dernières stalles de la rangée, l'une contenait du bois de chauffage bien au sec et l'autre était vide... à l'exception des palefreniers, Jude et Nicholas Capsgrave, et de leurs hôtes, Jasper et Hamon. Serrés autour d'un brasero, ils buvaient à tour de rôle au goulot d'une gourde de cuir noir ; à en juger par leurs visages sombres, ils discutaient des macabres événements de la nuit dernière et de la matinée.

— Dieu soit avec vous, messieurs, dis-je.

J'avais ouvert et refermé la porte de l'écurie si doucement et eux-mêmes étaient si absorbés par leur conversation qu'ils ne m'avaient pas entendu venir. Tous bondirent, me faisant face. L'un d'eux glapit ; Hamon, qui tenait la gourde, renversa un peu de son contenu sur le sol, et les deux autres s'accrochèrent brutalement l'un à l'autre.

— Qui... qui... bégaya Jasper, avant d'ajouter avec un soupir de soulagement : Ah, c'est toi, colporteur ! Dieu soit loué ! Quelle peur tu nous as faite ! Qu'est-ce qui t'amène ici ?

Je brandis mon panier :

— On m'a envoyé chercher du bois pour la cuisine.

Un des frères Capsgrave prit la bouteille des mains de Hamon et but une longue rasade avant de s'essuyer la bouche sur le dos de sa main.

— Toi, je t'ai déjà vu quelque part avant que tu viennes ici, dit-il en me dévisageant durement.

— J'étais au moulin de la vallée quand vous vous y êtes arrêtés à la recherche de frère Siméon.

Le plus jeune hocha la tête.

— Oui, tu y étais. À présent, je te reconnais. Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

— Je vendais ma camelote, évidemment. Ce que j'espérais faire aussi à Cederwell, mais je n'en ai pas eu l'occasion jusqu'à présent... Lequel de vous est Jude et lequel Nicholas ?

— Je suis Jude, dit le plus âgé et le plus mince, qui ajouta : T'arrives ici à un sacré mauvais moment, colporteur.

— Ça pouvait pas être pire, renchérit son frère.

— Lady Cederwell avait-elle dit à l'un de vous pourquoi elle avait tant besoin de voir frère Siméon ?

Les deux frères se regardèrent, ébahis.

— Non, dit Nicholas, et on lui a rien demandé. Notre affaire, c'est d'obéir aux ordres, pas de discuter.

— Sir Hugh a mentionné que vous étiez venus tous les deux avec elle de Campden, et aussi que vous étiez loyalement dévoués à Lady Cederwell et à son frère.

Jude Capsgrave lança un bref éclat de rire :

— Il a dit ça ? Ben, ça me surprend pas. Il a jamais eu de temps pour la domesticité qu'elle a amenée ici avec elle. Mais la vérité, c'est qu'on était pas depuis longtemps à son service avant son mariage. Quant à maître Gérard, on n'a jamais pensé grand-chose de lui, ça c'est un fait. Un pauvre gars cramponné aux jupes de sa sœur et qui voudrait jouer les grands seigneurs, quand tout le monde sait qu'il est qu'un bâtard.

— Était, corrigea son frère.

— Hein ? Quoi ? T'as raison, « était », répéta Jude en secouant la tête, l'air abasourdi. Une sale affaire ! Une sale affaire...

J'acquiesçai et passai dans l'autre stalle pour remplir mon panier.

Bien entendu, les quatre larrons me suivirent et s'agglutinèrent devant l'entrée pour me voir faire car il est peu de choses aussi plaisantes au monde que de regarder un autre travailler en se tournant les pouces. Au bout d'un moment, cependant, Jasper se souvint que je lui avais donné un coup de main la veille et il s'avança pour m'aider. Transpirant et peinant de concert, nous remplîmes le panier d'énormes bûches ; quand ce fut chose faite, nous restâmes un instant les mains plaquées sur nos reins douloureux avant de nous redresser. De grand cœur je remerciai Jasper qui, ayant reçu la gourde des mains de Jude, me la tendit. Je bus un bon coup.

— L'un de vous a-t-il mis les pieds hors les murs du manoir ce matin ? demandai-je en essuyant le col de la bouteille sur ma manche avant de la passer à Jasper.

Ils me firent savoir avec vigueur qu'ils n'étaient pas si fous. Tous étaient à un moment ou à un autre entrés dans la cuisine et Nicholas Capsgrave admit être allé jusqu'au vivier pour nourrir les carpes. Ce n'était pas son travail mais il avait pris sur lui de le faire pour épargner à Jenny Tonge d'avoir les pieds plus humides qu'ils n'étaient après qu'elle eut descendu l'escalier de la galerie en quittant le dortoir.

— À ce moment, j'ai vu Fulk Disney sortir par le porche, précisa Nicholas. La neige était toute piétinée par son passage. Mais je sais pas quelle course on l'avait envoyé faire. Ou ce qu'il trafiquait.

— Rien de bon, pour sûr, renchérit son frère. Et s'il allait mouiller ses pieds délicats par ce temps, c'était rien que pour une personne. Mais pourquoi Maurice, il l'aurait envoyé au loin par un matin pareil, ça, je pourrais pas dire.

Je demandai innocemment :

— Pourquoi Fulk obéirait-il au doigt et à l'œil à maître Maurice ? C'est sûrement Sir Hugh qui commande.

Je vis les frères échanger des coups d'œil furtifs comme s'ils en avaient trop dit. Jude fit remarquer, apparemment hors de propos :

— T'es très ami avec le moine, celui qu'on appelle frère Siméon, il me semble.

— Je l'ai entendu prêcher à Bristol et ma belle-mère lui a donné à dîner. Puis, par hasard, je suis tombé sur lui quand je faisais route vers le manoir. C'est tout.

Néanmoins, je ne pouvais me cacher à moi-même que j'avais la ferme intention de partager ces informations avec Siméon, si bien que je ne réitérai pas ma question. Ces hommes étaient loyaux et ils avaient sûrement entendu parler de la mission du frère d'éradiquer l'immoralité où qu'il la rencontrât. Il valait beaucoup mieux pour moi ne pas chercher confirmation de mes soupçons que de déchaîner la colère de l'Église sur la tête de Fulk et celle de Maurice. En revanche, si je ne savais rien, je pourrais les présumer innocents et les acquitter dans mon propre esprit. Je m'étais d'ailleurs souvent demandé dans le secret de mon cœur comment nous savons de source certaine que l'Église et le Saint-Père sont les porte-parole de Dieu. (J'écris cela parce que je sais que ces lignes ne seront lues par personne avant ma mort. J'ai reconnu plus haut détenir une certaine forme de courage mais pas tous les courages.)

— Comment Lady Cederwell s'entendait-elle avec son beau-fils ? demandai-je en calant une dernière bûche dans le panier.

De nouveau, les frères se consultèrent du regard puis haussèrent les épaules. Pour finir, Nicholas se chargea de répondre :

— On peut pas dire qu'ils s'aimaient vraiment, ça c'est sûr. Elle avait qu'un an de plus que lui et c'était pas facile de s'entendre avec elle. Toujours à genoux, toujours en train de sermonner...

Après une hésitation et en choisissant soigneusement mes mots, je m'enhardis :

— Avait-elle quelque chose à redire à l'amitié de Maurice et de Fulk Disney ?

— J'en sais foutre rien, repartit Jude d'un ton sec, tout en poussant discrètement son frère du coude. On est des palefreniers. On vit surtout dans l'écurie et on sait pas grand-chose de ce qui se passe au manoir.

— Et pourquoi qu'elle y trouverait à redire ? demanda Nicholas en me regardant droit dans les yeux.

Ils ne me faisaient toujours pas confiance mais chacun, à sa manière, avait répondu à ma question et j'étais satisfait. Aussi bien Maurice que Fulk Disney avaient pu souhaiter la mort de Lady Cederwell avant l'arrivée de frère Siméon au manoir. Mais pourquoi l'un ou l'autre aurait-il voulu tuer Gérard Empryngham ? En quoi sa mort leur aurait-elle servi ? Ceci restait un mystère.

Pendant cet échange, dont ils avaient été les témoins forcément silencieux, Hamon et Jasper avaient vidé tranquillement la gourde et, quand ce fut chose faite, Hamon fit soudain remarquer :

— Tu poses beaucoup de questions, pas vrai, colporteur ?

La note de menace de son ton me fit lever vivement les yeux vers lui et j'éclatai de rire avec désinvolture :

— Je suis d'un naturel curieux, avouai-je.

— On dit que la curiosité tue les chats, répondit-il.

— On dit aussi que les chats ont neuf vies et qu'il est inutile de les menacer.

Les yeux gris de Hamon, mouchetés de brun dans leurs profondeurs, s'ouvrirent tout grands, tout innocents.

— Tu m'as mal compris, maître colporteur ! Et pourquoi je voudrais te menacer ? Qui t'a donné pareille idée ?

J'empoignai mon panier.

— Il est temps que j'amène ça à la cuisine. On s'y retrouvera tous à l'heure du déjeuner.

Et je partis sans avoir répondu à Hamon.

Une fois franchie la porte de l'écurie, je m'aperçus qu'il neigeait. Des flocons délicats comme des plumes m'effleuraient les joues et se posaient sur mes épaules mais cela ne durerait pas. Un timide rayon de soleil trouvait sa voie parmi les nuages déchiquetés, dorant la surface du vivier rompu par un trou noir là où Nicholas avait brisé la glace pour nourrir les poissons. De l'autre côté, des empreintes menaient à la porte extérieure où Fulk Disney avait projeté de la neige devant lui en marchant. Impulsivement, je posai mon panier et suivis sa piste.

La porte avait été utilisée ce matin-là, car la clé était toujours dans la serrure, et n'avait pas été bien refermée. Je n'eus qu'à pousser doucement les panneaux de bois cloutés de fer pour

qu'elle s'ouvre sans que j'aie à soulever le loquet. La résistance qu'aurait pu offrir la neige entassée de l'autre côté avait déjà été éliminée et la porte joua sur un arc de sol dégagé. Quant aux empreintes, elles continuaient vers la porte de la tour saxonne avec la rectitude de la flèche qui se loge dans la cible.

Pourquoi Fulk s'y était-il rendu ? Pour y chercher quelque chose ? Si oui, qui l'avait envoyé ? Maurice Cederwell, vraisemblablement. Mais on ne peut jamais être sûr de rien. Mon instinct me poussait à entamer aussitôt des recherches mais je savais que, si je ne rapportais pas ses bûches, Martha Grindcobb enverrait quelqu'un à ma recherche. Je fis demi-tour à regret.

— Eh ben, il était temps !

Martha m'accueillit par ces mots peu amènes quand j'entrai dans la cuisine.

— Le frère a dit que tu étais allé chercher le bois quand il t'avait quitté, avant de repartir lui-même vers de nouvelles vadrouilles. Mais qu'est-ce que vous avez dans le corps tous les deux ? Pourquoi vous ne pouvez pas rester tranquillement assis au chaud au lieu d'aller vagabonder dans le froid ?

Sans répondre, je me mis à ranger les bûches dans le coffre placé derrière la porte ; puis je m'accroupis sur le plancher dans l'angle le plus éloigné, près du moine.

— Eh bien ? demanda-t-il en repoussant le bas de son habit noir. Qu'as-tu à me dire ?

Pendant les minutes qui suivirent, tandis que Martha et ses aides s'activaient autour de nous, je relatai la conversation que j'avais surprise dans la matinée entre maîtresse Lynom et Sir Hugh. Quand j'eus terminé, il poussa un long sifflement.

— Alors, dit-il, ils se sont eux-mêmes condamnés et l'un d'eux est le meurtrier.

— Non, mon frère, fis-je en hochant la tête. Aucun des deux n'a reconnu avoir commis le crime. Mais il est certain qu'ils sont amants. Nous pouvons seulement en déduire que Lady Cederwell souhaitait vous en parler ; vous demander conseil ; vous implorer d'inspirer la crainte de Dieu à Sir Hugh, assez en tout cas pour l'effrayer et qu'il mette fin à sa liaison. Elle craignait pour son âme immortelle.

— À juste titre, affirma le moine, dont le visage était gris de colère.

— Il y a plus, repris-je.

Et je lui racontai ma rencontre avec Fulk Disney et lui dis ma conviction qu'il s'était rendu à la tour ce matin-là.

— J'aimerais savoir pourquoi il y est allé, ajoutai-je. Ce qu'il y fabriquait. Après le déjeuner, avant qu'il fasse noir et que la neige se remette à tomber, j'ai l'intention de me rendre moi aussi à la tour. Je ne serai probablement pas plus avancé quand j'en sortirai mais, sait-on jamais ? Je pourrais trouver quelque chose.

## CHAPITRE XIII

Nous avions dîné de tourtes au pigeon, servies avec des pois cassés et des panais, et de gâteaux au miel et au safran. Le tout fut dévoré avec appétit en dépit des deuils et des querelles. Le plateau de maîtresse Lynom revint de sa chambre avec des assiettes soigneusement raclées. Sir Hugh et son fils, qui déjeunaient dans la grande salle, renvoyèrent eux aussi des plats vides, et même Adela Empryngham n'avait pas laissé une bouchée des mets qu'on lui avait montés dans le dortoir des femmes. Quant aux autres – Tostig Steward<sup>15</sup>, Fulk Disney et Phillipa Talke dans une petite salle à manger adjacente à l'office, les frères Capsgrave et leurs homologues malodorants aux écuries, le père Godyer dans sa chambre, le reste à la cuisine –, tous s'étaient débrouillés pour s'emplir la panse, modérément sans doute mais suffisamment pour tenir la faim en respect. Martha Grindcobb présenta ses excuses de n'avoir pu nous offrir davantage :

— Vous savez comment les choses se passent au cœur de l'hiver. On hésite à trop puiser dans les réserves.

Elle voulait dire, évidemment, que Sir Hugh était parcimonieux et n'entendait pas dispenser son hospitalité d'une main trop généreuse. Mais il y avait eu de quoi nourrir tout le monde et, maintenant, il était midi passé, le jour était aussi

---

<sup>15</sup> À l'époque décrite par l'auteur, le métier exercé servait souvent à identifier la personne : l'intendant Tostig était dit Tostig Steward (intendant). Cette dénomination devint progressivement ce que nous appelons le nom de famille. Ainsi le colporteur Roger s'est transformé en Roger Chapman (colporteur) et le berger Raymond en Raymond Shepherd (berger), etc. (N.d.T.)

lumineux qu'on pouvait l'espérer et je décidai qu'il était temps de me rendre à la tour. Je me tournai pour demander à Siméon s'il désirait m'accompagner mais il ronflait déjà, le dos calé contre une barrique de poisson séché, les mains jointes sur son estomac. Je me levai, enfilai mes bottes, qui avaient séché près du feu depuis mon retour à la cuisine, pris mon manteau et me dirigeai vers la porte.

— Où t'en vas-tu encore ? m'interpella Martha devant qui je passai.

Elle grattait avec entrain le revêtement de cire d'un lot d'œufs qu'une servante venait de lui apporter de la réserve.

— C'est tout juste si tu es sec. À quoi ça rime de ressortir te mouiller de nouveau ? Il neige toujours.

— À peine quelques flocons, plaidai-je. Je ne peux pas rester enfermé à l'intérieur toute la journée. Mes grandes jambes ont besoin de mouvement.

— Ne me raconte pas de bobards ! protesta-t-elle en reniflant. À mon idée, tu vas filer aux écuries jouer aux cinq cailloux avec Jude et Nicholas, et avec les deux propre-à rien de maîtresse Lynom. Ou à Marie-sur-le-mur ou à Dieu sait quel autre jeu de hasard.

Elle roula une boulette de cire d'abeille, la fourra dans sa bouche et se mit à mâchonner, une habitude que j'avais déjà observée chez beaucoup de gens qui aiment faire fonctionner leurs mâchoires entre les repas. Au bout d'un moment, ils recrachent la cire et la fourrent quelque part à portée de main : sous le rebord d'une table, sur le barreau d'un tabouret ou même sur le couvercle d'une marmite. Une habitude répugnante, disait toujours ma mère ; mais si elle donne du plaisir, où est le mal ?

Je souris aimablement à Martha sans la renseigner sur ma destination ; après tout, elle pouvait en penser ce qui lui plairait... À mon avis, elle n'aurait probablement pas approuvé mon équipée à la tour. J'étais au manoir un invité tout juste toléré en raison des intempéries, et il ne m'appartenait pas d'aller fourrer mon nez dans ce qui n'était pas mes affaires. J'enfilai mon manteau, relevai mon capuchon et m'engageai dans le corridor. Au même moment, Fulk Disney sortait de la

chambre de l'intendant en essuyant sa bouche sur sa manche pour faire disparaître les dernières traces de son repas. Il fronça les sourcils en me voyant et fixa sur moi son regard maussade et rancunier.

— Où vas-tu, colporteur ? demanda-t-il. Tu es bien occupé à courir ici et là et encore ailleurs.

— Mes longues jambes ont constamment besoin d'exercice, lui dis-je comme je l'avais expliqué à Martha Grindcobb.

Mais cela ne le satisfit pas.

— Je te conseille de ne pas aller fouiner dans des affaires auxquelles tu n'as rien à voir. Et tu as intérêt à tenir compte de ce que je te dis.

— J'essaierai de mon mieux, l'assurai-je.

Et pour la seconde fois de la journée, je sortis.

Il neigeait moins mais le vent soufflait et les flocons étaient à présent ténus comme de la poussière. La falaise se dressait nue et désolée sous un ciel menaçant où se ruaien des nuages noirs. Le froid avait encore augmenté et, sous l'avant-toit, là où le dégel de midi s'amorçait, les gouttes d'eau se transformaient déjà en pointes de glace. Les marches de la galerie s'élevaient à quelques mètres sur ma droite et, mû par une impulsion soudaine, je les escaladai pour frapper doucement à la porte du dortoir des femmes. Une voix larmoyante me dit d'entrer. Je fis une pause sur le seuil, le temps que mes yeux s'accoutument à l'obscurité.

— Maîtresse Empryngham, demandai-je en hésitant, puis-je entrer ?

— Qui est là ?

— Roger le colporteur. Nous nous sommes vus hier.

— Que veux-tu ?

Le ton était soupçonneux. J'avançai d'un pas dans la pièce. Maîtresse Empryngham était étendue, soulevée sur ses coudes, dans un des lits de bois alignés contre le mur opposé. À l'extrémité de la chambre, un gros coffre de chêne devait servir à ranger les maigres possessions des femmes et, tout près de la porte, une table rustique portait une paire de bougeoirs, quelques chandelles de suif et un briquet. Mis à part ces objets, la pièce était nue, sans même quelques joncs parsemés sur le

plancher. Sir Hugh Cederwell, l'on pouvait s'y attendre, n'était pas homme à faire grand cas du confort de ses domestiques.

— Maîtresse Empryngham, dis-je, pardonnez-moi, je suis simplement venu prendre de vos nouvelles.

— Comment veux-tu qu'elles soient bonnes alors que mon mari est mort ? répondit-elle d'un ton aigre. À cause de toi.

Je fus abasourdi. Fermement convaincu d'avoir replacé le couvercle sur le puits, j'avais oublié que les autres ne m'avaient pas innocenté. Je m'approchai et m'arrêtai au pied de son lit.

— Non ! Non ! protestai-je. Je suis certain de ne pas être coupable. Je suis sûr de ne pas avoir laissé le puits découvert.

— Comment l'accident aurait-il pu se produire, alors ? Personne d'autre n'a avoué être passé par la cour.

— Personne à part vous, quand vous avez quitté votre chambre pour aller trouver Martha Grindcobb dans la cuisine, dis-je d'un ton pressant car cela ne m'était pas encore venu à l'idée. Maîtresse Empryngham, vous avez dû passer près du puits après que je suis rentré. Réfléchissez, je vous en supplie ! Vous rappelez-vous si le couvercle était posé sur le puits ou s'il était par terre ?

Elle me regarda comme si j'étais devenu fou.

— Dieu du ciel, colporteur ! J'étais bouleversée. Il neigeait. Tu penses sérieusement que j'aurais pu remarquer une chose pareille ?

Elle dut se rendre compte de ma déception car elle fit un petit geste conciliant.

— Ne prends pas cet air catastrophé, dit-elle. Ce n'est pas ta faute si Gérard marchait en dormant ou si je l'ai laissé se débrouiller seul. Non, le frère m'a montré où résidaient les vrais torts.

— Frère Siméon est parfois trop dur dans ses jugements, dis-je pour la consoler, et un sourire glacial m'en remercia. Il attend trop de nous, pauvres mortels. Maître Empryngham a-t-il toujours été ainsi ?

— Oui, dit-elle d'une voix sourde, dès sa tendre enfance. C'était un fait bien connu des membres de la maisonnée de son père. Un soir, m'a raconté Gérard, quelqu'un avait oublié de fermer une porte et il était sorti de la maison pour s'en aller

vagabonder dans les pâtures. Un des bergers, qui s'était attardé pour soigner une brebis malade, l'avait vu et ramené chez lui. On avait sévèrement tancé la servante qui avait laissé la porte ouverte.

L'anecdote me rafraîchit la mémoire.

— J'ai discuté avec le père Godyer, hier. Il m'a parlé de... de l'épreuve de Lady Cederwell aux prises avec un berger de son père.

Adela fit la moue :

— Le père Godyer est un vieux bavard qui ne sait pas tenir sa langue ; néanmoins, ce qu'il t'a dit est vrai, fit-elle en soupirant. Pauvre Jeanette ! Je pense que l'expérience lui a retourné la cervelle. Elle a toujours été pieuse mais, après cette aventure, elle l'est devenue dix fois plus qu'avant. Je crois que ça l'a rendue un peu folle, dit Adela en baissant la voix.

— J'ai cru comprendre qu'elle avait refusé de prendre le voile, alors qu'elle en avait eu l'intention, de crainte d'introduire le déshonneur dans l'ordre où elle entrerait.

Adela se mit à rire :

— Quelle nigaude ! Comme si un seul couvent allait refuser une postulante munie de la dot que son père aurait pu lui donner ! Mais tous les gens qui osaient le lui dire, elle les accusait d'avoir mauvais esprit et les repoussait. Jeanette croyait que ceux qui consacrent leur vie au service de Dieu sont plus purs que la neige... Or, tu le sais aussi bien que moi, colporteur, toutes les maisons religieuses de ce pays sont cupides et sous l'emprise du vice.

Je résistai à la tentation d'ergoter sur la base de ce constat sans nuance, de peur de me faire une ennemie de maîtresse Empryngham et de freiner ses confidences.

— À ce qui semble, hasardai-je, votre belle-sœur était grandement préoccupée par... le péché de chair.

— Obsédée ! fut la réplique lapidaire.

— Ce qui n'est pas surprenant, je pense, après ce qu'elle avait souffert. Non que je la croie parfaitement innocente...

Il y eut une pause. Je me taisais dans l'espoir qu'Adela Empryngham enchaînerait.

— Raymond Shepherd était assez bel homme et je dirais que Jeanette l'avait attiré, en toute innocence peut-être. Il prit probablement ses manières amicales pour un encouragement. Elle n'aurait pas été la première fille bien née à rêver de copuler avec un des rustres de son père. Mais, quelle qu'ait été la vérité en cette matière, il ne méritait pas le sort qui lui échut.

— Son sort eût été pire s'il avait été pris, fis-je remarquer. Il aurait fini sa vie au bout d'une corde, sans avoir bénéficié d'un procès, probablement.

Adela haussa les épaules.

— Tu as peut-être raison. Gérard l'aurait pendu au premier arbre venu s'il en avait eu la moindre possibilité. Mais avoir la tête brisée en deux par des voleurs, le corps dépouillé et jeté dans un fossé, est-ce tellement mieux ?

Incapable de répondre à cette question, je pouvais seulement prier que ni l'une ni l'autre des propositions de l'alternative ne soit mon sort. Et je changeai délibérément de sujet.

— Votre mari et Lady Cederwell étaient-ils très attachés l'un à l'autre ?

Le visage qui me faisait face se couvrit soudain du masque vicieux de la haine.

— Il y avait entre eux quelque chose de pas naturel, dit maîtresse Empryngham.

Je me rendis compte pour la première fois qu'elle haïssait sa belle-sœur. Assez pour manigancer sa mort ? Peut-être. Mais avait-elle voulu aussi se débarrasser de son mari ? Pourtant, la mort de Gérard avait peut-être été un accident. Par ailleurs, il se pouvait aussi qu'Adela eût retiré le couvercle du puits quand elle avait traversé la cour... et laissé faire le hasard. Qui pouvait le dire ?

— Je dois vous quitter, annonçai-je, sentant qu'il me fallait partir avant qu'elle laisse libre cours à son humeur noire et prononce des paroles qu'elle pourrait regretter.

Elle ne fit rien pour me retenir mais je sentais son regard dans mon dos tandis que je me dirigeais vers la porte. J'allais passer le seuil quand elle me rappela :

— Colporteur !

Je fis demi-tour et elle se redressa sur ses coudes :

— J'aimais mon mari, tu sais.  
Des larmes coulaient lentement le long de ses joues.  
J'acquiesçai silencieusement, levai la main en guise d'adieu et sortis.

Les empreintes visibles le matin avaient presque disparu sous une seconde chute de neige et il me semblait qu'une troisième série de traces se mêlait à la mienne et à celle de Fulk Disney. Une fois passé la porte, je me sentis subitement vulnérable et exposé dans ce paysage désolé ; pas un appel d'oiseau n'en troublait le silence et tout signe de vie avait disparu. Les cochons qui se nourrissaient normalement d'algues et de déchets de poisson dans les prés-salés et les marais avaient été rassemblés dans leurs soues par le porcher local pour les préserver du froid. Ici et là, quelques pousses d'oyat avaient forcé leur voie vers le jour et l'air, mais la plupart des touffes demeuraient cachées sous le manteau neigeux.

Près de la tour, en regardant à gauche, je distinguai l'autre sente, celle qui rejoignait le sentier principal à travers la lande et que Sir Hugh avait mentionnée le matin quand il parlait à maîtresse Lynom. J'hésitais à l'explorer séance tenante sur toute sa longueur, mais le froid terrible qui me mordait les orteils et les doigts m'en dissuada. Je poussai la porte et entrai.

Tout était semblable au souvenir que j'en avais gardé. Un peu plus de lumière filtrait à travers les quatre archères dans le mur circulaire sans rien révéler de nouveau. La lanterne et le briquet étaient toujours posés sur la table au centre de la pièce, où je les avais replacés la veille après que Siméon et moi fûmes revenus de la maison, flanqués de Jude et Nicholas Capsgrave qui portaient le brancard. Pour être encore plus sûr que rien n'avait changé, j'observai les lieux un bon moment, mais tout était en ordre. Je montai l'escalier casse-cou jusqu'au premier étage, en m'appuyant d'une main contre le mur extérieur.

Là non plus, rien ne suggérait à première vue une visite postérieure à la mienne et à celle de Siméon. Cependant, une inspection plus poussée m'arrêta devant les in-folio posés sur la table, qui avaient été un peu déplacés. Je tâchai de me rappeler exactement la façon dont ils étaient disposés et il me parut que

la veille ils étaient plus rapprochés. Je les examinai de plus près. Il y en avait quatre : deux reliés en soie jaune avec des glands d'or ; le troisième couvert de soie violette et doté d'un fermoir en vermeil ; le quatrième avait une reliure décorative en velours rouge, ornée d'une double rangée de petits clous de cuivre. Les quatre reliures étaient élimées et usées, le métal terni et les glands effilochés. À l'intérieur, le parchemin jauni était craquelé par endroits mais, dans tous, l'écriture était claire et régulière comme aux jours où la plume l'avait tracée, et les enluminures brillaient comme des joyaux.

Connaissant les goûts de Lady Cederwell, les titres ne m'étonnèrent pas : *Échelle de la perfection*, *Nuage de l'inconnu*, *La Forteresse de la foi* et *Imitatio Christi*. Je me demandai comment elle se les était procurés mais il était clair qu'elle en était fière et les avait beaucoup lus. J'en tournai lentement les pages comme, je le sentais d'instinct, Fulk Disney avait dû le faire, et je cherchai entre les feuillets quelque secret dissimulé mais sans avoir la moindre idée de ce que j'espérais. Mes yeux s'arrêtèrent sur quelques phrases de l'*Échelle de la perfection* : « Il n'est point besoin de couru à Rome ou à Jérusalem pour chercher le Christ, mais de tourner tes pensées dans ton âme où Il est caché...» Des paroles vraies lorsqu'elles avaient été écrites, toujours vraies aujourd'hui et qui le seraient encore demain et à jamais.

Je ne découvris rien de grande importance et, après que j'eus feuilleté les in-folio, il n'y avait pas d'autres cachettes possibles. Néanmoins, je regardai soigneusement sous le tabouret, la table et le banc sans rien voir d'autre qu'un plancher poussiéreux. J'examinai même les meurtrières où rien n'était dissimulé. Je n'en attendais pas davantage et m'engageai dans l'escalier en spirale qui menait à la chapelle.

Apparemment, tout était aussi en ordre que dans les pièces du bas mais je m'aperçus presque aussitôt que certains objets ne se trouvaient pas où ils auraient dû être. Le grand crucifix au-dessus de la chaise de prière pendait un peu de travers, la chaise elle-même avait été déplacée si bien qu'elle formait un léger angle avec le mur ; enfin, les chandeliers d'argent avaient été rapprochés du centre de l'autel dont on avait remis hâtivement

et à l'envers la nappe brodée. Je regardai autour de moi, me demandant si la quête de Fulk Disney avait été fructueuse ou si elle l'avait convaincu qu'il n'y avait rien à trouver ici. Après tout, pourquoi pas ?

J'entamai ma fouille, puis m'arrêtai car je me sentais stupide. Qu'était-ce donc que je cherchais ? Plus important encore : qu'avait cherché Fulk ? Et l'avait-il trouvé ? La réponse à la seconde question était probablement non. Je me rappelais son air revêche et son humeur massacrante quand je l'avais croisé ce matin-là derrière le manoir. Mais cela ne me renseignait pas sur son objectif. Ce ne pouvait pas être un objet volumineux, sinon Fulk n'aurait pas retiré la nappe d'autel, ni regardé derrière le crucifix, ni feuilleté les manuscrits, ce dont j'étais sûr qu'il l'avait fait. Donc quelque chose de plat et de facile à cacher. Un morceau de papier... quoi d'autre ? Que portait ce papier ? Eh bien, la liste des accusations que Jeanette Cederwell avait établie contre son mari et sa maîtresse pour la remettre à frère Siméon quand il finirait par arriver ; peut-être aussi des accusations portées contre son beau-fils et Fulk Disney. Je pris une profonde inspiration, certain d'être tombé sur la vérité. Mais cette inculpation écrite avait-elle une existence réelle, hors des imaginations enfiévrées de Maurice et de Fulk ? Ces derniers savaient-ils quelque chose que j'ignorais ? Lady Cederwell avait-elle averti son beau-fils et son mari de ce qu'elle avait l'intention de faire ?

Une autre question se posait. Si Maurice ou son père connaissaient pertinemment l'existence de cette liste, pourquoi s'acharnaient-ils à mettre la main dessus maintenant que Jeanette était morte ? Réponse : parce que la rigueur du temps avait retenu le frère Siméon dans les confins du manoir ; et si l'une des servantes trouvait la lettre par hasard avant son départ et la lui remettait, il y avait tout lieu de croire que Siméon l'utiliserait contre eux. Sir Hugh n'avait probablement rien à craindre, à moins qu'il ne soit suspecté d'avoir tué sa femme, mais Fulk et Maurice feraient l'objet d'une accusation beaucoup plus grave et encourraient une peine drastique.

Je repris ma quête, convaincu que s'il existait un tel papier, il était caché quelque part dans la chapelle. Il ne pouvait être

dissimulé au rez-de-chaussée et j'avais exploré tous les coins possibles de la pièce du dessous. Aussi, élevant vers Dieu une courte prière pour qu'il me pardonne, je dépouillai l'autel de la nappe et examinai la table, une planche de chêne massif posée sur quatre pieds solides et dénuée du moindre tiroir, comme Fulk Disney avait dû le découvrir. C'aurait été une perte de temps de chercher un compartiment secret qui manifestement n'aurait pu se trouver nulle part. Je remis la nappe à l'endroit et reposai les chandeliers avant de tourner mon attention vers la chaise de prière.

Un examen attentif ne révéla rien d'extraordinaire ; ne restait donc que le crucifix. Je me demandai ce que le doux et timide père Godyer en pensait quand il venait célébrer la messe pour Lady Cederwell dans sa chapelle privée. Avait-il la même réaction de terreur que moi-même devant le visage et le corps crispés du Christ d'ivoire ? Il y avait là quelque chose de profondément troublant, un avertissement disant que c'est seulement au travers d'une souffrance intense que les hommes parviennent à l'état de grâce et approchent du trône de Dieu. Comment Jeanette Cederwell avait-elle pu le regarder tous les jours de sa vie sans devenir folle ?

Fulk avait manifestement regardé derrière le crucifix, puisqu'il était de travers. Je suivis son exemple mais il n'y avait à découvrir que le dos lisse de la croix d'ébène. Je replaçai soigneusement le crucifix contre le mur et reculai d'un pas, m'obligeant à le scruter de bas en haut et essayant d'ignorer l'horreur qu'il m'inspirait. Je décidai que je ne pouvais le laisser ainsi car cela offensait mon sens de la symétrie. J'étreignis alors les genoux de Notre Sauveur et Le fit glisser d'un pouce vers la gauche, espérant que mon geste ne desserrerait pas le crochet rouillé auquel il était suspendu, ce qui déclencherait l'effondrement sur ma tête de son poids formidable. C'est alors que je remarquai une fissure là où le pagne s'écartait du bloc d'ivoire principal qui formait le corps. Et, glissé dans cette fissure, à peine visible même en regardant de près, il y avait un morceau de papier. On n'en voyait que la bordure et j'eus du mal à le libérer, d'autant que j'avais utilisé mon couteau le matin pour me couper les ongles. Je réussis enfin à le dégager,

l'aplatis sur l'appui de la chaise de prière et jetai les yeux sur le texte nettement écrit.

Si quelque chose avait été négligé pendant l'enfance de Jeanette Cederwell, ce n'était pas son instruction. Elle écrivait aussi bien qu'elle lisait, du moins je le présume, car ici s'alignaient, clairement énoncées, les accusations contre son mari et contre son beau-fils, que Fulk Disney avait cherchées. Elles pouvaient aussi suggérer un mobile de meurtre par l'un des trois. Ou par Hamon, à l'instigation de maîtresse Lynom, car cette dame aurait pu ne pas souhaiter que son adultère fût de notoriété publique. Pour l'instant, ce que les membres des deux maisonnées soupçonnaient de ses relations avec Sir Hugh n'était que ragots de domestiques et pouvait être aisément réfuté. Mais une accusation formelle, placée dans les mains de l'Église par une épouse trompée, était chose très différente, qui pouvait s'avérer dangereuse.

Lady Cederwell avait-elle prévenu son mari de son intention de consigner par écrit ses accusations à l'intention de frère Siméon qui s'annonçait ? Et Sir Hugh avait-il, à son tour, prévenu son fils ? Le chevalier avait paru ne rien savoir de l'invitation adressée au moine par sa femme quand, pour la première fois, nous avions parlé avec lui dans la cuisine, mais cela avait pu n'être qu'une comédie, pour nous tromper. Connaissait-il l'existence de ce document ou la soupçonnait-il seulement ? Je n'en savais vraiment rien, mais c'était moi qui l'avais trouvé et qui devais maintenant décider ce que j'en ferais. Allais-je le confier immédiatement à frère Siméon ou attendre jusqu'à ce que je sois plus sûr de mon terrain ? Ni dans le cas de Jeanette, ni dans celui de son frère, je n'avais de preuve formelle qu'un meurtre avait été commis, et même en ayant dans les mains la liste des condamnations, je me sentais mal à l'aise. Le moine, lui, n'aurait pas de scrupules et, dès que le temps se serait amélioré, il déclencherait l'action qui dévasterait quatre existences.

Je repliai lentement le feuillet de parchemin et le mis dans la sacoche de cuir que je portais à ma ceinture. Je prendrais le reste de la journée pour réfléchir à la question, et la nuit si nécessaire. Les visages de Phillipa Talke et d'Adela

Empryngham occupaient obstinément ma pensée ; et qui savait quels autres serviteurs des Cederwell nourrissaient une rancune secrète contre leur maîtresse ? Après un dernier coup d'œil sur la chapelle restaurée dans son ordre antérieur, je m'apprêtai à descendre.

J'étais debout sur la seconde marche quand je fus violemment poussé dans le dos et j'entamai un plongeon qui s'acheva un étage plus bas.

## CHAPITRE XIV

J'émergeai des brumes de l'inconscience pour découvrir frère Siméon penché sur moi, son étroit visage dévoré d'inquiétude.

— Colporteur ? Qu'est-il arrivé ? Comment vas-tu ?

Je m'assis lentement puis étirai avec prudence chacun de mes membres pour m'assurer qu'aucun os n'était brisé. Satisfait du résultat, je pris conscience d'un mal de tête lancinant et du fait que je me sentais tout étourdi.

— Quelqu'un m'a poussé du haut de l'escalier, dis-je.

Le frère acquiesça :

— Je me disais bien que quelque chose de fâcheux avait dû t'arriver quand je t'ai trouvé dans cet état.

Puis, pour expliquer sa présence, il ajouta :

— Lorsque je me suis éveillé de ma sieste, tu n'étais pas là et Martha Grindcobb a prétendu que tu t'étais rendu à l'écurie jouer aux dés avec les palefreniers. Mais, me souvenant de ce que tu m'avais dit ce matin, je suis allé droit à la tour. Je m'en approchais quand un homme en est sorti. Sitôt qu'il m'a vu, il a pivoté sur sa droite et disparu par la sente à travers la lande.

— Avez-vous vu qui c'était ? demandai-je avec une excitation qui accrut mon tournis.

— Malheureusement pas. J'étais trop loin. De toute façon, il portait son capuchon si bien enfoncé qu'il cachait son visage.

Le frère m'aida à me relever, ce qui fut une pénible opération.

— J'ai d'abord cru que c'était toi mais me suis vite rendu compte que la silhouette était trop petite. En plus, ton manteau est brun foncé et le sien était brun-rouge. Tiens, assieds-toi un peu, fit-il en me guidant vers un tabouret.

Dans mon esprit surgit l'image de Fulk Disney tel que je l'avais vu le matin, drapé dans un manteau de laine rousse. Je

dus murmurer son nom tout haut car frère Siméon leva vivement les yeux vers moi et haussa les sourcils.

Je lui parlai de ma première rencontre avec Fulk et des conclusions que j'en avais tirées.

— Je l'ai croisé de nouveau dans le couloir, juste avant de quitter la maison, ajoutai-je. Soit il n'avait pas terminé ses affaires dans la tour, soit il se doutait de ma destination et il a décidé de me suivre. Quoi qu'il en soit, comme j'ai d'abord rendu visite à maîtresse Empryngham, il est arrivé le premier. Et quand j'ai fait mon apparition, il a dû se dissimuler en gardant toujours un étage d'avance sur moi et en m'épiant du sommet de chaque volée de marches. Quand j'étais dans la chapelle de Lady Cederwell, il se trouvait sur les marches qui conduisent au poste de guet...

Je m'interrompis en poussant un cri, frappé par la signification de ce que je venais de dire. Je fouillai dans la sacoche de ma ceinture, la décrochai, la secouai à l'envers... Comme je le craignais, elle était vide. La lettre destinée à frère Siméon avait disparu.

Je l'expliquai au moine, dont les manières changèrent du tout au tout. La compassion qu'il avait ressentie pour moi fit place à l'exaspération.

— Tu avais la liste d'accusations en ta possession et tu te l'es fait voler, bougre d'imbécile ! tonna-t-il. Mais quel crétin ! Quel âne bâté !

J'eus recours à toute ma force de volonté pour ne pas riposter sur le même ton.

— Comment pouvais-je savoir qu'il y avait quelqu'un dans la tour ? protestai-je. Je n'avais pas idée de ce que j'allais y trouver. Je ne pensais même pas y trouver quelque chose. Une chute pareille ! J'aurais pu me casser le cou, ajoutai-je pour regagner sa sympathie.

— Exact, admit-il, moins implacable. Qu'est-ce qui t'a sauvé ?

— Je ne sais pas. Je pense que j'ai dû pressentir peu avant d'être poussé la présence de quelqu'un derrière moi. Peut-être ai-je senti son souffle sur ma joue. Mais, instinctivement, j'ai sauté sur le côté de la cage d'escalier à l'instant précis où Fulk m'a poussé dans le dos.

Je tâtai du bout des doigts une bosse qui enflait au-dessus de mon œil gauche.

Frère Siméon resta silencieux un bon moment, puis il haussa ses frêles épaules.

— Je reconnais que tu n'as pas tous les torts, dit-il à contrecœur. Mais tu avais en main les preuves contre Sir Hugh et Maurice Cederwell et tout a disparu. Négligence, colporteur ! J'appelle cela de la négligence ! Sans ce document, je ne peux rien faire. Les maudits continueront de prospérer et de jouir des fruits de leurs péchés parce qu'il n'y a pas d'accusation que je puisse porter contre eux. N'ayant jamais parlé à Lady Cederwell, je n'ai aucun moyen de prouver pourquoi elle m'a convoqué au manoir.

— À moins que quelqu'un d'autre ne veuille témoigner contre eux, dis-je.

Le moine fit la moue.

— Il y a très peu de chances. De nos jours, la morale se relâche partout. Le péché de chair n'est plus considéré comme une faute grave. La cour du roi Édouard donne l'exemple au reste du pays. Penses-tu sérieusement qu'un seul habitant du manoir de Cederwell risquerait sa situation en portant des allégations d'adultère et pire encore contre le maître et son héritier ? Mais écoute bien ceci, colporteur.

Les yeux du zélé frère Siméon flamboyèrent :

— Où que Dieu m'appelle à l'avenir et si fatigant soit le voyage, je n'oublierai jamais Sir Hugh Cederwell, ni la sainte jeune femme dont il a détruit la vie. Si je puis lui faire du tort, je lui en ferai !

Malgré moi, je frissonnai. Une telle malveillance était troublante. Puis je me rendis compte que le frère me dévisageait.

— Tu pourrais être témoin, suggéra-t-il. Tu pourrais jurer sur le crucifix de ce que tu as entendu ce matin entre Sir Hugh et maîtresse Lynom.

Je me retins de secouer la tête mais ma réponse fut énergique :

— Non ! Je ne répéterai jamais des choses qui n'étaient pas destinées à mes oreilles.

— Tu es prêt à fermer les yeux sur l'immoralité, voilà ce que ça veut dire, fit le frère, méprisant. Tu es comme beaucoup de jeunes gens : le mal ne te répugne pas comme il le devrait. Eh bien, je suppose que j'aurais dû le savoir avant de te solliciter. Peux-tu marcher à présent ? Tu as une vilaine enflure sur le front. Il est temps de retourner au manoir pour te faire soigner.

Je me relevai en vacillant.

— Qu'allons-nous dire à propos de ce qui vient d'arriver ?

— Que pouvons-nous en dire ? répliqua-t-il d'un ton acide. Nous n'avons pas de preuve que tu as été attaqué par Fulk Disney. Il lui suffit de nier sa présence dans la tour et on le croira. Tu peux être certain qu'il s'est déjà débarrassé de la lettre de Lady Cederwell. Déchirée, jetée au vent, éparpillée dans les congères.

— Très bien, dis-je. Je raconterai que la curiosité m'a conduit à rôder dans la tour, que j'ai dégringolé dans l'escalier et que vous m'y avez trouvé. Après tout, c'est la vérité.

Il hocha la tête et nous descendîmes la dernière volée de marches pour nous retrouver dehors. J'inspectai rapidement du regard ce que l'on pouvait voir du sentier qui courait à travers la lande, tout en sachant fort bien que je n'étais pas en état de l'explorer. Avec un soupir, je suivis frère Siméon qui retournait au manoir.

— Je ne sais pas... me singeait Martha Grindcobb. Et ça se dit veuf avec un enfant à charge... À mon avis, ça serait plutôt un grand gars dégingandé qui n'a jamais su grandir !

Elle s'affairait autour de moi et terminait la confection d'un cataplasme de rue, de bourrache et de miel qu'elle appliqua sur mon coquard et fixa au moyen d'une longue bande de lin enroulée autour de ma tête. Frère Siméon ne faisait aucun effort pour réfréner son hilarité devant le spectacle et je me consolais en pensant à l'absence bénie des filles de cuisine. Phillipa Talke les avait convoquées toutes les trois, m'avait dit Martha, pour l'aider à faire la toilette mortuaire de leur maîtresse. Le corps avait enfin retrouvé sa souplesse et pouvait être décemment lavé et vêtu pour les funérailles.

Grâce à cette information et à mes connaissances antérieures sur le sujet, j'essayai de calculer le moment de la mort de Lady Cederwell le jour précédent mais je fus repris de tournis et faillis m'effondrer au pied de mon tabouret.

— Tu ferais mieux d'aller t'étendre, fiston, ordonna Martha, faisant des yeux le tour de sa cuisine. Il n'y a aucun confort ici. Prenez-lui la main, mon frère, et aidez-le à gagner le dortoir des hommes. Vous y trouverez un lit qui restera inoccupé jusqu'à l'heure du coucher. Roger va en profiter pour se reposer une ou deux heures avant le dîner. Je te préviens, fit-elle en se tournant vers moi, tu auras le visage noir et bleu jusqu'à demain matin, mais c'est bien ta faute... Tout de même, tu vas boire un jus de laitue pour te faire dormir. Quel besoin avais-tu d'aller fourrager dans cette horrible vieille tour ? Tu peux me le dire ?

Malheureusement, je ne pouvais lui répondre sans révéler plus que je n'avais décidé de le faire et j'endurai stoïquement ses reproches pour mon « escapade puérile » jusqu'à ce que Siméon et moi nous fûmes suffisamment éloignés. Dehors, il nous fallut constater que si la neige avait cessé, le froid avait empiré. Midi était passé depuis deux heures seulement mais, sous le ciel plombé, la lumière blafarde du jour prenait des tons de grisaille et une immobilité fantomatique.

Le quartier des hommes était situé exactement sous le dortoir des femmes derrière la grande salle ; sa fenêtre aux volets fermés était protégée par le surplomb de la galerie, si bien que la pièce était un peu moins glaciale que la chambre à l'étage traversée de courants d'air. Cela mis à part, c'était une réplique de la pièce du dessus : rangée de lits au cadre de bois, coffre solitaire pour les vêtements et table pour les bougies et le briquet.

Le lieu était désert et le moine ne fut que trop heureux de se soulager de mon poids en me laissant m'affaler sur le lit le plus proche. Il m'aida encore à ôter mes bottes puis se sentit libre de filer.

— Reste ici le temps qu'il faut et tâche de te reposer, me conseilla-t-il. Si tu es réveillé au moment du dîner, je t'apporterai un bol de bouillon.

— Ne vous en faites pas, murmurai-je, déjà somnolent car la potion de Martha Grindcobb commençait à faire son effet. Si je suis réveillé, j'irai moi-même chercher à manger.

Ma réplique lui arracha un accès de rire inusité que je perçus avant de sombrer dans la marée noire de l'inconscience. Je tournoyais toujours plus bas dans les profondeurs du sommeil qui, au cours de notre vie terrestre, est notre plus subtile approche de ce que peut être la mort. Nous ne voyons rien, nous n'entendons rien, nous ne sommes rien, et le temps indifférent dérive par-dessus nos têtes...

Quelque chose, un bruit peut-être, me forçait à remonter vers la lumière. Il pénétrait mes sens, il m'obligeait à me tourner et retourner dans le lit étroit, il me contraignit à m'asseoir et à écouter. Le son venait d'en haut, une voix de femme qui hurlait de terreur. Mes jambes me semblaient être des boulets de plomb attachés à mon corps et, pendant ce qui me sembla plusieurs minutes et ne fut probablement que quelques secondes, elles refusèrent de m'obéir. Enfin, je me traînai sur mes pieds jusqu'à la porte du dortoir et découvris en l'ouvrant qu'il faisait presque noir. J'avais dû dormir plusieurs heures et le soir était venu.

Les cris s'étaient un peu atténusés et déjà d'autres acteurs entraient en scène. Tandis que je me tenais là, l'esprit troublé, Martha Grindcobb et frère Siméon surgirent précipitamment par la porte arrière, suivis de près par les aide-cuisinières surexcitées qui anticipaient quelque horreur innommable. Simultanément, maîtresse Lynom et Maurice Cederwell sortirent de leurs chambres et apparurent côte à côte sur le balcon de leur étage. Quelques secondes encore et Tostig Steward et Phillipa Talke arrivèrent de la maison, précédant Sir Hugh fort irrité, qui réclamait des explications. Le bruit avait atteint les écuries où des voix distantes s'interrogeaient, et le vacillement d'une lampe qui jaunissait la neige annonçait l'arrivée imminente des palefreniers.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Sir Hugh se frayait son chemin au milieu de nous qui, nerveux, restions tassés au pied de l'escalier. Il monta vers la galerie.

— Ursula, qu'est-il arrivé ? Comment allez-vous ?

Manifestement touchée par l'inquiétude qu'elle suscitait, maîtresse Lynom se pencha un peu vers lui.

— Les cris viennent du dortoir des femmes. Je pense que ce doit être votre belle-sœur, maîtresse Empryngham. Il n'y a personne d'autre dans le dortoir. Mais soyez prudent ! Vous ne connaissez pas encore la cause de sa détresse. Il peut y avoir quelqu'un caché dans la pièce.

Je vis Sir Hugh acquiescer d'un geste bref de la tête, puis avancer à grandes enjambées tout en appelant les autres hommes à la rescoufle. Siméon me frappa sur l'épaule pour me pousser devant lui mais les frères Capsgrave et Jasper nous avaient devancés, escaladant les marches encombrées de neige aussi vite qu'il était possible sans se casser la figure. Il n'y avait, je le remarquai, pas trace de Hamon.

Parvenus au dortoir des femmes et regroupés autour de la porte ouverte, nous distinguâmes la silhouette tremblante d'Adela Empryngham qui gémissait, assise au bord de son lit. Maîtresse Lynom s'avança aussitôt et alla s'asseoir auprès d'elle, entourant ses épaules d'un bras compatissant. Sir Hugh alluma une chandelle qu'il souleva et dont la lumière vacillante éclaira le visage blanc et terrifié de sa belle-sœur.

— Là, là, ma chère, la consolait maîtresse Lynom. Vous avez fait un mauvais rêve ?

Les sanglots convulsifs s'apaisaient et la tête inclinée se redressa tandis qu'Adela étudiait cette suggestion.

— Je... Oh ! Ça pourrait être ça, vous croyez ? Je... J'étais sûre que quelqu'un se tenait à l'entrée... Je... J'en étais certaine.

— Vous vous êtes réveillée brusquement au milieu d'un cauchemar, expliqua maîtresse Lynom, apaisante. Il n'y avait personne ici. Levez davantage la chandelle, Hugh, qu'elle puisse voir par elle-même.

Le chevalier s'exécuta, tournant lentement sur lui-même pour bien montrer que personne n'était tapi dans un coin. Ceci parut convaincre Adela ; oui, l'incident n'avait peut-être été qu'un mauvais rêve, mais elle était néanmoins toujours très effrayée et maîtresse Lynom demanda d'un ton sans réplique qu'un lit à

roulettes soit immédiatement installé le long du sien dans la chambre d'hôte.

— Elle finira la nuit près de moi. Après tout ce qui est arrivé aujourd'hui, on ne peut la laisser seule, et les femmes ne monteront pas se coucher avant quelques heures.

Une main pressée sur ma tête pour contenir les bourdonnements, je m'avançai.

— Maîtresse Empryngham, cette personne que vous avez vue sur le seuil, était-ce un homme ou une femme ?

Elle me regarda, hagarde :

— Je ne pouvais pas voir. C'était juste une ombre.

Maurice Cederwell, qui se tenait derrière son père, s'écria d'un ton rogue :

— Qui t'a demandé de te mêler de cette affaire, colporteur ? Adela elle-même est convenue que tout ça était un rêve.

Un murmure d'approbation salua ses propos. Néanmoins, j'aurais poursuivi mon enquête s'il n'avait été évident que maîtresse Empryngham n'était pas en état de fournir des réponses sensées à d'éventuelles questions. Et nous commençâmes à nous disperser, chacun de son côté. Phillipa Talke alla présider à l'installation du lit dans la chambre d'hôte. Martha, Ethelwynne, Édith et Jenny Tonge filèrent vers la cuisine achever les préparatifs du dîner et Tostig retourna dans la grande salle afin de veiller à ce que le couvert fût bien dressé. Sir Hugh aidait sa belle-sœur à passer dans la pièce à côté. Quant à moi, je posai la main sur l'épaule de Nicholas Capsgrave à l'instant où lui, son frère et Jasper repartaient vers les écuries.

— Tu as été l'un des premiers à monter ici avec Sir Hugh.

Il hocha la tête.

— Était-elle ouverte ou fermée ? demandai-je en désignant la porte du dortoir.

Nicholas hésita mais Jude trancha :

— Elle était ouverte.

— Tu en es sûr ?

— Absolument.

— Merci, leur dis-je, mais comme je ne leur expliquai pas le sens de ma question, ils haussèrent les épaules et partirent.

En revanche, le moine tenait à savoir :

— À quoi rime cette question ?

— Vous ne voyez pas ? murmurai-je en me poussant de côté pour laisser le passage à Sir Hugh et à maîtresse Lynom qui soutenaient Adela. Pas une personne saine d'esprit ne dormirait par ce temps avec la porte ouverte.

— Et alors ? insista Siméon, les sourcils froncés.

— Alors, si maîtresse Empryngham avait simplement eu un cauchemar, la porte aurait été bien fermée. Vous pouvez sûrement comprendre ça, fis-je, impatienté par sa lenteur d'esprit.

Mon compagnon prit la mouche :

— Inutile de me parler sur ce ton ! Tu ne peux pas t'attendre à ce que tout le monde soit passionné par la résolution des énigmes. Tout le monde n'a pas la vocation de dépister des meurtriers !

— Même pas s'il s'agit de traduire le criminel devant la justice ?

— « La vengeance est mienne, dit le Seigneur », se contenta-t-il de répondre.

J'étais sur le point de lui rappeler son intention déclarée de nuire à Sir Hugh si jamais il en avait l'occasion quand mon attention fut distraite par Maurice Cederwell. Arrivé à la porte de sa chambre, il l'ouvrit, en passa le seuil et j'entendis une voix venue de l'intérieur qui demandait : « Est-ce que le calme est revenu ? » C'était une voix d'homme, une voix que je reconnus. Sauf erreur grossière de ma part, c'était Fulk Disney qui avait parlé.

Malgré les gronderies de Martha Grindcobb, je refusai de retourner dans mon lit d'emprunt. J'étais parfaitement éveillé et j'avais beau avoir tout le corps douloureux, je n'étais pas d'humeur à m'aliter seul dans le noir et le froid. J'avais besoin de chaleur et de lumière pour reprendre mes réflexions, tout en souhaitant plus de paix et de tranquillité que n'en promettait la cuisine. Mais j'avais surtout une faim de loup, car il était peu de chose à l'époque qui pouvait réduire mon appétit. Je parvins à persuader Martha de me trouver un quignon de pain noir et un

bout de fromage de chèvre, accompagnés d'une poignée de petits poireaux de printemps séchés et conservés. Je dévorai le tout. (Toute la soirée qui suivit, mes commensaux gardèrent leurs distances ou, si par hasard ils passaient près de moi, ils se retenaient de respirer.)

À son retour de la chapelle où il avait disparu pour célébrer les vêpres, le frère me reprocha vertement mon absence.

— Ton observance religieuse n'est pas assez rigoureuse, Roger, pas autant que je la souhaiterais pour toi. Néanmoins, j'espère que tu n'es pas la proie des croyances hérétiques qui, de nos jours, prévalent un peu partout. J'ai entendu dire que même le duc de Gloucester possède la Bible des lollards<sup>16</sup>.

— Il possède aussi l'*Imitatio Christi* de Thomas à Kempis<sup>17</sup>, répondis-je sans réfléchir.

Je vis les sourcils de Siméon se hausser de stupéfaction. Heureusement, à cet instant précis, deux voix s'élevèrent dans le couloir, l'une coléreuse, l'autre larmoyante. Quelques secondes plus tard, Phillipa Talke apparut, traînant à bout de bras la petite domestique de Lady Cederwell et portant un beau manteau de laine brun-roux.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? aboya Martha, irritée par cette bruyante intrusion dans son domaine.

La gouvernante brandit le manteau.

— Je viens de surprendre Audrey qui sortait de la chambre de Milady en portant ceci ! dit-elle d'un ton venimeux. Sale petite voleuse !

— Je ne suis pas une voleuse ! affirma craintivement Audrey, les yeux débordants de larmes. La maîtresse me l'avait promis il y a seulement trois jours. Elle disait qu'elle ne l'avait jamais aimé. Elle disait qu'elle n'en avait que faire et qu'il était plus juste de le donner à quelqu'un qui en avait besoin.

---

<sup>16</sup> Pénitents du XIV<sup>e</sup> siècle, ils étaient en Angleterre disciples de Wyclif. Ils menaient une vie de pauvreté, de pénitence et de vagabondage, et étaient suspects d'hérésie aux yeux de la hiérarchie. (N.d.T.)

<sup>17</sup> Écrivain mystique allemand (v. 1379-1471), auteur de nombreux ouvrages de spiritualité et de théologie. (N.d.T.)

Phillipa Talke beugla de rire :

— Ah ! vraiment ? Quelle belle histoire ! Mais où sont les preuves, hein ? Milady a-t-elle écrit son testament ? A-t-elle fait savoir à quelqu'un qu'elle te le donnait ?

Audrey Lambspringe s'essuya la figure du dos de sa main et se moucha dans ses doigts.

— Elle pourrait l'avoir fait, dit-elle sur le ton du défi. Je n'en sais rien. Mais je sais bien ce qu'elle m'a dit.

— Menteuse ! rugit maîtresse Talke qui joignit au mot une gifle magistrale qui envoya valser la pauvre enfant.

Frère Siméon et moi nous levâmes, prêts à intervenir, mais Martha fut plus vive que nous. Les poings sur les hanches, elle s'interposa entre la femme et la fillette.

— Ça suffit ! prévint-elle la gouvernante. Je ne veux pas de bagarre dans ma cuisine. Et je refuse que vous passiez vos déceptions et votre mauvaise humeur sur une enfant.

Elle se tourna vers Audrey :

— Tout de même, tu n'aurais pas dû prendre comme ça le manteau dans la chambre de la maîtresse défunte, alors qu'elle est encore étendue sur son lit. Maîtresse Talke va devoir faire savoir à Sir Hugh ce qui s'est passé, si bien que tu pourras lui répéter toi-même ce que tu nous as dit. De deux choses l'une : ou il te croit ou il ne te croit pas.

— Lady Cederwell a dit que je devais avoir le manteau, elle l'a dit ! affirma Audrey dont les larmes ruissaient de nouveau. Le mien est tout usé et miséreux. Elle m'a dit qu'il me tiendrait chaud en hiver.

— Elle ne t'aurait pas donné un si beau vêtement ! protesta maîtresse Talke d'un ton cinglant. Le maître l'avait acheté pour Milady à un riche marchand de Campden, c'est ce qu'elle m'avait raconté. Avant qu'ils soient mariés, et il a dû lui coûter une jolie somme.

L'air avide, elle palpait la laine épaisse puis me jeta un coup d'œil :

— Qu'est-ce que tu en penses, colporteur ? Tu dois connaître la valeur d'un tel objet.

— Il a certainement dû coûter fort cher, répondis-je, contrarié d'être mêlé à la dispute. À le voir, la laine vient des meilleurs élevages des Cotswolds.

Frère Siméon hocha la tête et les commissures de sa bouche esquissèrent une moue réprobatrice.

— Ce genre de laine devrait valoir douze ou treize marks le sac. Pensez à ce qui pourrait être fait avec une telle somme pour la gloire de Dieu et pour Ses œuvres. Lady Cederwell avait raison de mépriser les vanités de ce monde mais elle a eu tort de te promettre ce manteau, ma fille. Elle aurait dû le vendre et donner l'argent à l'Église.

Derrière son dos, Martha Grindcobb grimaçait à mon intention, roulant des yeux vers le ciel et plissant le nez. Mais ce fut à Phillipa Talke et Audrey Lambspringe qu'elle s'adressa :

— Vous feriez bien d'aller immédiatement chez le maître régler cette affaire. Nous avons déjà assez de soucis. Pas besoin d'accusations de vol par-dessus le marché.

La gouvernante ne demandait que cela :

— C'était mon intention ! Je n'ai pas besoin de vos conseils pour savoir ce qui est juste et approprié, maîtresse Grindcobb ! Suis-moi, ma fille.

Elle et Audrey quittèrent la cuisine aussi vite qu'elles y étaient entrées, la jeune fille dans le sillage de son aînée. Je les regardai partir, l'œil fixé sur le manteau roux drapé sur le bras de Phillipa Talke. Malaisément, une idée sourdait dans mon esprit.

## CHAPITRE XV

Il neigea encore cette nuit-là mais je ne l'appris que le lendemain, à mon réveil, m'étant blotti après le dîner près des dernières braises puis ayant dormi comme une souche jusqu'au chant du coq. En ces temps lointains, il me suffisait d'un long sommeil, profond et sans rêves, pour guérir tous les maux dont je pouvais souffrir ; j'étais couvert de contusions multiples et orné d'un coquard sur l'œil, mais je m'étais débarrassé du mal de tête et du sentiment de lassitude qui m'avaient tourmenté après ma chute, et aussi de mon bandage. Je ressentais bien quelques élancements en me levant mais si bénins que je pouvais ne pas en tenir compte.

Siméon reposait près de moi sur le dos, un bras déployé parmi les joncs de la veille, et son habit noir s'était si bien entortillé qu'il lui remontait aux genoux, découvrant une paire de jambes chétives. Comme d'habitude, il ronflait, sa mâchoire inférieure détendue tandis qu'il respirait l'air glacé. Prenant grand soin de ne pas le déranger, j'accomplis le même rituel que la veille : souffler sur le feu pour le faire repartir et mettre de l'eau à chauffer. Je finissais de me raser quand Martha Grindcobb et les aide-cuisinières descendirent du dortoir et m'apprirent que, bien qu'il eût neigé pendant la première partie de la nuit, le soleil levant promettait un beau jour.

Elles entamèrent les préparatifs du petit déjeuner et j'allai à la porte en juger par moi-même. C'était un matin de gel intense et tout était brillant et lumineux, depuis les branches et les toits étincelants de gelée blanche jusqu'au miroitement de la terre gelée. La falaise derrière le manoir n'était qu'une ombre noyée sous un voile de brume ambrée et le ciel, aussi loin que portait l'œil, étendait son immensité bleue. À mon avis, il ne faudrait pas attendre longtemps avant que le beau temps se stabilise et

qu'il devienne indispensable que moi-même et les autres hôtes forcés de Sir Hugh prenions le départ. S'il gelait plus fort cette nuit-là, la neige serait assez tassée le lendemain pour permettre les voyages, à condition d'adopter une allure prudente et de s'entortiller moult chiffons autour des pieds.

Je retournai à la cuisine où Édith et Ethelwynne discutaient avec force bâillements de l'agrément de s'attarder au lit le matin. Je conclus de leurs propos qu'elles avaient été mobilisées par maîtresse Talke jusque tard dans la nuit pour procéder à la toilette mortuaire de Gérard Empryngham.

— Comment va maîtresse Empryngham ce matin ? m'enquis-je. Est-elle remise de ses frayeurs ?

Le bras plongé dans un tonneau dont elle tirait des harengs salés, Martha acquiesça :

— Elle a fait dire qu'elle se levait et descendrait dans un instant ; ainsi, tu pourras voir par toi-même. Nous, dans le dortoir, on était toutes un peu nerveuses la nuit derrière et on a poussé le coffre à vêtements en travers de la porte. Je ne sais pas comment ça s'est passé pour maîtresse Lynom et son invitée. Mais ne va pas croire que nous craignions une intrusion ! Non ! Maîtresse Empryngham a fait un mauvais rêve, c'est tout !

Elle achevait sa phrase quand Adela fit son apparition, désireuse de retourner dans sa chambre aussi vite que possible pour revêtir ses vêtements de deuil. Elle prit à peine le temps d'écouter mes voeux de bonne santé et disparut dans la réserve puis dans la petite cour triangulaire. Quand elle revint, vêtue de noir des pieds à la tête, je fus frappé par son changement : ayant maintenant surmonté le choc premier de la mort de son mari, elle commençait à jouir de son rôle de veuve accablée de chagrin.

— L'avez-vous vu ? lui demanda Martha Grindcobb, d'une voix sourde et révérencieuse, tout en jetant de l'avoine et du sel dans une marmite d'eau chaude.

Adela fit signe que oui et inclina sa tête voilée :

— Gérard semble très paisible. Je dois remercier maîtresse Talke pour ses bons offices.

Ethelwynne et Édith se regardèrent et firent la grimace.

— Et nous, pourquoi n'avons-nous pas droit aux remerciements ? demanda la première d'un ton pincé quand Adela fut partie à la recherche de la gouvernante. C'est nous deux qui avons fait tout le travail.

La cuisinière lui conseilla de tenir sa langue, reprit sa besogne et m'interpella :

— Hé, colporteur, vois donc ce que tu peux faire pour réveiller le moine. Il est grand temps qu'il se lève. De ma vie je n'ai entendu un homme dormir si bruyamment !

Je secouai Siméon et lui appris la bonne nouvelle que notre séjour à Cederwell tirait probablement à sa fin.

— Il gèle en ce moment, mais le soleil brille et je pense qu'il sera assez chaud pour provoquer un début de dégel à midi.

L'information le réjouit manifestement. Ayant craché dans les joncs et nettoyé son nez en soufflant avec vigueur dans sa manche, il s'en fut à la porte jeter un coup d'œil.

— Tu as raison, me dit-il en revenant près du feu et tendant ses mains vers les flammes. Le vent a changé de direction et les nuages ont disparu. On pourrait même envisager de partir aujourd'hui.

Ses yeux brillaient à cette perspective.

— Ce serait de la folie de partir si brusquement, protesta Martha. Attendez une nuit de plus pour voir si le temps se maintient. Vous ne voulez quand même pas être pris dans une autre tempête en rase campagne ! J'espère que tu as plus de bon sens, colporteur.

J'acquiesçai vigoureusement. J'avais mes propres raisons pour ne pas souhaiter quitter aussitôt le manoir et j'avais besoin du moine. Après le petit déjeuner, donc, je le persuadai de profiter un peu plus longtemps de l'hospitalité de Sir Hugh.

— Votre appétit est si modeste que vous pouvez difficilement mordre sur ses ressources, et vous êtes si tranquille qu'il doit être à peine conscient de votre présence.

— Là n'est pas la question, répliqua dignement Siméon. Mon devoir m'appelle parmi les pécheurs et les déchus ; ma parole doit les inciter à se repentir de leurs vices.

— Mais ils ne recevront pas votre message si vous vous transformez en glaçon sur le bord de la route, objectai-je.

Cet argument parut le frapper davantage que les précédents et j'obtins finalement sa promesse qu'il resterait à Cederwell vingt-quatre heures encore, jusqu'à ce que l'on puisse raisonnablement compter sur le dégel.

— Je désire que vous veniez avec moi explorer le sentier de la lande, dis-je en baissant la voix, espérant que nul autre que lui ne m'entendrait dans la cacophonie des pots et des casseroles. Nous y avons remarqué du mouvement hier dans le sous-bois. Il pourrait y avoir quelque chose à trouver par là.

— Si quelqu'un y était, ce quelqu'un est parti depuis longtemps, repartit le frère d'un ton maussade. À mon avis, c'était tout simplement de la neige qui tombait des branches agitées par le vent.

— Peut-être. Mais j'aimerais tout de même en avoir le cœur net.

— Fort bien ! grogna-t-il, de méchante humeur, mais, selon moi, c'est une entreprise stupide. On ne trouvera rien du tout, juste l'occasion de nous geler jusqu'à la moelle. Mieux vaut prendre tranquillement notre petit déjeuner pour nous réchauffer.

Martha, qui n'avait saisi que la dernière phrase, gloussa de joie.

— Soyez tranquille, mon frère. Vous pouvez compter sur Roger pour se farcir l'estomac des bonnes choses que je prépare.

Elle se tourna vers moi pour déclamer :

— Ce matin, harengs salés et de nouveau porridge, mon garçon. Et je t'accorderai quelques-uns de mes gâteaux d'avoine pour combler les creux.

Elle tint parole et nous fit de surcroît chauffer de la bière épicée qui était juste à point quand les palefreniers arrivèrent des écuries. Apparemment, Hamon et Jasper n'avaient pas le moral ; ils étaient agités et désireux de rentrer chez eux. Ils ressentaient forcément les vexations et tracasseries inhérentes au fait d'être enfermés dans une maison qui ne leur était pas familière, l'ennui de n'avoir rien d'autre à faire qu'étriller et nourrir leurs trois chevaux. De plus, les circonstances tragiques des deux morts survenues en l'espace de deux jours étaient de nature à plonger tout le monde dans une tristesse noire. Mais,

même ainsi, Hamon paraissait beaucoup plus taciturne et renfrogné que son compagnon et, pendant le repas, il ne cessa de quitter son tabouret pour aller à la fenêtre évaluer l'état du ciel.

J'observais pensivement cet homme, accusé par Sir Hugh d'avoir assassiné sa femme sur les ordres de maîtresse Lynom, et par la dame d'avoir vu le chevalier penché sur le corps de Lady Cederwell des heures avant que frère Siméon et moi-même découvrions son cadavre. De là mes pensées dérivèrent du côté de deux manteaux roux, dont l'un appartenait à Fulk Disney, l'autre à la femme disparue. Je gardais un vif souvenir du second, drapé sur le bras de Phillipa Talke.

Le petit déjeuner avait été servi tard ce matin-là, car il avait fallu d'abord laver la vaisselle sale ramassée dans la grande salle, la chambre du père Godyer et la pièce de l'intendant. Quand nous eûmes fini, le soleil se levait dans un ciel hivernal et Martha s'énervait, disant qu'elle n'aurait qu'une heure pour préparer le déjeuner. Les plats ne seraient sûrement pas prêts et, s'ils l'étaient, personne n'aurait assez faim pour les apprécier. Une véritable insulte à son travail.

— Et il faut absolument remplir la barrique d'eau et aller chercher du bois, gémit-elle, provoquant le départ précipité des Capsgrave, de Jasper et de Hamon, avant qu'elle ne leur mette le grappin dessus pour exécuter ces corvées.

Je n'avais d'autre choix que d'offrir mes services, au grand soulagement du moine, trop heureux de passer encore une demi-heure devant le feu avant que nous partions à l'aventure.

— Il fera moins froid dans un moment, me dit-il.

Je pris le grand seau de cuir et traversai la réserve jusqu'à la cour triangulaire. Là, je ne pus empêcher mes yeux de s'égarer vers la porte fermée de la chambre des Empryngham où reposait le corps de Gérard, à présent décemment lavé et habillé ; on avait fait disparaître tous les indices de sa mort violente et lissé ses traits contractés pour présenter un faux masque de sérénité ; un crucifix était probablement placé entre ses mains jointes. Je restai figé un moment et lâchai la bride à mon imagination...

J'entendais les verrous de la porte de la réserve glisser furtivement et voyais surgir une silhouette qui retirait le couvercle du puits avant d'aller frapper à la porte des Empryngham. Au bout d'un moment, Gérard endormi et seulement vêtu de sa chemise de nuit répondait à ces coups insistants...

Ici, la succession des images nées de ma rêverie s'arrêta. Qu'était-il arrivé ensuite ? Comment avait-on convaincu Gérard de mettre le nez dehors par ce sale temps, sans chaussures et sans robe de chambre, absolument nécessaires pour que sa mort s'apparente à un accident. Je mesurai la distance du puits à la porte : deux mètres, pas beaucoup plus. Je vis donc ma silhouette en manteau faire un pas de côté quand la porte s'ouvrit, et se fondre dans les ténèbres. À moitié endormi, Gérard avança dans la neige pour savoir qui ou quoi l'avait réveillé. Aussitôt, fort de sa détermination, mon meurtrier bondit derrière lui et ses mains plaquées sur son dos le propulsèrent en avant et le précipitèrent dans le puits, tête la première. Ensuite, ayant empoigné les deux chevilles nues, mon fantôme n'avait plus qu'à tenir Gérard suspendu jusqu'à ce que sa résistance prît fin. Et par cette nuit d'hiver, il fallut peu de temps pour que la glace se formât à la surface de l'eau, enserrant rapidement le corps...

Plus j'étudiais cette version des événements, plus j'étais convaincu de sa vraisemblance, voire de son authenticité. Je revins à la cuisine, mon seau plein à ras bord et moi très satisfait de mes cogitations. Après deux autres randonnées au puits, on me dépêcha au tas de bois des écuries où je fus accueilli par trois palefreniers penauds et par l'indifférence morose de Hamon. Cette fois, je ne fis aucun frais de conversation et me contentai de remplir mon panier de bûches et de branches, autant que j'en pouvais porter, avant de les laisser en compagnie de leur conscience et des jeux de hasard.

Sur le chemin du retour, mes orteils et mes doigts pincés par le froid, le visage inondé de soleil, j'observai que la neige fondait et s'égouttait des arbres et des buissons. À moins que le temps ne change du tout au tout pendant la nuit, mon séjour au manoir de Cederwell s'achevait. Le lendemain, je n'aurais plus

d'excuse pour m'incruster. Tout à coup, je me rendis compte que j'ignorais quel jour de la semaine nous étions ; il me fallut réfléchir avec attention avant de conclure qu'étant arrivé ici un mardi, nous devions être jeudi, le jour de Thor, aurait dit Ulnoth. Thor, messager de la lumière et fils de Woden dont le royaume était Thrudvang et dont la femme était Sif... Assailli par un sentiment de culpabilité, je mis un terme à ces pensées dévoyées et fis le signe de la croix.

En approchant de la porte de derrière, j'entendis des voix venues de la grande entrée et vis apparaître un homme à l'angle du manoir ; un petit homme, avec des sourcils roux broussailleux, une peau brune et plissée comme un vieux soulier et une grande bouche qui se fendit en un sourire amical sitôt qu'il m'aperçut. Son manteau et ses bottes étaient constellés de pièces et ses hauts-de-chausses déchirés.

— La paix soit sur cette maison.

En me saluant, il ouvrit son manteau pour découvrir la panoplie des outils de sa profession suspendue à sa ceinture.

— Ta femme a-t-elle des poêles ou des pots à réparer ?

Je me mis à rire :

— Je suis veuf, l'ami, et rien qu'un pauvre colporteur qui a trouvé refuge ici jusqu'à ce que le temps s'améliore. Entre donc, je vais questionner la cuisinière.

D'un signe de tête, je l'invitai à me suivre dans la cuisine et dis à Martha :

— Voici un chaudronnier ambulant qui veut savoir s'il peut vous être utile.

Puis j'allai vider mon panier dans le coffre à bois.

Martha leva les yeux de son moule à gâteau et regarda l'homme avec étonnement.

— Il se trouve que j'ai deux poêles qui ont faussé compagnie à leur manche mais je n'espérais pas voir passer un chaudronnier avant longtemps. Les routes sont donc praticables ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Ethelwynne, donne un bol de bière au rétameur.

Les petits yeux noirs brillèrent de plaisir sous les gros sourcils et l'étranger s'approcha du feu pour y réchauffer ses doigts engourdis.

— C'est très aimable, maîtresse, j'apprécie beaucoup. Pour répondre à votre question, il commence à dégeler mais marcher demeure une affaire périlleuse. Je ne m'y serais pas risqué si l'hôte qui m'a accueilli pendant deux jours n'avait disparu. Il est sorti hier matin et n'est pas revenu depuis. J'espérais tomber sur lui par hasard, pensant qu'il s'était débrouillé pour trouver un abri ailleurs. Mais s'il a passé la nuit dehors, je n'ai pas grande chance de le retrouver vivant.

Une idée déplaisante me traversa l'esprit :

— Où as-tu logé ? demandai-je.

Je souhaitais de tout cœur que le chaudronnier me dise avoir trouvé refuge dans une des chaumières du manoir. Mais comme personne d'autre ne semblait s'intéresser à son histoire, il ne répondit pas.

Saisissant à deux mains le mazer<sup>18</sup> de bière qu'Ethelwynne lui tendait, il le vida bruyamment et, quand ce fut chose faite, il s'essuya la bouche du revers de la main.

— C'était bon. Est-ce une odeur de gâteau que je sens ?

Résignée, Martha acquiesça. Elle était habituée à nourrir des bouches supplémentaires.

— Tu ferais bien de les manger dans la réserve en réparant mes poêles, conseilla-t-elle. On ne voit pas souvent Sir Hugh à la cuisine mais si c'était le cas... À cause de la neige, nous avons déjà plus de convives qu'il n'en tolère.

— On m'a envoyé chercher, intervint Siméon, vindicatif, manifestement vexé d'être amalgamé aux invités forcés tels que moi.

— Je ne voulais pas vous offenser, mon frère ! s'écria Martha, énervée par le reproche. Édith ! Quand tu auras trouvé les poêles à réparer, conduis le chaudronnier à côté. Tiens, donne-lui donc ces gâteaux.

J'attendis qu'Édith revienne à la cuisine puis rejoignis le chaudronnier dans la réserve. Il n'avait pas encore commencé son travail mais mangeait, assis sur un tonneau.

— Tu n'as pas répondu à ma question, dis-je, accusateur.

---

<sup>18</sup> Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

L'homme, qui tournait le dos à la porte, sursauta, avala de travers et s'étouffa. Quand il eut repris son souffle, il balbutia :

— Par les dents de l'Enfer, tu m'as fait peur, l'ami. Qu'est-ce que c'est que tu voulais savoir ?

Je lui fis mes excuses et répétaï ma question. Le chaudronnier fourra le dernier gâteau dans sa bouche.

— Dans une maison creusée dans le roc au flanc de la colline, répondit-il d'une voix pâteuse. À un mile à l'est d'ici, je dirais. Elle appartient à un ermite.

— Ulnoth ! m'exclamai-je.

Mes pires appréhensions se réalisaient. Je saisiss mon compagnon par le bras.

— Tu dis qu'il est sorti hier, avant midi, et qu'il n'est pas revenu ?

— C'est juste. Comme ça, son nom, c'est Ulnoth ? C'est plus que je n'aurais pu dire. Il m'a donné à boire et à manger mais pour la conversation, pas un mot. Un petit homme bizarre, tout nerveux, qui a peur de son ombre.

Le chaudronnier se leva, décrocha tour à tour ses outils de sa ceinture et les posa soigneusement l'un près de l'autre sur un tonneau.

— Comment t'es-tu trouvé là-bas ?

— Dans la maison troglodyte ? Je me suis laissé prendre dans la tempête de neige mardi soir, comme toi aussi, sans doute, fit-il avec une grimace expressive. Seulement, tu as eu plus de chance. Tu as trouvé un logement plus chaud et plus doux que le mien.

Je souris.

— J'ai passé quatre nuits chez Ulnoth après m'être foulé la cheville. J'ai trouvé le confort suffisant et, à sa manière, il m'a bien accueilli.

Le chaudronnier prit une des poêles et l'examina avant de saisir sa poignée.

— Deux rivets et le tour sera joué.

Il se tourna vers moi.

— Vrai, là encore tu as eu plus de chance. Oh, il m'a nourri et pas mal du tout, mais il ne voulait pas parler, ou ne pouvait

pas... Je te l'ai dit, mon sentiment, c'est qu'il avait peur, mais de qui ou de quoi, j'en sais rien.

Je me mordillais pensivement la lèvre. Tant d'événements s'étaient succédé depuis mon arrivée au manoir de Cederwell que bien des faits antérieurs m'étaient sortis de l'esprit. Mais je m'en souvenais à présent : au cours de ma seconde visite, Ulnoth m'avait dit qu'il était effrayé. Je me souvins aussi de ses gémissements et de la façon dont il se balançait en murmurant : « Mort. Mort. Mort. » Il était clair qu'un changement était survenu entre le moment où j'avais quitté la maison troglodyte et l'instant où j'y étais revenu quelques heures plus tard. Et, de toute évidence, le chaudronnier n'avait pas plus d'idée que moi sur la nature de ce changement.

Je l'observai en silence tandis qu'il effectuait adroitemment sa réparation. Il avait ôté son manteau et son capuchon, révélant une tête petite et bien faite, couverte de boucles exubérantes, aussi flamboyantes que ses sourcils. Conscient de mon regard, il leva les yeux et sourit.

— C'est réconfortant de savoir qu'il y a d'autres insensés pour se lancer à travers la campagne au cœur de l'hiver. Sûr que je ne me serais pas aventuré si loin de tout si j'avais su qu'on allait avoir un temps pareil. Ma femme m'avait bien dit que c'était idiot de partir. Mais les temps sont durs ; le travail manque à Bath. C'est une petite ville. Je ne sais pas si tu connais ? D'où es-tu, toi-même ?

— Ma ville natale est Wells mais j'ai une enfant à Bristol. Elle vit avec la mère de ma défunte femme.

Le chaudronnier hocha la tête avec sympathie.

— Moi, j'ai quatre filles, soupira-t-il. Quelquefois, j'en ai par-dessus la tête d'être commandé par des femmes. De temps en temps, on a besoin de ses pensées à soi et de sa seule compagnie.

Je me mis à rire.

— Très juste. Et on a besoin de bouger. Être enfermé trop longtemps à l'écurie donne envie de piaffer.

— Sûr ! Mais, cette fois, ma femme avait raison. J'ai cheminé des miles sans rencontrer âme qui vive, puis le temps s'est mis au vilain. Heureusement, j'étais près du prieuré de Woodspring

où il y avait de la place dans le dortoir des hôtes. Les moines disent qu'ils n'ont eu qu'un visiteur depuis des semaines.

— Ce devait être frère Siméon, le moine qui est en train de se chauffer dans la cuisine, l'informai-je.

Le chaudronnier poussa un petit grognement mais ça ne l'intéressait pas vraiment. Apparemment, les moines avaient peu parlé de Siméon et de sa visite, et je souris secrètement en songeant à l'affront que ce serait pour lui s'il l'apprenait. Ses prédications sur la damnation éternelle s'ils ne s'amendaient pas avaient probablement été oubliées sitôt son départ.

Un autre silence s'établit pendant que le rétameur s'attaquait à la seconde poêle. Puis je demandai :

— Quand as-tu quitté le prieuré ? Le matin suivant ?

— Non, mardi après le déjeuner. C'était de la folie de me mettre en route si tard dans la journée mais j'ai attendu qu'on y voie à peu près clair. Les moines m'avaient parlé d'une grande demeure, le château de Lynom, où l'on pourrait avoir besoin de mes services, mais je me suis trompé ; j'ai pris une mauvaise route et me suis perdu. La nuit s'installait et le ciel menaçait. J'avais peur, je t'assure. Mais juste au moment où la peur m'a vraiment pris, j'ai débouché sur une large route qui m'a conduit au logement de l'ermite. Une centaine de mètres avant que j'y arrive, un autre sentier s'ouvrait sur ma gauche et je me suis demandé si c'était le chemin que j'aurais dû prendre.

— De cet endroit, il part vers le sud, le prieuré de Woodspring et le château de Lynom. Là, tu t'es vraiment trompé, chaudronnier.

— C'est vrai mais j'en ai tiré la leçon. C'est la première et la dernière fois que je voyage en cette saison. Qu'en dis-tu ?

J'opinai distraitemment du chef. Je pensais à Ulnoth qui était parti de chez lui et n'était pas rentré. Je pris rapidement congé du chaudronnier et retournai voir Siméon qui se rôtissait les orteils devant le feu. Je me penchai vers lui et posai la main sur son épaulé.

— Est-ce que vous venez ?

— Où ça ? demanda-t-il, irrité, en se tassant un peu plus sur son tabouret.

Une bonne odeur de ragoût emplissait la cuisine.

— Vous m'aviez promis de venir explorer la lande avec moi.

— Eh bien, j'ai changé d'avis, aboya-t-il. J'ai décidé de ne pas me laisser entraîner dehors en quête d'une illusion. Si tu veux courir derrière, vas-y tout seul.

Il avait pris son air de mule et pensait ce qu'il disait. Sa compagnie allait me manquer car deux paires d'yeux valent mieux qu'une pour bien voir. Néanmoins, je ne me laissai pas décourager. Je pris mon manteau et l'enfilai.

— Je serai rentré à temps pour le déjeuner, informai-je Martha Grindcobb.

Désormais résignée à mes caprices, elle ne répondit pas.

## CHAPITRE XVI

Je longeai le manoir en direction des écuries, traversai la cour et sortis par la porte encastrée entre la blanchisserie et la laiterie. Le soleil montait vers le zénith et j'étais par moments ébloui par l'éclat soudain que reflétaient les tas de neige amoncelée. Au bout du sentier qui traversait la plage de vase, la tour flottait, immatérielle, dans la lumière matinale. Quand je l'atteignis, je pris sur ma gauche la sente étroite qui s'enfonçait dans la lande.

Au début, ce fut facile d'y voir malgré le manteau blanc, car les touffes de salicorne et de chou de mer étaient largement espacées et séparées par des plants d'oyat. Peu à peu, cela devint moins évident sous le couvert d'arbres touffus et d'un sous-bois dense car, en cherchant prudemment ma voie entre les chênes rabougris et les racines serpentines, j'étais forcé de garder les yeux fixés sur le sol. Mais je fus soulagé d'observer que, même sous la neige, le layon bien tracé devenait lentement plus visible. Les gens qui l'avaient maintes fois emprunté au long des années avaient abîmé le feuillage et brisé des branches, laissant un passage étroit mais précis qui montait en pente rapide vers les hautes terres et la large route défoncée, orientée vers l'est, en direction de Bristol.

Le silence devint subitement oppressant et je réalisai à quel point j'étais seul dans ces bois sauvages et désolés. Le manoir était quelque part derrière moi, hors de vue ; mais, de temps à autre, quand les arbres étaient clairsemés et que le chemin grimpait, j'avais en me retournant un bref aperçu de la ligne lointaine des toits. J'étais aussi très conscient de multiples douleurs physiques car mon corps protestait contre les traitements subis les jours précédents. Je me mis à grelotter et ce n'était pas seulement à cause du froid. Les antiques dieux des

arbres semblaient tout proches et il n'était pas besoin de beaucoup d'imagination pour se sentir talonné par l'Homme vert<sup>19</sup>.

J'empoignai fermement mon gourdin et jetai sur mon épaule gauche le pan droit de mon manteau pour qu'il tienne mieux et pour dégager mes chevilles afin de pouvoir allonger mes enjambées si cela s'avérait nécessaire. À intervalles réguliers, j'appelai très haut « Ulnoth ! » mais n'obtins jamais de réponse.

Je ne disposais d'aucun argument pour soutenir ma conviction mais j'étais certain que les signes de vie, perçus la veille en provenance de la lande, avaient été émis par l'ermite. Pour quelque raison, il était sorti tôt de chez lui et avait marché jusqu'au manoir de Cederwell. C'avait dû être une randonnée longue et pénible dans ces terribles conditions et il était impensable qu'il eût couvert une telle distance pour se procurer de la nourriture. Peut-être me cherchait-il ? Il savait où j'étais ; je me souvenais de lui avoir indiqué ma destination au cours de ma seconde et brève visite dans sa maison troglodyte. Mais pourquoi aurait-il voulu me voir ? Pourquoi était-il si effrayé mardi ? Et s'il avait réussi à se rendre à Cederwell, pourquoi n'était-il pas simplement entré par la grand-porte et ne m'avait-il pas demandé par mon nom ? Il n'y avait pas de cerbère à l'entrée du domaine et il lui aurait suffi de faire le tour du manoir et de frapper à la porte de derrière. Pourquoi épiait-il les lieux avant de s'approcher ?

Je me rendais compte que je pourrais ne jamais connaître les réponses à ces questions ; si Ulnoth n'avait pas trouvé d'abri la nuit précédente – et le chaudronnier m'avait assuré que son hôte n'était pas rentré chez lui –, il pourrait bien être mort de froid. Cette pensée me fit allonger le pas et, en conséquence, je glissai sur une plaque de verglas, tombai sur les genoux et jurai d'abondance. C'était ma troisième chute en une semaine ; certes, mon plongeon dans l'escalier de la tour n'était pas ma faute ; néanmoins, ma vigilance s'était manifestement relâchée. Ma santé et ma bonne forme physique constituaient ma seule

---

<sup>19</sup> Personnage de la mythologie nordique. (N.d.T.)

fortune et je ne pouvais me permettre de m'aliter si je voulais gagner ma vie et celle de ma fille.

Secoué, je demeurai un moment à genoux dans la neige et, quand je voulus me relever, je remarquai des brindilles cassées et une trouée ouverte de force entre les buissons et les petits arbres ; elles indiquaient qu'ils avaient été malmenés, eux aussi. De plus, la couche de neige qui les couvrait était mince comparée à celle qui pesait sur le sous-bois environnant ; c'était une neige légère, résultat de la tempête du début de la nuit précédente, et non l'épais fardeau accumulé depuis plusieurs jours. Je me relevai et, très prudemment, me mis en peine de pénétrer le taillis.

Des ronciers rampants s'accrochaient à mon manteau et à mes chausses mais j'étais trop inquiet maintenant pour y prêter attention et me soucier des dégâts qu'ils causaient. Quelque chose ou quelqu'un avait récemment emprunté ce passage, piétinant un embryon de sente à travers le fouillis de végétation sauvage. Et là, suspendu à des épines, il y avait un long fil noir et, plus loin, ce qui s'avéra être, quand j'en eus secoué la neige, un mince lambeau de lainage noir. Mon cœur bondit ; cet indice allait dans le sens de mes appréhensions. Je me jetai en avant, balançant mon gourdin de droite et de gauche, mais butai contre un obstacle qui interdisait toute progression.

Le corps de l'homme était enfoui entre des racines dures comme fer et de jeunes tiges ; on l'y avait enfoncé aussi loin que possible pour qu'il reste caché tout au long de l'hiver. Si je ne m'étais pas forgé cette hypothèse et ne m'étais pas mis en route, si je n'avais pas glissé, si je n'avais pas remarqué les indices, le corps aurait croupi là jusqu'au printemps, à l'insu des vivants ; victime des éléments et des prédateurs des bois, selon toute vraisemblance, il aurait alors été méconnaissable. Il lui serait resté trop peu de chair pour indiquer comment il était mort. La gorge tuméfiée, les yeux exorbités, la langue protubérante n'auraient plus été les témoins muets du fait qu'Ulnoth avait été étranglé.

Car avant même de m'être penché et d'avoir tourné son visage vers moi, je ne doutai pas un instant que c'était Ulnoth. La tête chauve et presque squelettique m'était trop familière, de même

que ses membres minces. Son manteau brun-roux était toujours attaché autour de son cou mais il avait glissé de son corps, révélant sa tunique gris-brun et ses chausses reprises. Son couteau de chasse demeuré dans le fourreau attaché à sa ceinture de cuir était la preuve certaine que le vol n'avait pas été le mobile du meurtrier.

La colère m'empoignait avec une ardeur térébrante et je jurai d'exiger des comptes de l'auteur de ce crime abject. Ulnoth avait été un être tranquille, aimable et doux, incapable de nuire à quiconque. Et sa vie avait été tranchée non par les forces de la nature mais par celles de l'un de ses frères humains. Les contusions sur sa gorge étaient les marques de deux pouces violemment pressés contre sa trachée et il ne faisait aucun doute qu'on trouverait sur sa nuque les empreintes des doigts. Quelqu'un l'avait saisi à la gorge et l'avait étranglé sans plus de scrupules que s'il avait été un poulet destiné à la marmite.

Je me redressai avec précaution, essayant vainement d'éviter à mes vêtements plus de dégâts, et contemplai la dernière victime du tueur qui rôdait autour du manoir. Impossible de transporter le corps à moi seul ; il me fallait revenir à Cederwell avec la nouvelle de ma découverte et y trouver de l'aide. Ce serait dur pour les habitants du manoir d'être confrontés à une nouvelle mort, même s'ils ne pouvaient faire aucun rapprochement entre ce décès et les deux précédents. Celui d'Ulnoth serait attribué à un maraudeur en quête de moyens de subsistance et qui se serait disputé avec l'ermite la dépouille d'un lièvre ou celle d'un écureuil.

Et si c'était le cas ? me demandai-je en revenant sur mes pas à travers le taillis. Mais je ne pouvais accepter cette explication. J'avais passé quatre jours en compagnie d'Ulnoth et j'avais appris à le connaître aussi bien que le pouvait un étranger. J'étais certain qu'il ne se serait pas aventuré à plus d'un mile de sa demeure sans un but, et que ce but ne pouvait être un gibier. Il connaissait tous les emplacements proches de sa maison où trouver de quoi manger, même au cœur du plus rude hiver. Non, j'en étais sûr, Ulnoth me cherchait pour me transmettre une information dont il s'était souvenu et qui lui pesait...

Et pourtant, me dis-je, soudain pris de doute, pourquoi l'aurait-il fait ? Pourquoi m'aurait-il cherché ? Il ne savait rien des deux morts survenues au manoir de Cederwell. Comment les aurait-il apprises ? Il ne pouvait pas non plus être certain qu'une fois parvenu ici je m'y attarderais pendant deux jours. Après tout, j'aurais pu quitter le manoir pour quadriller ses environs et faire mon commerce dans les cottages alignés le long de la rivière où vivaient les fermiers de Sir Hugh et beaucoup de ses employés. Je fis une pause, appuyé sur mon bâton, les yeux dans le vague. Peut-être l'hypothèse qu'Ulnoth était parti à ma recherche était-elle fausse. Mais, en ce cas, pourquoi était-il venu ici ?

Les nouvelles que j'apportai à Cederwell y furent reçues comme je m'y attendais : désarroi d'apprendre qu'une mort nouvelle s'ajoutait aux précédentes et conviction que chacune, à sa façon, pouvait être attribuée à cet hiver horrifique. Lady Cederwell avait glissé du poste de guet de la tour en raison de son extravagance qui la faisait monter sur le parapet mais surtout parce que le sol était glissant et que la glace s'était formée entre les créneaux. Son demi-frère était sorti la nuit dans son sommeil pour se jeter tête la première dans le puits, une tragédie qu'avait sans doute précipitée une plaque traîtresse de verglas. Et l'ermite avait été attaqué et tué pour un morceau de viande convoité par un de ses frères humains, désespéré à l'idée de mourir par ce froid mordant.

Telle était la version des événements selon Martha Grindcobb, chaudement soutenue par Ethelwynne, Édith et tous ceux auxquels j'en parlai, y compris Sir Hugh et maîtresse Lynom. (Si l'atmosphère entre eux deux semblait s'être légèrement éclaircie depuis la veille, la suspicion perdurait chez l'un et l'autre, fait évident qu'ils s'ingéniaient pourtant à dissimuler.) Pour eux, le temps expliquait tout de façon satisfaisante et il en était de même du reste de la maisonnée. Les frères Capsgrave, qui m'accompagnèrent dans la lande, portant une civière, et m'aiderent à rapporter le corps d'Ulnoth au manoir, étaient sûrs eux aussi que l'hiver était cause de tout. Comment les en blâmer ? Qui, s'il pouvait choisir, aurait préféré

l'idée qu'un tueur rôdait en liberté parmi eux ? Un tueur apparemment susceptible de frapper sans aucun motif.

Seul frère Siméon n'affectait pas de partager ces vues. Il suggéra, comme le soleil brillait, que nous allions faire un tour dans la cour en attendant que le déjeuner soit prêt.

— Il fait un peu plus chaud que ce matin, plaida-t-il. Et il n'y a pas moyen de parler dans cette cuisine où les femmes jacassent sans discontinuer.

J'acceptai volontiers et nous nous habillâmes pour sortir. Le dégel timide du matin s'intensifiait et les glaçons pendus aux avant-toits dégouttaient régulièrement. Nous nous dirigeâmes vers la cour extérieure et contournâmes le vivier ; filant comme des fantômes sous la surface gelée, carpes et brochets se pressaient autour du trou pratiqué le matin par l'homme qui les avait nourris, pour voir s'il s'y trouvait encore quelque chose d'appétissant.

— Et alors, attaqua d'emblée Siméon, quelle est ton idée à propos de ces morts ?

— Elles sont l'œuvre d'un seul individu et toutes reliées ensemble, répondis-je vivement. Bien que je pense que le meurtre d'Ulnoth n'ait qu'un rapport indirect avec les deux autres.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? repartit Siméon, le front plissé.

Je me mordillai les lèvres avant de me décider :

— Je crois que la mort de Lady Cederwell et celle de son demi-frère servent un même objectif. Par ailleurs, il se pourrait qu'Ulnoth ait simplement vu, entendu ou observé ce qui aurait dû rester secret. Malgré sa débilité mentale apparente, il percevait plus qu'on ne l'imaginait et il était parfaitement capable de tirer de ce qu'il voyait des conclusions étonnamment proches de la vérité. Il avait, semblait-il, une sorte de sixième sens comme celui des animaux, un sens qui les alerte de la proximité du mal ou du danger.

Le moine haussa les épaules.

— J'accepte ta façon de voir, car je ne l'ai jamais rencontré. Alors, à ton avis, quelle est la raison de la mort de Lady Cederwell et de celle de Gérard Empryngham ?

— Je ne suis pas encore fixé, répondis-je pour gagner du temps.

— Mais tu as bien une petite idée en tête.

— Peut-être... Mais est-elle juste ou non, je n'en sais encore rien.

Il y eut un court silence que rompit la voix grinçante du moine :

— Eh bien ? As-tu l'intention de me faire part de tes soupçons ?

— Pardonnez-moi, mon frère, dis-je en secouant la tête, ils sont trop nébuleux pour que je puisse en faire part, même à vous. Tout ce que je peux dire pour le moment avec une certaine assurance est ceci : je suis sûr que l'étincelle qui a mis le feu aux poudres est l'invitation que vous fit Lady Cederwell ; votre présence au manoir constituait une menace.

Frère Siméon pinça les lèvres.

— Nous savons tous pour qui ! Sir Hugh et sa maîtresse, fit-il en crachant le dernier mot comme il l'aurait fait d'une imprécation. Et Maurice Cederwell et son *mignon*<sup>20</sup> !

Je tentai de l'arrêter :

— Nous n'avons aucune preuve de ces médisances à présent que la lettre d'accusation de Milady est perdue.

— À qui la faute ? Je te le demande...

— Je ne mérite vraiment pas ce reproche, mon frère. Quelqu'un m'a poussé dans l'escalier et j'ai perdu connaissance.

— Tu aurais dû prévoir un piège de ce genre. Tu aurais dû anticiper un danger possible.

J'ouvris la bouche pour répondre... et la refermai. Il était vain de discuter et je sentais que l'explosion soudaine de hargne du moine avait pour origine mon refus de lui confier mes pensées les plus intimes. Il était aussi profondément impliqué que je l'étais dans les événements survenus au manoir et, pour être honnête, il y avait joué un rôle plus important et déterminant que le mien. Mais je n'avais aucune envie d'exposer une théorie encore branlante à l'incredulité et au mépris de frère Siméon.

---

<sup>20</sup> En français dans le texte. (N.d.T.)

— Pardonnez-moi, mais j'ai besoin de plus de temps, dis-je en posant la main sur son épaule.

— Ce que justement tu n'as pas, fit-il en repoussant ma main d'une secousse. Demain, nous serons tous les deux partis.

Il désigna l'étendue neigeuse qui nous entourait, où de petits lacs et des rigoles se formaient entre les ondulations de terrain.

— Le dégel s'accélère et la température est montée depuis hier à la même heure. Nous n'avons plus d'excuse pour abuser de l'hospitalité de Sir Hugh. Tu l'as dit toi-même.

Tout en acquiesçant tristement, je me disais *in petto* que, pour la première fois, je ne serais pas en mesure de traîner un meurtrier devant la justice. J'aurais pu faire encore quelques tentatives mais, d'une certaine façon, la volonté d'agir m'avait abandonné. Je me sentais fatigué, j'avais mal un peu partout et je regardai d'un œil morne le moine s'éloigner, après un bref au revoir ; traînant les pieds dans la neige épaisse, il disparut à l'angle du manoir pour aller se réfugier à la cuisine. Je fus tenté de le rejoindre. J'aurais pu moi aussi passer confortablement la fin de la journée, mettre en ordre le contenu de ma balle et ménager mes forces pour repartir frais et dispos le lendemain, dès qu'on y verrait clair. En adoptant une allure régulière et sans faire de détours pour exercer mon métier, je pourrais être en trois ou quatre jours chez moi, à Bristol, installé près de l'âtre en compagnie de ma belle-mère et de ma fille. Margaret, qui devait se faire du souci, serait enchantée de me voir et Élisabeth agiterait ses petits bras, heureuse de me retrouver...

À cet instant précis, Dieu me saisit par la peau du cou et me secoua. Telle est du moins ma conviction. Alors qu'on ne percevait pas la moindre brise, tout mon corps trembla sous l'effet d'un coup de vent glacial qui me frappa au visage. J'aspirai une profonde bouffée d'air glacé.

— D'accord, Seigneur, dis-je à contrecœur. D'accord !

Et je repartis vers le manoir.

Le chaudronnier avait terminé son ouvrage et repris la route, avant que je ne sois revenu avec la nouvelle de la mort d'Ulnoth ; l'espoir de trouver du travail dans les chaumières du bord de la rivière le tenaillait et il avait refusé à regret

l'invitation à déjeuner de la cuisinière. Le repas était presque prêt, m'informa Martha Grindcobb d'un ton acide quand j'entrai.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi, fiston ? poursuivit-elle. Tu ne peux pas rester tranquille une demi-heure d'affilée.

— Où a-t-on mis Ulnoth ? demandai-je.

— Qui ça ? Ah, l'ermite. Dieu ait son âme ! Sir Hugh a donné l'ordre que la dépouille soit déposée dans la chapelle. Que les saints nous protègent ! Où t'en vas-tu encore ?

— Là-haut. Pour lui rendre un dernier hommage. Je serai revenu avant que vous ayez sorti les tourtes du four, promis-je en l'embrassant sur la joue.

— Si tu n'y es pas, tu mangeras froid, répliqua-t-elle, mais le ton était plus doux et elle me tapota l'épaule.

La civière qui portait le corps d'Ulnoth avait été placée devant l'autel, ses brancards soutenus par un tréteau placé à chaque extrémité. Il était couché sur le côté, dans la position où je l'avais trouvé, mais le corps commençait déjà à perdre sa raideur. On l'avait donc tué hier, peu après que je l'avais vu remuer dans la lande. On lui avait ôté son manteau pour le glisser bien roulé sous sa tête. Je l'en tirai et le dépliai. Le tissu noir sentait le mois et le fruit ; sans doute avait-il été teint avec du jus de mûre. Il était aussi soigneusement rapiécé et reprisé que le reste de ses modestes vêtements. Ulnoth attachait autant d'importance à son apparence que le roi d'Angleterre et, contrairement à beaucoup d'hommes nantis d'une femme, il n'avait ni trous ni déchirures dans son habillement.

Je me penchai vers son visage convulsé et, de nouveau, je me jurai d'obtenir des comptes de son meurtrier. De la chapelle, je me rendis dans la pièce voisine chez le père Godyer.

Le chapelain semblait un peu mieux ; son nez coulait moins abondamment et ses joues s'étaient un peu colorées. Quand j'entrai dans sa chambre, il plissa les yeux qu'il tenait fixés sur la porte.

— Qui est là ? chevrotta-t-il.

— Roger Chapman. Nous avons fait connaissance hier.

— M'apportes-tu mon déjeuner ?

— Non, il n'est pas tout à fait prêt. Mais ne vous faites pas de souci, maîtresse Grindcobb vous le fera bientôt monter.

— Il lui arrive de m'oublier... Eh bien, assieds-toi ! Mets-toi sur le bord du lit et raconte-moi ce qui se passe dans la maison. Les nouvelles n'arrivent pas jusqu'ici, vois-tu. J'ai entendu beaucoup de remue-ménage ce matin et l'on a placé quelqu'un dans la chapelle. Est-ce Milady ? J'aimerais penser qu'elle est près de moi. Que se passe-t-il ?

Je lui fis le récit de l'histoire d'Ulnoth, qui l'intéressa mais ne suscita pas chez lui de détresse excessive : une âme avait été prématûrément appelée à rencontrer son Créateur. Comme les autres, le prêtre attribua le meurtre à une bagarre autour d'une victuaille aussi rare que précieuse.

— Et quand la nouvelle de sa mort se répandra, quelqu'un d'autre établira son foyer dans la maison troglodyte. Elle fournira chaleur et protection à un vagabond fatigué de la route et désireux de pousser ses racines. Dieu veillera à ce que l'ermite ne soit pas mort en vain.

Le père Godyer soupira.

— Je doute qu'il y ait quelque chance de mettre la main sur l'homme qui l'a tué. Mais parfois, vois-tu, ceux qui trichent avec la loi de la terre connaissent une fin pire que l'étranglement au bout d'une corde.

Il vit que je haussais les sourcils et eut un mince sourire.

— Je pensais au pauvre Raymond Shepherd, l'homme dont je t'ai parlé, celui qui a profané Milady. Les hors-la-loi l'ont battu à mort si sauvagement que seuls ses vêtements permirent de l'identifier.

Sa voix, normalement douce, était empreinte d'une repoussante note de triomphe.

— Voici ce que j'appelle la vraie justice, la justice de Dieu, conclut-il avec satisfaction.

Je le regardai songeusement. Au cours de notre conversation précédente, il avait reconnu la présence en lui de sentiments plus intenses qu'il n'était souhaitable à l'égard de Lady Cederwell, qu'il considérait comme sa vraie fille plutôt que comme une fille spirituelle. À présent, je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il n'avait pas éprouvé pour

Jeanette Empryngham une affection plus profonde ; voire une attirance physique qu'il ne pourrait jamais admettre, pas même en son for intérieur, mais qui était d'autant plus puissante qu'elle avait été constamment réprimée.

Édith frappa et entra avec un plateau qui portait une tourte odorante et un mazer de bière.

— Votre déjeuner, mon père, annonça-t-elle en posant le plateau sur les genoux du prêtre.

Puis elle se tourna vers moi.

— Colporteur, maîtresse Grindcobb vous fait dire que le vôtre est prêt et que si vous ne descendez pas immédiatement, elle en nourrira les oiseaux.

Je la suivis en riant, après un dernier regard au chapelain quand je passai le seuil de sa porte. Son appétit semblait revenu car il mangeait de bon cœur, tenant à pleine main la tourte dont il extrayait la viande d'un excellent coup de dent. La sauce lui coulait sur le menton. La veille, j'avais vu en lui un homme triste et malheureux ; aujourd'hui, mon opinion avait changé.

Frère Siméon m'ignora superbement pendant le déjeuner. Je l'avais offensé au-delà de tout espoir d'un pardon rapide. Je mâchai donc en silence les excellentes tourtes de Martha, bien que la viande séchée et salée fût coriace, et me consacrai à mes pensées. Elles tournaient autour d'un spectacle vu d'une fenêtre, d'un manteau roux jeté sur le bras de maîtresse Talke, d'une conversation avec Adela Empryngham, de la découverte du corps de son mari et d'une remarque irréfléchie. D'autres choses encore : un homme et une femme qui se disputaient, un prénom sur les lèvres d'une mourante...

— Tu es bien tranquille, fiston ! me reprocha Martha Grindcobb. Que se passe-t-il ? Le chat t'aurait-il mangé la langue ?

Mû par le dépit, frère Siméon leva la tête et annonça :

— Le colporteur croit que Lady Cederwell et son demi-frère ont été assassinés. N'est-ce pas, Roger ? De plus – mais il ne dira rien aux gens indignes que nous sommes vous et moi, maîtresse Grindcobb –, il pense savoir quel est le nom du meurtrier.

Ma tourte à mi-chemin entre l'assiette et mes lèvres, je le regardai, horrifié. Ce venin jailli soudain de la bouche du moine risquait de mettre ma vie en danger.

## CHAPITRE XVII

Après un instant de silence, la cuisinière éclata de rire tandis qu'Édith, Ethelwynne et Jenny Tonge, les yeux encore agrandis de frayeur et d'appréhension, parvenaient à sourire, rassurées par son hilarité.

— Je n'ai jamais entendu pareille sottise ! Est-ce vrai, Roger ? demanda Martha.

— Non... C'est-à-dire... Peut-être...

Pris au dépourvu, je bafouillai, à court de repartie. Car si je disais la vérité, je serais harcelé jusqu'à ce que j'aie nommé mon suspect et fourni des preuves à l'appui de mes dires. Or je n'étais pas prêt à le faire. Il me restait à compléter quelques informations.

— Alors, c'est vrai ou pas ?

La bonhomie de la cuisinière virait à l'impatience. Et comme j'hésitais toujours, ne sachant à quoi me résoudre, elle se leva, vint vers moi et pointa sur moi un doigt menaçant.

— Maintenant, fiston, tu m'écoutes bien ! On a tous eu assez de misères sans que tu essaies d'en provoquer d'autres. On sait tous ce qui est arrivé à Milady et à son frère, et au pauvre vieil ermite par-dessus le marché. Alors, on n'a vraiment pas besoin d'un faiseur d'histoires. Ne te mêle pas de tout ça, Roger Chapman. C'est mon conseil.

Elle lissa son tablier et, pour la première fois, me regarda avec hostilité :

— Heureusement, si le dégel continue, demain tu auras filé !

— Vous voyez ce que vous avez fait, dis-je durement à Siméon en reprenant ma place sur le plancher, près de lui. Vous me faites mal voir de Martha.

Il fit la moue, comme un enfant boudeur.

— C'est bien fait pour toi ! Tu n'as pas le droit de me cacher la moitié de l'histoire. Je veux savoir ce qui se mijote dans ta tête.

Je haussai les épaules et m'écartai, sans lui cacher le mépris que m'inspirait une telle hargne chez un homme mûr. Mais il s'en fichait, manifestement, et je concentrai mon attention sur la cuisinière. Il me semblait que, plus qu'une indignation sincère, la peur inspirait ses protestations, mais avait-elle peur pour elle-même, pour son maître ou pour quelqu'un d'autre ? Je me posais la question. À bien y réfléchir, j'arrivai à la conclusion que je ne parviendrais à rien en la questionnant, à cause de l'intervention du moine ; aussi, quand j'eus fini mon repas, je partis à la recherche d'Audrey Lambspringe.

Il m'était désormais impossible de demander à quiconque dans la cuisine où je la trouverais sans soulever des soupçons pleinement justifiés sur mes intentions. Audrey n'avait pas pris son repas avec nous et j'en conclus qu'elle avait déjeuné dans la pièce de l'intendant, avec Phillipa Talke et maître Disney. En qualité de domestique personnelle de Lady Cederwell et par respect pour sa maîtresse, elle devait faire partie du groupe des domestiques privilégiés.

Dès que Jenny Tonge et les aide-cuisinières commencèrent à débarrasser les tables dans la grande salle et ailleurs, je me postai dans le couloir principal, espérant qu'Audrey sortirait du repaire de Tostig. Si elle y était, elle serait la première à se lever de table, laissant l'intendant, la gouvernante et Fulk Disney, qui lui étaient supérieurs, bavarder à loisir autour d'un pichet de bière.

Mon raisonnement s'avéra exact. Audrey Lambspringe apparut dans le corridor derrière Ethelwynne qui portait une pile d'assiettes sales. Tramant les pieds dans la jonchée, elle répondit d'un air absent à une remarque d'Audrey. Je m'avancai et l'interpellai :

— Maîtresse Lambspringe ! Pouvez-vous m'accorder un instant ?

Ethelwynne me jeta un coup d'œil aigu et hâta le pas vers la cuisine, très certainement pour rapporter à la cuisinière mon entreprise présente. Je saisissai Audrey par le coude et la priai de façon pressante.

— Si oui, voulez-vous m'accompagner à la chapelle où nous pourrons parler seul à seul ?

La jeune fille me regardait, interloquée, mais consentit sans trop de difficultés. N'ayant pas de charges à remplir, elle était souvent oisive et ne savait trop comment occuper son temps.

Nous nous engageâmes dans l'escalier. Il était plus que temps. En bas, la voix de Martha appelait :

— Audrey ! Audrey Lambspringe ! Fichue gamine ! Où est-elle passée ?

Je poussai la jeune fille en avant et murmurai :

— Ne faites pas attention à elle. Maîtresse Grindcobb veut simplement m'empêcher de vous parler. C'est tout.

À mon grand soulagement, la chapelle était vide, mis à part la dépouille de l'ermite. Je sentis le mouvement de recul d'Audrey lorsqu'elle la vit et je la pressai d'entrer.

— Le pauvre Ulnoth ne vous fera aucun mal. Ne le regardez pas si sa vue vous affecte. Entrez dans le confessionnal, fis-je en tirant le rideau de la cellule du prêtre où un étroit banc de pierre était accolé au mur de la chapelle.

Audrey me lança un regard oblique et craintif. Je saisissai rudement son poignet et la forçai à s'asseoir près de moi, réprimant le désir de la secouer d'importance.

— Je ne vous amène pas ici pour vous conter fleurette, dis-je avec impatience. Je veux vous poser quelques questions.

Elle parut si soulagée que je me sentis offensé. Néanmoins, je savais que c'était bon pour mon âme. La suffisance et la vanité sont deux défauts et j'en étais affligé depuis mon jeune âge.

— Quelles questions ? demanda-t-elle avec appréhension.

— Vous souvenez-vous des lieux où se trouvaient les gens du manoir et de ce qu'ils faisaient avant-hier ? Le jour de la mort de Lady Cederwell.

— Oh, je ne sais pas ! Pourquoi devrais-je te le dire ? Ce n'est pas mon affaire d'espionner les autres.

Mal à l'aise, Audrey fit mine de se lever. De nouveau je saisissai son poignet, plus doucement cette fois.

— Quoi que vous disiez, je ne le répéterai à personne. Vous avez ma promesse solennelle. Si vous le désirez, j'en jurerai sur l'autel.

Elle hésitait encore, tout près de s'échapper, mais, pour finir, elle se rassit, toujours réticente.

— Pourquoi veux-tu savoir ?

Je pris ses deux mains dans les miennes et répondis gravement :

— Parce que je crois possible que votre maîtresse ne soit pas tombée de la tour mais qu'elle en ait été poussée, volontairement. Autrement dit, qu'elle ait été assassinée.

À ma grande surprise, Audrey Lambspringe n'exprima ni horreur ni incrédulité. Ses seules réactions furent de libérer ses mains et de fixer le plancher. Au bout d'un moment, elle s'exprima sur un ton réfléchi :

— Moi aussi, j'ai envisagé cette possibilité, dit-elle. Il y a des gens, au manoir et au-dehors, qui pourraient tirer avantage de la mort de Milady.

— Vous pouvez me les nommer ?

— Je crois que tu les connais déjà.

— Néanmoins, je serais satisfait que mes soupçons soient confirmés par quelqu'un du manoir, quelqu'un qui connaît mieux que moi ses habitants.

— Et tu n'avertiras personne de ce que je te dirai ? J'ai ta parole ?

— Je vous l'ai dit. Je suis prêt à le jurer si vous le voulez.

— C'est inutile, je te fais confiance. Alors, comme tu l'as probablement constaté par toi-même, Sir Hugh n'est pas vraiment affligé de se retrouver veuf. Cela signifie qu'il est libre d'épouser maîtresse Lynom. De même que maîtresse Lynom est libre d'épouser le maître.

— Vous étiez au courant de leur liaison ?

Audrey me regarda, ébahie :

— Tout le monde le savait à Cederwell.

— Sauf Phillipa Talke, j'imagine.

Son pâle petit visage se plissa et elle réfléchit.

— Je pense que maîtresse Talke devait savoir, dit-elle finalement, mais elle refusait de prendre la chose au sérieux. Sir Hugh et maîtresse Lynom sont amis depuis toujours, vois-tu, et elle pensait que cela n'allait pas plus loin.

— Si bien que la gouvernante pourrait avoir tué Lady Cederwell si elle croyait que cela libérerait votre maître d'un mariage malheureux et lui permettrait de lui offrir sa main.

— J'ai entendu la cuisinière dire que maîtresse Talke croyait que Sir Hugh était amoureux d'elle, mais je n'y ai pas prêté grande attention. Je n'ai jamais vu le maître manifester un tel penchant et je crois que maîtresse Grindcobb devait se tromper.

— Personnellement, je ne douterais pas de ce que Martha dit. Elle a l'oreille fine et l'œil perçant. Mais laissons cela pour le moment... Nous sommes d'accord sur le fait que Sir Hugh et maîtresse Lynom auraient bénéficié de la mort de Lady Cederwell, et que Phillipa Talke aurait pu croire qu'elle en tirerait avantage. À l'heure qu'il est, elle s'est sûrement rendu compte de son erreur mais ce qui importe, c'est son état d'esprit avant la mort de votre maîtresse. Donc, continuons. Ces trois personnes mises à part, qui d'autre dans l'enceinte du manoir profite à votre avis de cet assassinat ?

Mal à l'aise, Audrey se tortillait et jeta un coup d'œil anxieux vers la porte de la chapelle.

— Nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agit d'un meurtre.

Ignorant la remarque, je répétaï, inexorable :

— Qui d'autre ?

— À ma connaissance, personne, dit-elle en se mordant la lèvre.

— Je pense que vous mentez, dis-je, mais j'atténuai aussitôt ce reproche. Vous étiez proche de votre maîtresse. Elle était malheureuse et solitaire et avait besoin de quelqu'un à qui parler. Vous étiez toujours près d'elle, attentive à ses désirs. À qui était-elle susceptible de se confier si ce n'était à vous ? Quand elle a fait appeler frère Siméon, était-ce seulement pour lui demander son aide à propos de l'infidélité de son mari ?

— Non, répondit Audrey, très nerveuse, dont les traits délicats s'altérèrent. Elle se tourmentait à propos de Maurice... et de Fulk Disney.

— Elle les croyait amants ?

— C'est ce qu'elle disait, répondit Audrey, écarlate. Elle avait essayé de me dire... de m'expliquer certaines choses.

— Vous a-t-elle aussi expliqué qu'aux yeux de l'Église il s'agit là du crime le plus odieux ?

Elle me fit signe que oui. Je continuai.

— Ainsi, vous voyez, n'est-ce pas, que si je vous demande de vous rappeler les faits et gestes de chacun avant-hier, ce n'est pas simple curiosité. Aimiez-vous Lady Cederwell ?

— Elle était bonne pour moi, fut la réponse évasive. Elle m'avait promis son manteau roux, c'est la vérité, malgré ce que d'autres ont voulu te faire croire. Cela me tourmente de penser qu'elle pourrait avoir été tuée volontairement.

Audrey essuya une larme.

— Très bien, conclut-elle. Je vais te dire ce dont je me souviens. En fait, ce n'est pas grand-chose...

Mais les souvenirs d'Audrey Lambspringe étaient plus riches qu'elle et moi ne l'imaginions. Du fait qu'elle était trop souvent laissée à elle-même pendant des heures, celles que Lady Cederwell passait dans la tour à ses dévotions, sans rien d'autre à faire qu'entretenir la modeste garde-robe de sa maîtresse, Audrey avait tout loisir d'observer les allées et venues des membres de la maisonnée, sans faire elle-même l'objet de leur surveillance. Du fait de sa timidité naturelle et de sa modestie, les autres avaient tendance à la négliger et à ne pas tenir compte de sa présence, même quand ils la savaient là. J'avais très vite deviné que telle était sa situation et c'est pourquoi j'espérais glaner près d'elle de précieuses informations ; en revanche, je n'avais pas compté sur une curiosité innée qui lui valait d'être au courant de presque tout ce qui se passait dans le manoir et en dehors.

Le mardi matin, Sir Hugh avait quitté Cederwell monté sur son cheval noir et n'était pas rentré avant midi, bien après l'heure du déjeuner, ce qui avait tourneboulé Martha Grindcobb. La cuisinière avait été contrainte de tenir son repas au chaud, près du feu. La viande avait brûlé. Martha avait été réprimandée. Après avoir achevé son repas, le chevalier avait convoqué Audrey pour lui demander où était sa maîtresse et il était parti pour la tour. Quelque vingt minutes plus tard, peut-

être davantage, il avait reparu « avec l'air de quelqu'un qui a vu le diable en personne », selon l'expression d'Audrey.

— Vous avez vu Sir Hugh à ce moment-là ?

— J'étais au pied de l'escalier, répondit-elle. Je venais de la chambre de Milady.

— Et vous ne vous êtes pas posé de questions ? Je parle de son air terrifié.

— Pas sur le moment. Il faisait très froid, la neige s'annonçait. Il était parti sans manteau et j'ai pensé qu'il tremblait de froid. C'est seulement plus tard, après que l'on eut découvert le corps de Milady, que je me suis dit que... peut-être il y avait une cause différente.

— Milady allait-elle tous les jours à la tour ?

— Presque tous les jours, dès qu'elle avait terminé son petit déjeuner, qu'elle prenait toujours dans sa chambre. Sir Hugh avait fait transformer pour elle la dernière salle de la tour en chapelle privée que le père Godyer avait consacrée. Milady passait là l'essentiel de son temps. Elle disait que le manoir était une maison impie et qu'elle y restait peu et seulement par devoir.

Sir Hugh commençait à forcer ma sympathie. Visiblement, il avait beaucoup souffert de ce mariage imprudent.

— Si bien que vous n'avez pas été surprise que votre maîtresse ne revienne pas chez elle de tout le jour ? Pas même quand le crépuscule est tombé ?

— Non, dit Audrey qui froissait nerveusement sa robe, les yeux fixés sur ses mains.

— Et les repas ? Elle n'avait jamais faim ?

— Elle était très frugale. Parfois, Martha m'envoyait à la tour avec son repas, parfois Milady emportait un panier avec elle.

— Qu'a-t-elle fait mardi ?

— Elle a pris un panier.

— En êtes-vous sûre ?

La réponse vint sans hésitation :

— Oh oui, elle devait aller voir le pauvre Ulnoth.

Audrey jeta un coup d'œil furtif à la dépouille et s'en détourna aussitôt.

— L'hiver, deux ou trois fois par mois, Milady portait à l'ermite une miche de pain et une cruche de bière. C'est ce qu'elle a fait mardi.

— Faisait-elle toujours l'aller et retour à pied ? C'était une longue expédition, surtout l'hiver.

— Oui, elle disait que c'était une pénitence, un acte d'humilité. Un *grand merci*<sup>21</sup> à Dieu qui lui avait tant donné alors que d'autres avaient si peu.

Je me remémorai la seconde visite que j'avais faite à Ulnoth, quand il était si terrifié. Dès que mes yeux s'étaient accoutumés à la pénombre, j'avais fait l'inventaire de ses maigres biens et n'avais vu ni miche de pain ni cruche de bière. Si Lady Cederwell s'était réellement mise en route pour la maison troglodyte, elle n'y était pas arrivée. Qui l'en avait empêchée ? Quel obstacle ? Et pourquoi ?

Audrey frissonna tout à coup. Il faisait froid dans la chapelle. Inconsciemment, elle se rapprocha de moi. Je passai le bras autour de ses épaules, comme un frère l'aurait fait.

— Avez-vous remarqué ce jour-là la présence au manoir du palefrenier de maîtresse Lynom, celui qui s'appelle Hamon ? Il était à cheval et, d'après mes calculs, il a dû y arriver vers midi, à peu près au moment où Sir Hugh était à la tour.

Le front d'Audrey se plissa dans un effort de concentration mais, pour finir, elle secoua la tête.

— Non, dit-elle avec un soupir de regret, navrée de me décevoir. Lui, je ne l'ai pas vu.

— Peu importe, dis-je en la serrant doucement. Il y a tous ceux que vous avez vus. Vous rappelez-vous où étaient les autres membres de la maisonnée pendant cette journée ? En particulier le matin ?

— Martha Grindcobb était à la cuisine, répondit-elle aussitôt. J'y suis entrée plusieurs fois avant et après le déjeuner et, chaque fois, elle s'y affairait. De même qu'Ethelwynne, Édith et Jenny. Quant à maître Disney, il était au loin ; depuis deux jours déjà, il collectait les loyers. Le pauvre maître Empryngham, Dieu ait son âme – Audrey se signa –, lisait dans sa chambre.

---

<sup>21</sup> En français dans le texte. (N.d.T.)

Du moins il y était quand Martha m'a envoyée lui porter un bol de bière chaude une demi-heure avant que le déjeuner soit prêt.

— Et sa femme ?

— Elle n'était pas là, dit Audrey en fronçant les sourcils. Je ne me souviens pas de l'avoir vue de toute la matinée.

— Où pouvait-elle être, à votre avis ?

Ses minces épaules se soulevèrent et retombèrent.

— À la boulangerie, peut-être. Ou à la laiterie. Ou à la blanchisserie... En l'absence de Lady Cederwell, maîtresse Empryngham s'activait beaucoup dans la maison. Elle était dépitée que ce soit maîtresse Talke qui porte les clés à sa ceinture et non elle. Un jour, j'ai entendu maître Steward dire à Martha Grindcobb que, lors de l'arrivée de Milady et de sa famille du Gloucestershire, maîtresse Empryngham aurait voulu que maîtresse Talke fût relevée de ses fonctions. Elle estimait que c'était elle qui aurait dû endosser la responsabilité de la bonne marche de la maison.

— Donc, vous n'avez pas vu Adela Empryngham de toute la matinée. Était-elle rentrée au moment du déjeuner ?

— Oh oui ! Elle a rejoint son mari dans leur chambre et ils y sont restés des heures. Le temps tournait au vilain.

— Je m'en souviens, dis-je en changeant de position.

Le banc de pierre devenait inconfortable mais je n'avais pas terminé mon questionnaire.

— Et maîtresse Talke et maître Steward ? Vous rappelez-vous ce qu'ils faisaient mardi matin ?

Audrey pouffa de rire. Je lui devenais plus familier et elle commençait à me traiter en ami.

— J'ai vu maîtresse Talke se rendre à plusieurs reprises dans la chambre de Tostig Steward... Il garde une bouteille d'eau-de-vie dans son meuble d'angle, je le sais, je l'ai vue, affirma-t-elle sur un ton confidentiel, bien que personne ne pût nous entendre. Il aime boire un petit coup de temps en temps... Maîtresse Phillipa aussi.

Je voyais très bien le tableau : les deux personnages au sommet de la hiérarchie domestique causant à leur aise en sirotant une goutte réconfortante, discutant de leurs minables triomphes et de leurs rancunes.

— La gouvernante a-t-elle passé toute la matinée dans la chambre de Tostig ?

— Non, elle vaquait aussi à ses affaires dans la maison. Une heure après le petit déjeuner, elle est venue à la cuisine pour prévenir qu'elle serait à la laiterie, si on avait besoin d'elle. Elle était tout emmitouflée pour sortir et, dix minutes plus tard, je l'ai revue de la fenêtre de l'escalier. Elle traversait la cour.

— L'avez-vous vue entrer dans la laiterie ?

— Oui, mais ensuite j'ai quitté la fenêtre pour aller faire le lit de Milady. Quand j'ai revu maîtresse Talke, c'était plus tard, au moment où elle sortait de nouveau de la chambre de Tostig.

— Au bout de combien de temps ?

— Je ne sais pas trop... Je dirais qu'elle a passé un bon moment chez maître Steward. Elle était un peu grise. Ça m'a surprise. Jamais encore je ne l'avais vue éméchée.

Sans commenter cet épisode, je fis remarquer :

— Vous n'avez pas encore mentionné Maurice.

— Le jeune maître !

Elle réfléchit un moment, tête penchée.

— Il a pris son petit déjeuner dans la grande salle avec Sir Hugh, comme d'habitude. Ethelwynne, qui les servait, a fait remarquer qu'il était de meilleure humeur que la veille et l'avant-veille, et maîtresse Talke s'est mise à rire et a dit que nous savions tous pourquoi.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que maître Disney rentrerait le soir, je suppose.

Cette fois, elle ne rougit pas. Elle s'habituaient visiblement à ma compagnie.

— D'après vous, Maurice savait-il que sa belle-mère avait envoyé chercher frère Siméon ?

— Je pense que tout le monde le savait. Milady n'en avait pas fait mystère. Je l'ai entendue dire au maître : « Et quand il arrivera, vous recevrez tous ce que vous méritez. Vous serez tous appelés à rendre compte de votre conduite devant l'Église et vous serez très probablement excommuniés. »

— Qu'a répondu Sir Hugh ?

— Il a ri et il a répondu quelque chose comme : « Si l'adultère était possible d'excommunication, le pape n'aurait plus un

homme sous son autorité en Angleterre. Et certainement ni le roi ni sa cour, d'après ce que j'en entends dire. » Milady a répondu : « À défaut de craindre pour vous-même, vous devriez trembler pour votre fils », et elle est sortie. Pour aller à la tour, je pense.

Je le pensais aussi. Il semblait que la tour eût été son seul refuge.

— Est-ce que votre maître aime son fils ? demandai-je.

Mon informatrice réfléchit longtemps avant de répondre à cette question, ce qu'elle fit en pesant ses mots.

— Oui, oui, je crois qu'il l'aime, et cet aveu parut la surprendre. Ils se chamaillaient beaucoup, à propos de bricoles le plus souvent. Des petits conflits stupides du genre : Maître Maurice aurait-il emprunté les plus belles bottes de son père sans le lui demander ? Flemmarde-t-il trop tard au lit ? A-t-il été impoli envers Milady ? Mais je crois qu'ils s'aiment beaucoup.

— Si Sir Hugh avait été contraint de choisir entre la vie de son fils et celle de sa femme, à votre avis, en faveur de qui se serait-il décidé ?

— De maître Maurice, bien sûr, répondit-elle spontanément.

Cette fois encore, elle paraissait surprise de son propre savoir. Je hochai la tête. Le tableau esquissé par Audrey était celui d'un père et de son fils aux prises avec un conflit autrement important et profond que les sottes querelles qui en étaient la manifestation extérieure ; un désaccord que ni l'un ni l'autre ne mentionnait ouvertement mais qui avait creusé entre eux un fossé définitif. Cependant, les liens du sang étaient trop forts pour qu'on pût les briser. Chez Sir Hugh, l'orgueil de caste et l'honneur du nom reposaient en totalité sur la tête de Maurice, mais il y avait aussi l'affection têtue de l'homme mûr pour l'enfant auquel il avait donné la vie. Il ne permettrait pas qu'un danger menace son fils s'il pouvait l'empêcher ; et si la disparition de cette menace allait de pair avec ses désirs plus personnels, qui sait ce qui aurait pu arriver ?

Je devais paraître bien sombre car je m'aperçus tout à coup qu'Audrey me regardait fixement, son mince visage tendu par l'anxiété. Je lui souris et posai la main sur son bras.

— Tout va bien, la rassurai-je. Ne craignez surtout pas d'en avoir trop dit ou d'avoir nui à quelqu'un que vous pourriez souhaiter protéger. Juste un mot encore : savez-vous où je peux trouver maîtresse Lynom ? J'ai quelque chose à lui demander... si elle condescend à m'accorder un entretien.

## CHAPITRE XVIII

Audrey considéra ma hardiesse avec un mélange de respect et d'inquiétude. D'ordinaire, un vulgaire colporteur n'envisage pas si légèrement d'interroger un personnage de la stature d'Ursula Lynom.

— Elle est sans doute dans la chambre d'hôte. C'est là qu'on lui a servi son déjeuner. Ce qui fait ronchonner Ethelwynne ; ça fait beaucoup de corvées en plus pour les aide-cuisinières, surtout avec le père Godyer toujours alité. Maîtresse Empryngham aussi est contrariée par cette situation ; elle ne peut occuper sa propre chambre tant que le corps de maître Gérard y repose, et elle est obligée de coucher au dortoir, avec les autres femmes.

— Alors c'est dans la chambre d'hôte que je vais tâcher de parler à maîtresse Lynom. Et si je ne l'y trouve pas, je chercherai ailleurs. Elle est sûrement encore dans les murs du manoir et, à mon avis, elle n'est pas près de partir. Le dégel est lent et ne permet pas encore de voyager en toute sécurité ; demain, ce sera une autre histoire. En fait, je crois que dans vingt-quatre heures Sir Hugh aura retrouvé la tranquillité voulue pour organiser les funérailles de ses morts et pour envisager son propre avenir, à présent qu'il est de nouveau veuf.

— Mais qu'en est-il de tes soupçons concernant la mort de Milady ? demanda Audrey sur le ton du reproche alors que je me levais. As-tu l'intention de quitter Cederwell sans avoir trouvé son meurtrier ?

— Je pense que je sais déjà qui c'est, répondis-je, j'en suis personnellement certain. Mais suis-je en mesure de persuader les autres, ce n'est pas si sûr.

— Qui est-ce ? fit-elle d'un ton pressant. Dis-moi seulement son nom et je le poignarderai.

— Eh bien, repartis-je en souriant, en voilà des instincts sanguinaires chez une jeune fille si réservée ! Il vaut mieux que vous n'en sachiez rien. Laissez-moi cette affaire, voulez-vous ? Il y a encore quelques points en suspens. C'est d'ailleurs pourquoi je dois m'entretenir avec maîtresse Lynom et peut-être aussi avec le père Godyer.

— Que feras-tu quand tu auras les réponses ? demanda Audrey dont la lèvre inférieure saillait de façon belliqueuse. Pourras-tu nous convaincre tous de ce que tu avances ?

— Comment le saurais-je ? La suite des événements est dans la main de Dieu. C'est à Lui de décider ce qui se passera ensuite. Il m'a conduit ici. Il a mis les faits sous mes yeux. Quand le temps sera venu de me confronter au scélérat, je me laisserai guider par Sa sagesse et j'espère qu'il m'inspirera.

Je me penchai et l'embrassai sur la joue.

— À présent, je dois terminer ce que j'ai entrepris et trouver maîtresse Lynom.

Je descendis l'escalier et passai sur la pointe des pieds devant la porte entrouverte de la cuisine bruyante où on lavait les marmites sales et commençait déjà les préparatifs du dîner. Je n'avais aucune envie de me heurter à une Martha irascible, curieuse de savoir où j'allais et ce que je faisais.

Dehors, le soleil de midi révélait un paysage qui changeait à vue d'œil. La blancheur magique du monde de féerie cédait la place aux bruns et aux gris banals de l'hiver. Les toitures d'ardoise refaisaient partiellement surface sous leur couverture gelée et les arbres au loin dégageaient leurs branches tordues de leur croûte de neige. Le sol était toujours très dur mais les marches qui menaient à la galerie couverte étaient humides de glace fondante et glissante. Je les abordai prudemment. Je ne pouvais guère me permettre un nouvel accident.

La galerie couverte portait aussi les marques du dégel ; des petites mares s'étaient formées ici et là dans les creux des planches gondolées. Pas un son ne provenait de la chambre d'hôte et du dortoir des femmes aux portes closes. Je m'arrêtai devant la première, la main levée pour frapper, l'oreille tendue, mais tout était silencieux comme la tombe. Les battements de mon cœur s'accélérèrent. Une nouvelle tragédie ? Une autre

mort ? Puis quelqu'un toussa et j'entendis un faible bruissement. Je respirai plus librement et frappai avec détermination.

Le silence se fit instantanément et une voix de femme dit :

— Entrez.

J'ouvris la porte et m'arrêtai respectueusement sur le seuil. Maîtresse Lynom parut surprise en me voyant.

— Colporteur ? Que fais-tu là ? Que veux-tu ?

Le ton de sa voix exprimait la peur et la contrariété.

— Je viens vous demander un peu de votre temps, maîtresse Lynom. Ce ne sera pas long, je vous le promets. Il s'agit d'une question dont vous pourriez connaître la réponse.

J'étais toujours figé sur le seuil.

Néanmoins, elle recula d'un pas, toujours sur ses gardes. Je me doutai qu'en dépit de l'accusation que je l'avais entendue proférer, elle n'était pas absolument convaincue de la culpabilité de son amant dans la mort de Lady Cederwell, et ne croyait pas davantage qu'il s'agît d'un accident ou d'un suicide. À moins qu'elle ne fût une habile simulatrice, elle était innocente de la machination du meurtre car elle semblait prête à soupçonner presque tout le monde au manoir.

— Quelle question ? demanda-t-elle, une main prête à me repousser. Non ! Reste où tu es.

— Je n'avais pas l'intention d'entrer sans votre permission, dis-je d'un ton placide. Mais vous-même n'avez aucune raison de me craindre, je vous l'assure. Lady Cederwell était morte au moment où frère Siméon et moi sommes arrivés ici mardi. C'est nous qui avons découvert son corps. Ensemble.

Maîtresse Lynom prit une profonde inspiration qui fut suivie d'un long soupir.

— C'est exact. À présent, je m'en souviens, dit-elle en frissonnant. Très bien. Tu peux entrer mais laisse la porte ouverte.

Sa confiance était encore mitigée.

Je fis ce qu'on m'ordonnait. La pièce était presque aussi austère que le dortoir des femmes mais on avait fait pourtant quelques tentatives pour la rendre plus habitable. Le lit était garni d'un dessus de velours rouge fané, assorti aux rideaux du

baldaquin et au jeté de table trop long qui drapait le coffre à vêtements et retombait jusqu'au sol. Un fauteuil sculpté, garni de coussins brodés, apportait à l'ensemble un peu de confort, ainsi qu'une tapisserie qui pendait au mur ; elle illustrait la rencontre de Tobie et de l'Ange. Je me demandai ce que pensait Ursula Lynom de ce logement et si elle partageait la notion mesquine du luxe de son amant. Et quelle serait la réaction de la redoutable dame Judith si elle était forcée de vivre à Cederwell avec sa belle-fille ?

— Eh bien, s'enquit maîtresse Lynom, quelle est cette question ?

J'hésitai, sachant combien elle la trouverait étrange, puis me jetai à l'eau.

— Qui sont vos plus proches voisins au château de Lynom ?

Elle battit des paupières, comme si elle ne m'avait pas bien entendu, puis secoua la tête pour éclaircir ses idées.

— Qui sont mes plus proches voisins ?

— Cela peut paraître bizarre mais je vous serais reconnaissant de me répondre sans que j'aie à vous donner mes raisons.

Elle me fixa quelques secondes encore avant de s'asseoir dans le fauteuil, les lèvres pincées. Loin d'être sotte, elle était fort capable d'additionner deux et deux et d'en tirer le total.

— Que sais-tu ? demanda-t-elle tout à trac. Ou que crois-tu savoir ?

Nous nous dévisageâmes avec prudence tandis que le silence s'étirait entre nous. Puis je décidai d'être avec elle aussi franc que je le pourrais.

— Quels que soient mes soupçons, ils ne concernent en rien Sir Hugh. Vous avez ma parole sur ce point, dis-je d'une traite, sans perdre de temps à me demander si la parole d'un colporteur avait pour elle quelque poids.

Sans détourner les yeux, elle prit la décision d'être également sincère envers moi.

— Mon palefrenier, Hamon, que j'avais envoyé porter à Sir Hugh les boutons que je t'avais achetés, l'a vu penché sur le corps de Jeanette au pied de la tour.

— Et il est reparti ventre à terre au château de Lynom pour vous prévenir de ce qu'il avait vu. Fort peu de chose, en fait.

Alors, s'il vous plaît, avec tout le respect que je vous dois, pourquoi êtes-vous parvenue à la conclusion que Sir Hugh avait probablement tué sa femme ?

Elle se leva et se mit à arpenter la pièce exiguë. Soulagée de pouvoir enfin parler ouvertement, elle en oubliait à qui elle s'adressait.

— Ce matin-là, à Lynom, nous avions enfin discuté sans réserve du caractère désespéré de notre situation. Ni lui ni moi ne sommes jeunes, fit-elle avec un sourire ironique, tandis que Jeanette, Lady Cederwell n'a... n'avait, se reprit-elle, que vingt et un ans. Notre situation nous apparaissait insoluble et Hugh surtout était à bout de courage.

À son insu, elle se tordait les mains et, parvenue au mur, fit demi-tour pour repartir dans l'autre direction.

— Pour ajouter à ses malheurs, il avait appris de sa bouche qu'elle avait fait appeler frère Siméon afin qu'il les accuse, lui et d'autres membres de sa maison. En fait, il ne craignait rien pour sa personne. Il a le dos large et il est très capable de faire face au harcèlement et aux reproches d'un moine plutôt bizarre. Mais...

Elle s'interrompit brusquement, sur le point, m'imaginai-je, de se rappeler mon modeste statut.

— Vous pensez à Maurice Cederwell et à Fulk Disney, dis-je promptement. À l'amour qui les unit.

Les yeux de maîtresse Lynom s'agrandirent.

— Tu ne perds pas de temps, colporteur, quand il s'agit de fureter dans les secrets des autres, attaqua-t-elle avec colère.

Je haussai les épaules.

— Un secret bien mal gardé, maîtresse. Même l'innocente Audrey Lambspringe sait ce qu'ils sont l'un pour l'autre, dis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire devant son air horrifié. Il est impossible de dissimuler pareille intimité dans une communauté fermée telle que celle-ci. Les domestiques bavarderont toujours.

— Pas seulement les domestiques, repartit-elle sèchement.

Elle pensait, j'en étais sûr, à dame Judith.

— Si bien, reprit-elle au bout d'un instant, que je n'ai pas besoin d'épiloguer sur l'inquiétude de Sir Hugh pour son fils. La

réputation du frère l'avait précédé ici. Sa mission, semble-t-il, consiste à punir l'immoralité où qu'il la dépiste.

— Je le crois aussi.

— Très bien ! Tu comprends donc pourquoi, malgré ma répugnance à le croire, j'ai interprété comme je l'ai fait ce que m'avait rapporté Hamon : dans un accès de rage et de frustration, Sir Hugh avait jeté Jeanette du haut de la tour.

De son allure brusque, elle refit le tour de la pièce.

— J'ai attendu toute la journée dans une anxiété croissante qu'il me fasse parvenir des nouvelles de « l'accident », car il présenterait sûrement ainsi sa mort. Rien n'arrivait. À la fin, sans me soucier de la neige et de l'obscurité, je suis partie pour Cederwell, escortée de Hamon et de Jasper. Le reste, tu le sais : j'ai bien failli tout révéler...

Elle se rassit, les mains crispées sur les bras du fauteuil.

Le moment le plus délicat de mon interrogatoire approchait car je devais feindre d'ignorer ce qui s'était passé entre elle et Sir Hugh.

— Et comment Sir Hugh s'est-il excusé de ne vous avoir rien fait savoir ?

D'indignation, le corsage de maîtresse Lynom se gonfla et sa mâchoire se durcit.

— Tu dois t'en souvenir... Il a prétendu qu'il ignorait la mort de Jeanette avant que le frère et toi l'en ayez informé. Quand il s'est rendu compte que je savais la vérité, il a eu le culot de soutenir que c'était pour me protéger, moi ! Il m'a accusée d'avoir envoyé mon palefrenier tuer Jeanette... Il a même inventé qu'avant d'expirer elle aurait murmuré « Hamon ».

Sa rage initiale, dont la violence s'était atténuée, flambait de nouveau. Elle se leva brusquement et expédia dans le lourd fauteuil un coup de pied vigoureux. Une forte femme, Ursula Lynom ! Dans tous les sens du terme. Elle régenterait à la baguette Sir Hugh et sa maisonnée, mais il était très possible qu'ils lui en soient reconnaissants. Cela ramènerait un semblant d'ordre et de calme dans leurs existences perturbées.

— Je pense que vous découvrirez, maîtresse, qu'en l'occurrence Sir Hugh ne mentait pas, dis-je tranquillement. Qu'il vous croyait effectivement responsable du meurtre de

Lady Cederwell et essayait de vous protéger. Après avoir découvert le cadavre de sa femme, il est rentré chez lui et n'a rien dit : ni ce qu'il avait découvert, ni le fait qu'il avait vu Hamon. Plus longtemps on ignorerait la présence du cadavre, plus les chances seraient grandes que l'on ne soupçonne ni vous ni votre messager. Il avait si peur pour vous, il était si soucieux de vous protéger qu'il n'a pas songé une minute à l'invraisemblance d'une telle accusation portée contre vous ; ni au fait qu'en raison de ce temps affreux la chute de sa femme serait probablement considérée comme un accident.

Elle me lança un regard aigu et ses traits un peu empâtés ébauchèrent l'amorce d'un sourire. L'espace d'un instant, j'entrevis la jolie fille qu'elle avait été, à l'époque où Sir Hugh s'était épris d'elle pour la première fois et où, comme une sotte, comme une étourdie, elle avait trahi son propre cœur et épousé l'ami de Hugh.

— Comment peux-tu en être sûr ? demanda-t-elle d'un ton méprisant, mais en souhaitant néanmoins que j'avance mes raisons.

— Parce que je crois savoir, maîtresse, qui a tué Lady Cederwell et pourquoi. Toutefois, pour l'instant, vous devrez me croire sur parole. Mais, si j'ai raison, la conduite de Sir Hugh n'autorise pas d'autre explication. Que vous puissiez ou non lui pardonner de vous avoir crue capable de meurtre est une autre affaire, et vous seule pouvez la régler.

Le sourire s'affermi :

— Je l'ai cru coupable du même crime, si bien que nous devrons nous demander mutuellement pardon. Nous le ferons, je n'en doute pas, et nous nous l'accorderons l'un à l'autre.

Elle demeura silencieuse un moment, contemplant un avenir soudain plus heureux que tout ce qu'elle avait pu prévoir depuis des années. Puis son expression se figea :

— Es-tu certain d'être tombé sur la vérité ?

Je n'appréciai guère le mot « tombé » mais pris soin de ne pas le montrer. Hochant la tête avec assurance, je lui rappelai qu'elle n'avait toujours pas répondu à ma première question.

— J'ai oublié ce que c'était, avoua-t-elle en me dévisageant, brusquement perplexe, comme si elle reprenait conscience de

l'identité de l'interlocuteur auquel elle avait livré ses craintes et ses pensées les plus intimes.

De nouveau, elle secoua la tête pour s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé tout notre entretien.

— Je vous ai demandé qui sont vos plus proches voisins au château de Lynom. Je sais que vous n'en avez pas au nord, le long de la route de Woodspring que j'ai moi-même parcourue. Mais au sud ? Y a-t-il une ferme ou une propriété facilement accessible de la route principale ?

À voir l'éclat subit de ses yeux, elle aurait payé cher pour connaître la raison derrière ma question mais, ayant surmonté la tentation d'exiger une explication, elle dit simplement :

— Il y a une propriété à quelque trois miles et demi au sud-ouest du château. Elle appartient à un fermier qui s'appelle John Armstrong. Est-ce là ce que tu voulais savoir ?

— La ferme est-elle entourée de douves ? Ou ses bâtiments reposent-ils de plain-pied au bord de la route ?

Ursula porta une main à son front, s'efforçant de se remémorer une demeure près de laquelle sa vie s'écoulait, mais à laquelle elle n'avait jamais prêté grande attention, comme il arrive souvent avec les choses les plus familières.

— Elle a des douves, dit-elle enfin, mais je pense... Non, non, je suis sûre qu'il y a au moins deux remises situées au-delà de la clôture, au milieu des champs. Elles se trouvent au sud de l'enceinte principale.

Je lui fis un bref salut.

— Je remercie la maîtresse de céans.

Elle se leva, le regard sévère, et lissa sa robe.

— Je ne suis pas la maîtresse de céans et tu le sais très bien. Tu es un vaurien très convaincant qui sait comment se rendre agréable, surtout aux femmes. Vaurien ou pas, comment t'y es-tu pris pour que je t'ouvre mon cœur, je me le demande...

Elle soupira et reprit :

— Si seulement j'avais vingt ans de moins... mais non, je suis trop vieille pour ce genre de pensées. Va-t'en avant que je te mette dans l'embarras ou que je fasse quelque chose que je regretterais plus tard. Je dois aller voir Sir Hugh. Ai-je ton autorisation de lui rapporter notre conversation ?

J'hésitai avant d'acquiescer.

— Mais je vous serais reconnaissant de n'en parler à personne d'autre pour le moment. Gardez pour vous seuls ce qui s'est dit entre nous. Jusqu'à ce que je sois prêt.

— Très bien. Je peux garantir le silence de Sir Hugh. Quelle autre preuve cherches-tu ?

— Je vais parler encore une fois au père Godyer. Ensuite, il me faudra décider si je parle ou si je me tais. Je n'accuserai personne à moins d'être certain que mon accusation est imparable.

Le chapelain semblait encore mieux que lors de ma visite précédente. Il était toujours alité, comme s'en plaignait Ethelwynne, mais il avait le visage moins pincé et sa voix mieux assurée donnait à penser qu'il serait en mesure de reprendre ses fonctions dans les prochains jours.

— Vous avez l'air beaucoup mieux que ce matin, lui dis-je.

Il hocha la tête en souriant et déplaça ses jambes pour que je puisse m'asseoir sur son grabat.

— Beaucoup mieux, Dieu soit loué, et pas fâché de te revoir. On s'ennuie terriblement, cloué dans un coin, sans personne à qui parler. Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, reconnut-il en soupirant. Maintenant que Milady est partie, je ne compte plus guère dans la maisonnée.

Les larmes débordèrent et roulèrent le long de ses joues.

— Je suis venu ici avec elle de Campden et je l'ai connue et aimée comme ma fille.

— Oui, vous m'avez déjà confié cela, répondis-je avec chaleur. C'est une histoire très intéressante, mon père. Comment auriez-vous pu ne pas l'aimer, sachant tout ce qu'elle avait souffert dans sa jeunesse. Et connaissant aussi la terrible expérience qui lui avait faussé l'esprit.

Il se cabra :

— Qui a dit qu'elle avait l'esprit faussé ? Pas moi, colporteur. Tu interprètes ce que j'ai dit et ton interprétation est erronée ! Elle a supporté ce malheur comme elle a supporté tout le reste, avec une confiance inébranlable en Dieu.

— Je vous demande pardon, dis-je. Peut-être me suis-je mal exprimé. Toutefois, savoir que son agresseur avait échappé à la rigueur de la loi a dû l'aigrir au-delà du raisonnable.

— Et voilà que tu recommences ! s'exclama-t-il avec colère. Tu essaies de prétendre qu'elle était au bord de la folie !

— N'était-ce pas le cas ? Pardonnez-moi, mon père, mais une femme jeune et jolie aurait pu attendre de la vie autre chose que prières et méditation.

— Il crève les yeux que tu n'as jamais étudié la vie des saints, me tança le chapelain d'un ton sévère. Sainte Léocadie, sainte Lucie, sainte Eulalie... Toutes étaient des femmes jeunes, déterminées à sacrifier leur vie pour leur foi. Veux-tu me dire qu'elles aussi étaient folles ?

Je secouai la tête doucement et il poursuivit :

— Elles n'ont jamais vu leurs persécuteurs livrés à la justice non plus, tandis que ma chère fille savait au moins ce qu'il était advenu à celui qui l'avait violée. Quand son cadavre fut rapporté dans la maison de son père, elle est allée en personne voir son corps mutilé.

— Une jeune fille pourrait regarder calmement un homme à la tête défoncée ? Mon père, même quelqu'un qui l'aimait comme vous l'aimiez doit admettre qu'il y a quelque chose de... pas tout à fait normal dans une telle conduite.

Il remit ses jambes au milieu du lit, se renversa contre ses oreillers et ferma les yeux, une façon de me signifier que notre entretien était clos. Pourtant, je ne me levai pas aussitôt et continuai d'observer ce visage blafard et ce crâne étroit, me demandant ce qu'il y avait dedans. Pour moi, je n'avais plus aucun doute : le père Godyer avait aimé Jeanette Empryngham d'un amour charnel aussi bien que spirituel. Mais il avait étouffé cet amour en se convainquant lui-même qu'il éprouvait pour elle une affection purement paternelle. Gérard Empryngham avait-il soupçonné la vraie nature des sentiments du prêtre ?

Je me levai.

— Je pars demain, dis-je. La neige commence à fondre et les routes seront praticables.

Il ne répondit pas avant que je sois pratiquement sorti.

— Eh bien ? demanda-t-il. As-tu obtenu ce que tu es venu chercher ?

— Je suis... je suis juste venu voir comment vous alliez, bégayai-je, surpris par cette perspicacité inattendue.

— C'est aussi ce que j'avais d'abord cru, grogna-t-il, incrédule.

— Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Ses yeux pâles s'ouvrirent avec lenteur et restèrent longuement posés sur moi.

— Je ne sais pas, avoua-t-il enfin. Une douleur dans les os, peut-être, une cloche d'alarme dans la tête. Alors ? insista-t-il. Ai-je raison ? As-tu découvert ce que tu attendais de moi ?

— Oui. Je vous remercie. Je... je vous reverrai avant de partir, j'espère.

Les lèvres exsangues ébauchèrent le fantôme d'un sourire :

— Cela dépend de toi, j'imagine. Pour moi, je serai encore ici, certainement. Pour le moment, je n'ai pas l'intention d'aller ailleurs.

Ses yeux se fermèrent de nouveau.

J'hésitai un instant, ouvris la bouche pour ajouter quelque chose, puis me ravisai. Je tirai doucement la porte derrière moi et descendis l'escalier.

En bas, Fulk Disney m'attendait. Il me toisa insolemment de bas en haut.

— Ah, te voilà ! Heureuse rencontre ! Je t'ai cherché partout. Jusque dans la chapelle !

— J'ai rendu visite au père Godyer, fis-je d'un ton bref. Que voulez-vous me dire ?

— Le père Godyer, hein ?

Son regard vacilla légèrement.

— Tu sais, je m'interroge depuis longtemps à propos de cet homme et de notre pieuse Milady.

Un sourire lubrique releva les coins de sa bouche.

— Qu'attendez-vous de moi ? repris-je.

— Ce que j'attends de toi ? dit-il d'un air songeur. Il me détestait et s'ingéniait à me faire sortir de mes gonds. Voyant qu'il n'y réussirait pas, il haussa simplement les épaules.

— Ah oui ! J'ai un message pour toi de la part de frère Siméon.

## CHAPITRE XIX

— Ça fait plus d'une heure qu'il te cherche partout, poursuivit Fulk Disney, mais on dirait que tu te caches.

— J'ai traversé le manoir à deux reprises au moins, répondis-je, et n'essaie pas de me cacher. S'il s'était donné la peine de quitter l'âtre de la cuisine, il m'aurait facilement trouvé. Quel est le message ?

— Il est allé à la tour saxonne et veut que tu l'y rejoignes le plus vite possible.

Mon cœur fit une embardée mais je parvins à demander calmement :

— A-t-il donné la raison de cette inspection ?

Les petits yeux de Fulk luisaient de curiosité dans son visage blême.

— Quand je lui ai demandé pourquoi il allait à la tour, il a refusé de me le dire. Puis, si j'ai bien compris, il a marmonné que tu comprendrais.

Il pencha la tête de côté.

— Tu comprends, colporteur ? Dis, tu comprends ?

— Peut-être, fut ma réponse prudente.

Je fis mine d'avancer. Fulk me barra carrément le passage.

— Pas si vite ! Depuis deux jours, toi et le frère avez fourré le nez partout. Vous êtes indésirables. Et j'apprends maintenant de Martha Grindcobb que, selon toi, Lady Cederwell ne serait pas morte d'un accident... Fous le camp d'ici, colporteur, sifflat-il, venimeux. Aujourd'hui même ! N'attends pas demain, tu pourrais le regretter...

— Serait-ce que vous me menacez, maître Disney ? demandai-je placidement.

— D'Isigny ! hurla-t-il, piqué au vif. Combien de fois te l'ai-je dit ?

Se souvenant brusquement qu'il y avait plus urgent, il ajouta :

— Quitte Cederwell cet après-midi. Et emmène avec toi ce prédicateur de carrefour.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Maurice Cederwell qui débouchait du couloir et venait vers nous.

— Maître Disney m'a ordonné de quitter immédiatement le manoir, dis-je. Mais je ne reçois mon ordre de route que de Sir Hugh. Peut-être pourriez-vous l'expliquer à votre ami.

Le regard indécis de Maurice plongea dans le mien puis il tourna son attention vers Fulk. Son bras se contracta, comme s'il avait voulu toucher celui de l'autre et se forçait à y renoncer.

— À quel propos vous disputez-vous ? demanda-t-il. Fulk ? Qu'as-tu contre le colporteur ?

Fulk commença par ne rien dire, puis il haussa les épaules.

— Simplement que lui et frère Siméon traînent ici depuis trop longtemps. Il est grand temps qu'ils repartent. D'ailleurs, le ciel le leur permet.

Les yeux de Maurice revinrent se fixer sur mon visage. Puis il dit lentement :

— C'est à mon père d'en décider. C'est lui qui ordonne et il ne tolère aucune ingérence dans ce domaine. Ici, c'est lui le maître. Nous devons nous incliner.

— Alors, parle-lui-en ! s'écria Fulk, péremptoire. Dis-lui que ces deux hommes, le colporteur et le frère, sont des fauteurs de troubles. Ils en savent trop. Plus vite on sera débarrassé d'eux, mieux ça vaudra.

— Comment oses-tu me parler ainsi ! protesta piteusement Maurice, pour mon seul bénéfice, sans doute.

Il lança un regard d'avertissement à son ami. Toutefois, les derniers mots de Fulk l'avaient effrayé.

— Mon père est dans le solar, dit-il. Je vais voir ce qu'on peut faire...

— Vous trouverez probablement maîtresse Lynom avec lui. Il risque de ne pas apprécier d'être dérangé.

Mais je parlais à un dos qui s'éloignait. Sans tenir compte de l'avertissement, Maurice s'engagea dans l'escalier. Je me tournai vers Fulk.

— Eh bien, je vais retrouver frère Siméon, lui dis-je.

Mais il était à présent plutôt embarrassé et sa curiosité restait insatisfaite.

— Reste là ! cracha-t-il en essayant de m'empêcher de passer.

Je n'avais aucune envie de mesurer ma force à la sienne, le résultat ne faisant aucun doute, mais son attitude ne me laissait pas d'autre choix. Avant qu'il ait eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait, je l'avais soulevé à bras-le-corps, j'avais exécuté un demi-tour et l'avais reposé derrière moi. Puis je m'éloignai d'un pas vif vers la porte. Fulk poussa un hurlement de rage et se rua derrière moi, mais je pivotai et lui fis face, poings dressés.

— Laissez-moi ! À moins que vous ne vouliez mon poing dans la figure...

Je reconnais à son honneur que ma menace ne le découragea pas aussitôt. Il fit encore quelques pas avant de décider que le jeu n'en valait pas la chandelle.

— Je sais où tu vas ! beugla-t-il. Je sais où vous trouver, toi et le moine. N'oublie pas ça ! Maurice et moi serons à vos trousses sitôt que Sir Hugh aura donné l'autorisation de vous foutre dehors.

— J'attendrai impatiemment votre compagnie.

J'entrai dans la cuisine et pris mon manteau dans le coin où je l'avais laissé avec mon gourdin et ma balle.

— Le vagabond est de retour ! commenta Martha, acerbe. Toi et le moine, on dirait deux mouches sur une grille. Pourquoi ne pouvez-vous rester tranquilles et nous offrir le plaisir de votre compagnie pendant que nous travaillons ? Pas vrai, les filles ? Les étrangers sont un plaisir rare tout au long de l'année. Alors, l'hiver...

Sans terminer sa phrase, dont elle laissa la fin à mon imagination, elle m'avertit :

— Frère Siméon est allé à la tour. Il a dit que si on te voyait, on devait te dire de l'y retrouver.

— Je sais. Il a laissé le message à Fulk Disney. Le frère vous a-t-il précisé pourquoi il avait besoin de moi ?

La cuisinière secoua la tête et se mit à explorer la table, remuant les jattes, les poêles, les louches et les cuillers avec une agitation croissante.

— Pas un mot. Sa bougeotte l'a repris tout à coup et il est parti à ta recherche. Comme on ne te trouvait pas, il s'est énervé de plus belle et il a fini par annoncer qu'il allait à la tour. Il nous a répété dix fois de te dire de le rejoindre là-bas dès qu'on te verrait... Quelle est la drôlesse qui m'a piqué mon couteau à viande ?... S'il l'a aussi demandé à Fulk, ça doit être important.

Mon estomac s'était noué d'excitation. À moins que ce ne fût de peur car, je le savais, la convocation de frère Siméon signifiait que le dénouement de l'éénigme approchait. Je mis mon manteau sur mes épaules et me penchai pour prendre mon gourdin. Il n'était plus là.

— Frère Siméon l'a pris, m'informa Jenny Tonge, qui devina sans peine pourquoi je fronçais les sourcils. Il a dit que tu ne t'en formaliserais pas et que, comme la neige est encore profonde par endroits, ça l'aiderait à se tenir sur ses pieds.

— Je vois, répondis-je, c'est bien possible. Et la jeunesse doit céder à l'infirmité.

— Il n'est pas si vieux que ça ! protesta aigrement Martha dont les joues virèrent au rouge.

Elle avait manifestement découvert que le moine était moins âgé qu'elle. Mais je ne me sentais pas d'humeur à la taquiner comme je l'aurais fait la veille ou l'avant-veille. J'avais d'autres soucis en tête. J'attachai mon manteau et sortis.

Le soleil éclairait toujours la scène et laissait espérer que le beau temps allait se maintenir. Comme je m'éloignais du manoir, une mouette fondu très bas sur l'estuaire, en direction de la pleine mer, et je notai que le porcher avait relâché ses cochons qui fouissaient les débris rejetés au bord de l'eau ; ces deux signes témoignaient que la vie, presque paralysée pendant deux jours, reprenait progressivement son cours normal. La tour saxonne se dressait devant moi, lumineuse, finement découpée sur le ciel bleu et brillant. Elle avait vraiment quelque chose de sinistre et je pensai à cet Eadred Eadrichsson, dépossédé de sa demeure et de sa terre par Sir Guy de Sourdeval après la conquête de son pays par les Normands. Avait-il jeté une malédiction sur ce lieu avant de le quitter ? Peut-être.

En approchant, je constatai que la porte de la tour était entrouverte. Frère Siméon m'attendait. Mon cœur se mit à

battre de façon désordonnée. Avant-hier soir – y avait-il vraiment si peu de temps ? – c'était le moine qui avait bravement poussé la porte. Aujourd'hui, mon tour était venu. Je l'ouvris d'un seul coup et entrai.

Le silence m'engloutit. Il n'était troublé que par le murmure du vent qui sifflait à travers les fissures et les lézardes des vieilles pierres. Je m'arrêtai, l'oreille tendue. Frère Siméon avait sûrement guetté mon arrivée et suivi ma progression le long du sentier, soulagé que son guet prenne fin. Mais pourquoi ne signalait-il pas sa présence ?

— Frère Siméon ! appelaï-je.

Ma voix sonna creux dans l'escalier vide. Stupidement, je lâchai la porte et fis quelques pas dans la pièce du rez-de-chaussée. Le battant claqua derrière moi. Avant que j'aie suffisamment retrouvé mes esprits pour l'éviter, mon gourdin, dirigé contre ma nuque, manqua sa cible de quelques pouces et me frappa en plein dans le dos. Je chancelai et mes mains s'agrippèrent au bord de la table qui s'écroula sous mon poids. Malgré l'étourdissement dû à ma chute, le sentiment du danger aiguiseait mon instinct de survie ; je roulai hors d'atteinte de la seconde frappe meurtrière du bâton. Sachant à peine ce que je faisais, je me relevai et me tournai pour faire face à mon assaillant. Jurant comme un charretier, frère Siméon libéra violemment le gourdin des éclats de bois et le brandit une troisième fois pour tenter de m'occire.

Comme il fendait l'air, je parvins à attraper son bout libre et m'y cramponnai, secoué en tous sens comme le battoir d'un fléau. Je n'aurais jamais cru que le moine disposait d'une telle force, qu'il camouflait en temps normal. Mais il se battait pour sa peau et pour m'empêcher de dire ce que j'avais compris. Il m'avait surveillé pendant les deux jours précédents, tandis que je cernais de plus en plus près la vérité, et il avait maintenant l'intention de me réduire au silence à jamais, comme il y avait condamné Lady Cederwell, Gérard Empryngham et Ulnoth.

Ses yeux fulguraient de haine tandis que nous essayions de nous arracher l'un à l'autre le gourdin. Tout à coup, par malchance, je trébuchai et fus forcé de relâcher mon emprise

pour garder mon équilibre. Avec un grognement de triomphe, frère Siméon tenta de brandir de nouveau le gourdin mais, pendant la lutte, ses mains avaient glissé trop en retrait pour qu'un tel geste fût possible. Il devait réajuster sa prise et je profitai de cette seconde de grâce pour bondir dans l'escalier que j'escaladai quatre à quatre.

Je ne m'arrêtai pas pour réfléchir à l'inanité de ce que je faisais. J'étais propulsé par la simple nécessité pour le poursuivi d'échapper à son poursuivant. Le frère étant entre moi et l'unique porte de la tour, l'escalier était la seule issue. Mais je me dirigeais aussi vers un piège dont seule la supériorité de ma force pourrait me tirer. Frère Siméon, quant à lui, bénéficiait d'un autre atout : l'instinct du tueur que ses récentes activités avaient exacerbé. Ayant déjà trois morts sur la conscience, il n'hésiterait pas devant une quatrième. Il avait déjà essayé de me tuer : c'était lui, et non Fulk, qui m'avait poussé dans l'escalier.

J'atteignais la pièce du premier étage quand je l'entendis monter à tâtons derrière moi ; le gourdin qu'il tramait avec lui cognait contre l'arête des marches. À un moment donné, je compris aux bruits qu'il faisait qu'il s'était pris les pieds dans le bas de son habit, qu'il déchira en lâchant une bordée de jurons dont un batelier n'aurait pas rougi. Mais, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il s'était relevé et sa tête surgit dans la cage d'escalier. Je regardai désespérément autour de moi et ne découvris rien de plus que la veille : nulle part où me cacher et rien qui pourrait me servir d'arme.

Frère Siméon s'arrêta et un sourire déplaisant découvrit ses dents.

— Je t'aurai, colporteur. Tu ne peux m'échapper. Je vais devoir te tuer, tu sais cela ? J'en suis vraiment désolé car j'ai trouvé plaisir à ta compagnie, mais je pense que tu as découvert qui je suis. Tu es malin, colporteur, tu aurais continué de poser tes questions. Et même si tu n'as pas tout à fait terminé d'assembler les morceaux, je suis contraint de disposer de toi maintenant que j'ai dévoilé mon jeu.

Il grimaça et entama l'ascension des derniers degrés.

Je grimpai la seconde volée de marches jusqu'à la chapelle. Derrière moi, je l'entendais rire, un doux hennissement ironique qui prit l'ampleur d'un barrissement joyeux devant le forfait auquel il se préparait. Les limites de son pauvre esprit fatigué l'avaient finalement fait basculer dans la folie, folie qui décuplerait la force dont il venait de faire preuve. Le diable avait pris possession de Siméon. Il combattrait pour lui.

En deux enjambées, je traversai la pièce et j'essayai d'ôter du mur le crucifix d'ébène mais son poids eut raison de moi. Je jetai autour de moi un regard affolé et mes yeux tombèrent sur les chandeliers d'argent qui ornaient l'autel de Lady Cederwell. J'en saisis un dans chaque main pour me défendre ; mais, à la vue de frère Siméon qui gravissait les dernières marches, je les dressai devant moi en forme de croix pour me préserver du mal. Car son expression, méconnaissable, était celle d'une gargouille monstrueuse qui me guignait et jubilait. Dans le visage couleur de parchemin, les yeux dénués de toute humanité brûlaient du plaisir de tuer.

Il avait laissé tomber le gourdin quelque part dans l'escalier – j'avais entendu le choc mais n'enregistrai le fait qu'en entendant l'objet dégringoler les marches – et avait tiré de son habit le couteau à longue lame qui manquait à Martha et qu'elle utilisait pour débiter la viande. Il avançait vers moi, tenant son arme comme un poignard, puis, soudain, chancela : son regard était tombé sur ma croix improvisée. La longue habitude prise au cours des années, durant lesquelles il s'était attribué puis avait fait sien le personnage de frère Siméon, l'emporta, au moins passagèrement, sur le démon dont il était esclave. Frissonnant, il prit une profonde inspiration et baissa un peu le bras, mais sans relâcher sa prise sur le manche du couteau.

Prudemment, me gardant de tourner la tête pour regarder derrière moi, je fis deux pas en arrière jusqu'à ce que mon dos fût calé contre le mur et ma tête au niveau de la branche transversale du crucifix. Du coin de l'œil, je voyais les jambes blanches et tordues du Christ d'ivoire et le clou cruellement planté dans la voûte des pieds ; puis je progressai un peu de côté, obligeant l'homme qui me faisait face à voir l'agonie de son Maître et Seigneur tant qu'il regardait dans ma direction. Je

tenais toujours les chandeliers de façon qu'ils forment une croix mais j'étais prêt, à chaque seconde, à les utiliser pour me défendre.

— Raymond, dis-je avec douceur. Raymond Shepherd, écoute-moi ! Pose ce couteau. Cela ne te vaudra rien de bon de me tuer. Martha, les filles, Fulk Disney, Maurice Cederwell, tous savent que je suis venu te retrouver ici. Toi-même le leur as dit imprudemment. Même si tu parvenais à la faire passer pour un autre accident, une quatrième mort serait trop suspecte pour que Sir Hugh l'accepte.

Mais j'avais commis une faute en m'adressant à lui par son vrai nom : il n'avait rien écouté de ce que j'avais dit ensuite.

— Je suis frère Siméon, répondit-il froidement en se redressant de toute sa taille imposante. Un frère de l'ordre dominicain.

— Non, répondis-je, d'une voix aussi tranquille et raisonnable qu'il m'était possible. Frère Siméon était l'homme que tu as rencontré tandis que tu fuyais après avoir violé la fille de ton maître ; un homme de ton âge et de même stature que toi. Tu l'as tué, tu lui as passé tes vêtements, tu as mutilé son corps et tu lui as écrasé la tête jusqu'à ce qu'il soit méconnaissable, maquillant sa mort afin qu'elle puisse passer pour le travail des hors-la-loi. Puis tu as mis son habit, tu t'es rasé le sommet du crâne et as pris sa place. En fait, tu as pris plus que cela. Au fil des ans, tu t'es approprié son personnage. Tu t'es mis à croire que tu étais vraiment frère Siméon, natif de Northumbrie, tout en te gardant bien de retourner chez tes parents. Mais ce n'était pas la peine. Tu faisais du bon travail dans le Sud. Tu ramenais les âmes à l'état de grâce et tu aimais ton travail. Très vite tu as découvert ton talent de prédicateur, un don que tu n'avais jamais soupçonné en toi avant que les circonstances t'y obligent. Un simple berger, qui de sa vie n'avait eu la moindre importance, se transformait soudain en un personnage que tous écoutaient et révéraient, dans la crainte et le respect. Mais un jour de malchance, tu as été convoqué au manoir de Cederwell par Lady Cederwell... qui n'était autre que l'infortunée Jeanette Empryngham, violée par toi des années plus tôt. Si elle ne t'avait pas reconnu, tout aurait été pour le mieux. Mais elle t'a

reconnu, son demi-frère Gérard t'a reconnu. Il fallait les réduire au silence, ou tu perdais tout.

Frère Siméon – car en dépit de ce que j'ai dit, je ne pouvais et ne peux toujours pas penser à lui sous un autre nom – fit la moue. Il m'avait écouté avec une patience surprenante mais se permit alors un geste de colère dont je dus tenir compte : c'était son tour de parler. Son humeur avait encore changé ; pour l'instant, il était calme, les yeux vides d'expression, insensible, dépourvu d'émotion. Pas la moindre trace de remords. Sa prise sur le couteau était plus implacable que jamais.

— Je n'ai pas tué le moine, dit-il. Il est mort dans son sommeil la nuit que nous avons passée ensemble dans la grange entre Campden et Mickleton. Dieu me l'avait adressé au dernier stade de l'épuisement afin qu'il soit mon salut. Dieu avait besoin de moi. Tout ça faisait partie de Son plan.

— Le viol de Jeanette Empryngham aussi ? demandai-je, m'efforçant de garder une voix aussi neutre et indifférente que la sienne.

— Cela aussi, répondit Siméon. Avec le temps, j'ai dû me rendre compte que cet épisode aussi faisait partie du plan de Dieu.

— Comment cela ? dis-je en m'échauffant.

Mon changement de ton lui fit dresser la tête et je repris plus bas :

— Comment peux-tu prétendre une chose pareille ?

— C'était une prostituée. À force de traîner dans les pacages de son père, sans une domestique pour l'accompagner, les pieds nus, les jupes retroussées dans sa ceinture, sans cesser de prétendre qu'elle était tellement pieuse, elle a récolté ce qu'elle méritait. C'était un sépulcre blanchi, siffla-t-il, et quand Dieu a mis dans ma tête de la profaner pour me délivrer de mon humble condition, il a choisi un instrument indigne de Son plan.

Je me demandais depuis combien de temps la folie couvait en lui. De nombreuses années, sans doute. La croyance toujours plus assurée en sa mission – sauver les âmes – avait voulu qu'il se justifiât lui-même de ce qui était arrivé. Alors, quand il pensait au passé, lorsque, de plus en plus rarement, il se

rappelait qu'il était en réalité Raymond Shepherd et non frère Siméon, il avait créé sa version personnelle des événements pour couvrir tous les faits, puis enterré le passé au plus profond de son esprit. Et maintenant, car c'était enfin nécessaire, il était capable de le déterrer à la lumière du jour. Mais la puanteur qui s'en dégageait lui avait détraqué le cerveau.

Tenter de lui inculquer quelque sentiment de culpabilité était vain. J'y perdrais mon temps. Lui-même ne disposait plus de l'instinct de conservation. Il croyait qu'il pourrait me tuer impunément et demeurer libre de tout soupçon, libre des conséquences de ses crimes, parce qu'il était incapable de raisonner. À tout moment maintenant, son calme présent et si précaire pouvait l'abandonner et il repartirait à l'attaque.

À peine cette idée s'était-elle formulée dans mon esprit, je vis son expression s'altérer ; l'ardeur de la démence se raviva dans ses yeux et son sourire soumis, presque amical, céda la place à un rictus vorace. Ni le crucifix ni les chandeliers en croix ne me seraient désormais de quelque protection. Ses doigts se resserraient autour du manche du couteau et sa stature semblait s'allonger démesurément : j'avais l'impression fantastique que sa tête touchait le plafond. Il se trouvait entre moi et la dernière volée de marches qui menait au poste de guet, que je n'aurais pu atteindre même si je l'avais tenté. Mais mes pieds semblaient enracinés à l'endroit où je me tenais, mes bras aussi lourds que le plomb, les chandeliers d'argent pesaient le double de leur poids, tirant sur mes mains qui étaient retombées à mes côtés.

Jamais encore, jamais depuis je n'ai ressenti aussi puissamment que ce jour la présence du mal fondamental ; j'en étais pétrifié de terreur. J'étais grand et fort. J'aurais été capable sans trop de difficulté de vaincre Siméon, tout armé qu'il fût. Mais je le regardais s'avancer vers moi et ne pouvais rien faire pour me protéger.

Très loin, comme dans un rêve, j'entendis une porte s'ouvrir et se refermer, le bruit précipité de pieds sur les marches de pierre, le son de voix qui s'enflaient. Mais les bruits ne signifiaient pas grand-chose pour moi, ils ne murmuraient pas le mot « salut ». Je regardais le couteau s'élever au-dessus de ma tête, luisant dans le rai de lumière venu d'une archère, puis

entamer une lente descente. Derrière lui, le visage de Siméon s’élargissait, emplissant mon champ de vision et, tout ce temps, une constriction de la poitrine m’interdisait presque de respirer...

Tout à coup, la figure de Siméon s’abolit. Il n’était plus devant moi, il était à terre, un amas piteux d’os et de chair émaciée sous un froc noir poussiéreux, que Fulk Disney et Maurice Cederwell, assis sur lui, maintenaient au sol, encouragés depuis l’escalier par Sir Hugh en personne. Échappé à sa poigne, le couteau était tombé à quelques pouces de moi et d’horribles gémissements, ceux d’un animal blessé, sortaient de sa bouche sanglante.

— Colporteur, comment vas-tu ? Es-tu blessé ? cria Sir Hugh.

Un instant plus tard, il m’attrapait par la taille, m’entraînait loin du mur et me déposait avec précaution sur la chaise de prière austère de Lady Cederwell.

L’espace de quelques secondes, l’attention de Maurice et de Fulk se détourna de leur prisonnier et le premier se releva pour aider son père. C’en fut assez pour le moine. Avec une force surhumaine, il échappa à leur étreinte en roulant sur lui-même, se dressa sur ses pieds, se précipita vers l’escalier qui menait au sommet de la tour. Il y eut un court silence de stupéfaction. Puis nous nous ruâmes à sa poursuite avec une égale précipitation, qui entrava notre ascension ; chacun bousculant l’autre pour passer d’abord, nous nous bloquions mutuellement. Pour finir, nous émergeâmes sur le poste de guet de la tour, juste à temps pour voir frère Siméon escalader le parapet.

Il jeta derrière lui un ultime regard, désespéré. Puis, avec un hurlement à réveiller les morts, il s’élança dans le vide. Vers sa mort.

## CHAPITRE XX

— Et maintenant, colporteur, tâchons de clarifier les tenants et les aboutissants de ce que nous venons de vivre à Cederwell.

Sir Hugh était installé près du feu, dans un fauteuil sculpté. Face à lui, maîtresse Lynom en occupait un autre que l'on avait descendu du solar. Très comme il faut, Maurice Cederwell et Fulk Disney siégeaient aux deux extrémités d'un banc tiré aussi près de la cheminée que le permettaient les flammes dansantes. Malgré son dépit manifeste, Adela Empryngham avait dû se contenter d'occuper un tabouret, comme le père Godyer, qui avait quitté son lit de souffrances ; emmitouflé dans une couverture, il se faisait rôtir les orteils à la chaleur des braises tout en frissonnant aux vents coulis qui se glissaient sous les portes. Tostig Steward, Phillipa Talke, Martha Grindcobb et les aide-cuisinières, de même qu'Audrey Lambspringe, eux aussi convoqués dans la grande salle, étaient alignés sur un autre banc que Jude et Nicholas Capsgrave avaient descendu de l'estrade. On avait fait venir les deux frères, ainsi que Hamon et Jasper, afin qu'ils se joignent à la compagnie, en les priant de se tenir à distance du cercle groupé autour du foyer. Quant à moi, j'occupais une place d'honneur près de Sir Hugh, en face d'Ursula Lynom.

Sur les ordres exprès du chevalier, on avait servi à tous du vin épicé, et des odeurs de viande rôtie, aspirées par le corridor, nous arrivaient de la cuisine. Malgré le voile de tragédie posé sur le manoir de Cederwell, le dîner avait eu un air de fête, le maître de céans étant désormais libre d'envisager un avenir plus radieux près de la femme de son choix. Les autres partageaient-ils son bonheur ? On pouvait se poser la question mais elle ne me concernait pas. Le lendemain, à cette heure, je serais à plusieurs miles, plus près de chez moi.

— Dis-nous, reprit Sir Hugh en se tournant dans son fauteuil pour me voir bien en face, à quel moment as-tu soupçonné pour la première fois que le moine était un imposteur ?

Penchée en avant pour mieux me voir, Adela Empryngham intervint avec impatience.

— Tu dis bien, colporteur, que frère Siméon était en fait le berger Raymond ? Le scélérat qui a violé Jeanette ? Que nous croyions tous mort depuis six ans ? Comment est-ce possible ? Tu es sûr que tu n'as pas rêvé ?

— J'en suis absolument sûr, répondis-je. Il ne l'a pas nié quand je l'en ai accusé. À mon avis, quand il s'est vu démasqué, quand il a dû faire face à la vérité après des années d'illusion, il a perdu l'esprit.

— Pourtant, il est venu me voir ! protesta le père Godyer. Je l'aurais reconnu.

Je secouai la tête :

— Votre vue est basse, mon père. Vous rappelez-vous ma première visite dans votre chambre ? J'ai enfilé votre soutane pour me réchauffer. Bien que votre regard ne m'ait pas quitté pendant ce temps, vous vous êtes étonné ensuite de ce que je la portais.

— Oh, mon Dieu ! s'écria le prêtre désemparé en se balançant d'avant en arrière. Je dois admettre que mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient.

Il jeta timidement vers Sir Hugh un regard de côté, craignant une réprimande pour cette défaillance. Mais le chevalier était occupé par ses propres pensées.

— Gérard ! s'exclama-t-il. Gérard l'a reconnu, pourtant !

— Je pense qu'il a pu le reconnaître, dis-je en reposant mon mazer vide et calant mon menton dans ma main. Mais il n'était pas assez sûr de lui pour être en mesure d'en parler dans la grande salle, la nuit de notre arrivée. Il a affirmé qu'on ne l'abusait pas, il a dit être dans l'incapacité « à ce moment-là » de prouver quoi que ce soit, mais aussi qu'il refusait de garder plus longtemps le silence.

Je n'ajoutai pas qu'à ce moment j'avais cru comprendre qu'il parlait de Sir Hugh et de maîtresse Lynom. Cela n'aurait pas été très adroit. Je me retournai donc vers le père Godyer.

— N'est-il pas vrai, selon vos propres dires, que Raymond Shepherd devait savoir que maître Empryngham marchait en dormant ?

Le prêtre haussa les épaules sous sa couverture :

— Oui, c'est vrai. Le fait était bien connu à Campden. Beaucoup le savaient. Mais je ne comprends pas, ajouta-t-il pitoyablement. Comment frère Siméon et Raymond Shepherd pourraient-ils être une seule et même personne ? J'ai vu de mes yeux le corps du second.

Je tendis la main et la posai sur son bras qui saillait sous la couverture.

— Et, de votre propre aveu, vous n'avez vu que son corps. Vous m'aviez dit auparavant que vous aviez identifié la dépouille grâce aux vêtements et, cet après-midi, quand j'ai parlé de sa tête écrasée, vous ne l'avez pas nié.

— Mais c'était les vêtements de Raymond Shepherd ! protesta le père Godyer.

— Bien sûr. D'après Siméon – car je ne peux penser à lui sous un autre nom –, il avait dormi dans une grange avec un frère dominicain la première nuit de sa cavale. Ils ont certainement parlé. Le moine a décrit sa vie itinérante, il a raconté d'où il venait, ce qu'il faisait. Puis, toujours selon Siméon dont je n'ai pas de raison de mettre en doute le récit, le saint homme est mort dans son sommeil. Siméon a vu la chance de s'en tirer. Il l'a saisie. Il a échangé ses vêtements avec ceux du frère, il a écrasé la tête de l'homme avec une pierre ou avec n'importe quel objet disponible dans la grange, et il a laissé le corps dans un fossé. Le tour de passe-passe a marché : tout le monde a cru que Raymond Shepherd avait échappé au gibet mais qu'il avait néanmoins subi ce qu'il méritait.

Adela Empryngham cacha un moment son visage entre ses mains puis le releva, inondé de larmes.

— Si seulement je ne m'étais pas disputée avec Gérard, si j'étais restée avec lui mardi soir, Siméon, non, Raymond n'aurait pas pu l'attirer et le conduire à la mort pendant que nous dormions tous. C'est vrai, non ? demanda-t-elle, proche de la crise de nerfs.

Martha se leva, se hâta vers elle et serra la jeune femme dans ses bras secourables.

— Là, là, ma chère. Vous ne pouviez pas savoir. Vous n'avez pas à vous accuser. Le mal est la faute du malfaiteur. On ne peut en accuser personne d'autre.

Un murmure d'assentiment monta de l'assemblée. C'était une doctrine réconfortante, moi-même j'y croyais plus qu'à demi. En ce monde, nous avons tous le choix entre le bien et le mal. Et pourtant... Et pourtant...

Maîtresse Lynom coupa court en posant une question qui, visiblement, la troublait depuis un moment, depuis qu'elle lui était venue à l'esprit.

— Mais comment cet homme aurait-il pu assassiner Jeanette alors que toi, Roger, tu étais avec lui avant même qu'il fasse son entrée au manoir ?

Tous les yeux convergèrent sur moi, exigeant une explication.

— J'étais avec lui quand il est arrivé aux abords de Cederwell, mardi en fin d'après-midi, c'est un fait. Mais, d'après mes calculs, il était ici bien plus tôt dans la journée et c'est alors qu'il a assassiné Lady Cederwell.

— Plus tôt ? répéta Tostig Steward, exprimant l'incrédulité générale.

— Oui, affirmai-je. Le chaudronnier qui est venu ici ce matin m'a dit avoir passé la nuit de lundi au prieuré de Woodspring, de même que frère Siméon, d'après la version de ce dernier. Mais les deux hommes ne se sont pas reconnus, si bien que l'un d'eux mentait. Je ne vois pas pour quel motif le chaudronnier l'aurait fait et le moine m'inspirait déjà quelques doutes. Je me suis dit qu'il pouvait avoir quitté le prieuré la veille au soir et non le mardi matin aux aurores, comme il le disait, à condition qu'il ait pu trouver sur la route un endroit où passer la nuit. Or, selon maîtresse Lynom, il y a une ferme à quelque trois miles du château de Lynom ; elle est entourée de douves mais comprend deux dépendances situées hors de l'enceinte et au bord du chemin de Woodspring. De plus, ajoutai-je en m'adressant plus spécialement à Ursula, dame Judith a raconté qu'avant d'être conduite au solar, elle avait vu un saint homme passer par là mardi matin, bien avant que je rattrape Siméon après un

parcours de deux miles qui avait dû lui demander un peu plus d'une heure de marche.

Tout à coup, maîtresse Lynom céda à un rire incongru.

— Si bien que la vieille sorcière aux yeux de lynx a été de quelque utilité ! Qui l'aurait cru ?

— Mais aucun de nous n'a vu frère Siméon avant qu'il arrive avec toi, intervint Phillipa Talke. Comment aurait-il pu approcher de Milady sans que nous le sachions ?

Interloqué, Sir Hugh hocha la tête, suivi en cela de Tostig Steward et de Martha Grindcobb.

— Phillipa a raison. Comment expliques-tu cela, Roger le colporteur ?

— Très simplement. Lady Cederwell a rencontré le frère sur la route...

Avec un sourire à Audrey Lambspringe, je poursuivis :

— Vous m'avez dit que, ce mardi, votre maîtresse avait emporté un panier à la tour parce qu'elle allait rendre visite à Ulnoth, ce qu'elle faisait trois fois par mois pendant l'hiver. On peut donc supposer qu'elle a croisé Siméon, en route pour la voir, et qu'elle a rebroussé chemin avec lui. Ils se sont rendus directement à la tour par le sentier à travers la lande, évitant ainsi d'être vus des gens du manoir et de ceux des écuries. À ce moment-là, soit Lady Cederwell n'avait pas reconnu Siméon, soit aucun des deux n'avait reconnu l'autre.

Je haussai les épaules.

— Nous ne le saurons jamais, mais le moment est certainement venu où la vérité s'est fait jour pour l'un d'eux... pour les deux... Ensuite, on ne peut qu'imaginer ce qui s'est passé. Ils étaient dans sa chapelle et Siméon a très probablement empêché Lady Cederwell de s'échapper par les étages inférieurs si bien qu'elle a fui jusqu'au poste de guet. Il l'a suivie et l'a poussée en bas. Avant de mourir, ajoutai-je à l'adresse de Sir Hugh, le nom qu'elle s'efforça de prononcer n'était pas « Hamon » mais « Raymond ».

À l'exception du chevalier, de maîtresse Lynom et du prénom Hamon, mes auditeurs semblaient intrigués, mais personne ne prit sur soi de les éclairer.

— Pourquoi soupçonnais-tu le frère, avant même l'arrivée du chaudronnier ? questionna Sir Hugh.

— Pour bien des raisons. La première fois que j'avais entendu Siméon prêcher, devant High Cross à Bristol, je lui avais demandé s'il était des districts de l'Ouest ; il avait répondu que non, qu'il était originaire de Northumbrie. Plus tard, pourtant, il a fait preuve de connaissances exactes sur le calibrage et sur le prix de la laine des Cotswolds, choses qu'un frère dominicain venu des lointains comtés du Nord n'était pas censé si bien savoir. Puis, mercredi matin, quand nous avons découvert le corps de maître Empryngham dans le puits, on ne voyait de lui que ses jambes, raides et gelées. Cependant, Siméon savait que l'homme mort portait une chemise de nuit, ce qui se révéla exact. Par ailleurs, il voulait à tout prix partir d'ici au plus vite et soufflait le chaud et le froid sur mes tentatives pour déceler la vérité. Il n'a jamais prétendu croire que la mort de Lady Cederwell était accidentelle mais ne s'est jamais conduit non plus de la façon dont un homme aussi zélé, aussi fanatique l'aurait fait dans de telles circonstances. De plus, j'avais observé qu'il avait tressailli lors de notre première rencontre avec maîtresse Empryngham, dans la cuisine mardi après-midi. Sur le moment, j'ai cru que c'était pour une raison différente mais, plus tard, j'ai soupçonné qu'il avait reçu un choc : il venait de réaliser qu'elle et son mari vivaient aussi à Cederwell.

— Et Ulnoth ? s'enquit maîtresse Lynom. Est-ce également à Siméon que tu imputes sa mort ?

— Oui, bien que je n'aie pas l'ombre d'une preuve sur ce point. Néanmoins, je peux vous dire comment je pense que c'est arrivé. Après avoir assassiné Lady Cederwell, Siméon est resté un moment caché dans le taillis, trop effrayé probablement pour s'aventurer plus loin. Progressivement, cependant, tout en se résignant à l'acte qu'il avait commis et se persuadant de l'accepter comme la volonté de Dieu, il a dû prendre conscience d'abord qu'il avait froid et faim, ensuite qu'il lui fallait mettre quelque distance entre lui et le manoir de Cederwell avant de pouvoir s'en approcher plus tard, en toute sécurité. Si bien qu'il est revenu sur ses pas jusqu'à la maison troglodyte qu'il avait remarquée en passant un peu plus tôt. L'ermite lui donnerait

sans doute de quoi manger et Siméon le prit sûrement pour le faible d'esprit qu'il donnait l'impression d'être. Mais Ulnoth était perspicace ; pour savoir la vérité, il se fiait aux indices, à des mots sans importance qu'on laisse négligemment tomber.

« Je le sais parce qu'il m'a gardé plusieurs nuits sous son toit après que je m'étais foulé la cheville. Mardi, quand j'ai quitté Lynom pour me rendre à Cederwell, je suis repassé chez lui. Il était terrifié et répétait sans cesse le mot « mort ». Plus tard, après avoir rattrapé Siméon sur la route, je lui en ai parlé au fil de la conversation. Le lendemain, c'est encore moi qui ai mentionné devant lui mon impression que quelqu'un surveillait la maison à partir du taillis. Siméon a fait celui qui n'y croyait pas mais ceci, joint à mes remarques antérieures, a dû l'inquiéter sérieusement, à l'idée qu'Ulnoth était venu pour l'espionner, ce qui était en fait le cas. Pendant que j'étais aux écuries à charger du bois pour maîtresse Grindcobb, il est allé voir par lui-même. Il avait déjà commis deux meurtres à ce moment-là et se faisait à l'idée de tuer pour assurer sa protection ; il n'a probablement éprouvé aucun scrupule à faire passer l'ermite de vie à trépas. Et quand j'ai découvert le cadavre d'Ulnoth, j'ai aussi trouvé un lambeau de tissu noir, accroché à des épines, qui ne venait pas des vêtements qu'Ulnoth portait. Malheureusement pour Siméon, le chaudronnier est arrivé le lendemain et m'a averti de l'absence d'Ulnoth pendant la nuit.

Un frisson secoua Adela Empryngham.

— Et moi ? dit-elle. Qui était la silhouette que j'ai vue debout dans l'embrasure de la porte et dont vous pensiez tous que c'était un rêve ?

— Sur ce point non plus, je n'ai pas de preuve. Mais je pense vraisemblable que c'était le moine, soudain saisi d'angoisse à l'idée que vous pourriez le reconnaître à tout moment. Il était avec moi dans le dortoir des hommes ; aussitôt après m'avoir quitté, il a monté l'escalier de la galerie dans l'intention de vous réduire au silence, comme il l'avait fait de votre mari. Mais Dieu veillait sur vous. Vous vous êtes réveillée, vous l'avez vu et lui, prenant peur, s'est sauvé et s'est juste caché derrière la porte arrière. Il en est sorti quand les autres sont arrivés pour vous

porter secours et s'est mêlé à eux. Aucune occasion favorable ne s'étant présentée depuis, vous êtes sauve.

Adela éclata en sanglots et Martha Grindcobb, restée près d'elle, reprit dans ses bras la jeune femme, qu'elle berça doucement. Je sympathisais avec maîtresse Empryngham, comprenant ce qu'elle ressentait ; car j'aurais pu ajouter que j'avais survécu moi aussi à une tentative de meurtre de la part de Siméon, convaincu désormais que c'était lui, et non Fulk Disney, qui s'était caché dans la tour et m'avait poussé dans les escaliers. (L'histoire selon laquelle il avait vu Fulk s'éloigner de la tour en courant était, bien entendu, un mensonge.) Mais, son objectif étant alors de me voler la liste d'accusations de Lady Cederwell contre son mari et son beau-fils, je crus préférable de ne pas mentionner l'épisode, qui ne pouvait qu'être une cause d'embarras. Siméon lui-même avait dû chercher un papier de ce genre, s'il existait, pour le détruire ; car, sans lui, il n'aurait pas pu intimer à une cour épiscopale l'ordre d'intenter un procès contre Sir Hugh ou contre son fils, la principale accusatrice étant morte et personne d'autre n'étant susceptible de présenter des preuves à sa place. Il ne voulait pas que l'on pose d'autres questions sur la mort de Jeanette Cederwell au cas où la vérité se ferait jour de quelque manière.

Enfin, Sir Hugh poussa un grand soupir, frappa des deux mains les bras de son fauteuil et se leva lentement.

— Nous te devons beaucoup, colporteur, me dit-il. Crois à notre gratitude.

Puis, souriant, il se tourna vers Ursula Lynom :

— Nous-mêmes avons été deux sots, ma chère. À l'avenir, il nous faudra nous faire mutuellement confiance. Et maintenant, il faut que je réfléchisse aux mesures à prendre et à ce qu'il convient de dire aux officiers du shérif quand ils arriveront. Quel est ton avis, Maurice ?

Son fils tenait sa réponse prête :

— Nous avons des explications satisfaisantes à propos des quatre morts, père. Le mauvais temps est responsable de tout. Restons-en là.

D'un coup d'œil, il fit le tour de la petite assemblée.

— À une exception près, toutes les personnes présentes font partie de notre maison ou de celle de maîtresse Lynom. Et j'imagine, ajouta-t-il avec une ironie contenue, qu'elles ne formeront bientôt plus qu'une seule et même maison.

Il fixa sur moi son regard calme.

— Colporteur, tu es le seul étranger parmi nous. Es-tu disposé à tenir ta langue si nous y mettons le prix ?

Je bondis sur mes pieds.

— Je tiendrai ma langue, dis-je. Mais pas pour de l'argent. Si j'étais un tel fripon, comment pourriez-vous me faire confiance ? Non, je ne dirai rien : notre tueur a reçu son juste châtiment et doit se trouver maintenant en présence de son Créateur, sachant de façon sûre et certaine que la damnation éternelle l'attend dans les abîmes de l'Enfer.

Sir Hugh me frappa sur l'épaule.

— Tu es un homme brave, approuva-t-il, comme font les gens lorsque vos gestes s'accordent à leurs vœux.

Mais je ne voyais rien à gagner à introduire plus de tristesse dans une maisonnée déjà si grandement affligée. Sans parler des rudes épreuves que maîtresse Lynom pourrait bientôt imposer à ses membres.

Si bien que je partis le matin suivant, sachant que j'avais accompli le travail que Dieu m'avait appelé à y faire et avec la certitude de n'avoir nui à aucun innocent. La neige et le verglas fondaient rapidement sous une brise plus douce venue de l'ouest et je quittai le manoir de Cederwell au milieu des bénédictions et des bons vœux bruyants de ses habitants. Je pris vers l'est la direction de Bristol.

Ma belle-mère, Margaret Walker, filait quand, trois jours plus tard, je franchis la porte de son cottage.

— Te voilà de retour, fit-elle remarquer sans tourner la tête.

— Oui, me voici, dis-je en posant ma balle et mon gourdin avec un soupir de soulagement et en cherchant ma fille des yeux.

Au son de ma voix, Élisabeth se releva seule du plancher où elle jouait avec une vieille poupée de chiffon faite de chutes de laine écrue. Chancelante, les bras tendus, elle trottina vers moi.

Quand je la soulevai au-dessus de ma tête, son visage se plissa en sourires de ravissement et elle gazouilla d'excitation. Quand je la redescendis, ses bras se joignirent étroitement autour de mon cou et sa tendre joue se frotta contre la mienne.

Margaret daigna relever la tête.

— Le retour du fils prodigue, fut son seul commentaire.

Je remis ma fille sur ses pieds et sortis une poignée de pièces de la poche de ma veste. Je les posai sur la table.

— Une tournée qui en valait la peine, dis-je, enjôleur.

Légèrement adoucie, elle poussa un petit grognement puis demanda :

— Où as-tu pu te terrorer par ce temps affreux ?

— Au manoir de Cederwell. Sur l'estuaire, à quelques miles du prieuré de Woodspring, ajoutai-je bêtement.

Elle dressa l'oreille.

— Le frère se rendait à Woodspring. L'aurais-tu rencontré, par hasard ?

— Eh bien, oui... Je suis tombé sur lui, répondis-je, réticent.

— Un admirable prédicateur ! Nous aurions besoin de beaucoup d'hommes de sa trempe dans le monde. La morale se relâche de nos jours. On a besoin de quelqu'un qui aurait le courage de parler sans mâcher ses mots du roi et de sa cour, l'origine de toute cette corruption.

Je ne répondis pas et Margaret, qui s'occupait de mettre la table et de chercher de la bière au baril, ne posa heureusement plus de questions. Élisabeth grimpa sur mes genoux pour partager mon repas, sa jolie bouche s'ouvrant et se refermant autour des bons morceaux, comme celle d'un oisillon.

Je ressentis soudain une bouffée inhabituelle de contentement. J'étais chez moi, avec deux personnes qui m'aimaient et dont l'une me croyait l'être le plus parfait qui soit au monde. Le feu ronronnait dans l'âtre et la porte était close contre le vent d'hiver. Le mal et les malfaiteurs étaient aussi éloignés de cet abri tranquille que la lune et les étoiles le sont de la terre.

— Je ne vais pas vous quitter de longtemps, assurai-je à Margaret Walker, mais elle ne fit que sourire.

— Peut-être pas avant un mois ou deux, admit-elle. Mais quand les vents plus chauds souffleront, que les jours allongeront et que viendra le printemps, ce sera une autre histoire. Le goût du voyage te saisira par la peau du cou comme il le fait chaque fois.

Elle cessa de filer et, pivotant sur son tabouret, elle me regarda bien en face, l'air sérieux.

— Je te l'ai dit. Tu dois penser à te remarier. Je suis beaucoup plus âgée que toi. Je ne serai pas toujours là pour m'occuper d'Élisabeth. De plus, un homme a besoin de plus d'un enfant s'il peut en engendrer. Un homme a besoin d'un fils pour poursuivre sa lignée. Penses-y.

Je ne répondis pas. Je n'avais pas l'intention de me remarier de sitôt. J'étais jeune, égoïste, et je voulais jouir de ma liberté. Providentiellement délivré des liens du mariage après avoir été pris au piège contre mon gré, je n'avais pas trouvé jusqu'à présent de bonne raison pour m'y précipiter une seconde fois. Plus tard, peut-être, dans un an, deux ans ou trois, je pourrais être tenté. Mais de façon stupide et répréhensible, je n'avais pas envisagé ce qui arriverait à Élisabeth si Margaret venait à mourir, la responsabilité qui retomberait sur moi, la réduction de ma liberté.

Ces considérations me hantèrent sans relâche les mois suivants ; ces idées me rendaient nerveux et me faisaient tressaillir chaque fois que ma belle-mère toussait ou se plaignait de la fièvre. Quelquefois, je me rappelai Audrey Lambspringe, cette fille aimable qui aurait sans doute été assez docile si j'étais retourné à Cederwell pour la demander en mariage. Mais je ne l'aimais pas plus que je n'avais aimé Lillis, et j'étais déterminé : la prochaine fois, pour le bien de ma femme et pour le mien, il faudrait qu'il y ait plus qu'un simple penchant entre nous.

D'autre part, je savais que je ne reviendrais jamais à Cederwell, pour quelque raison que ce soit. J'étais incapable de dissocier le lieu du sortilège maléfique que, pour moi au moins, Raymond Shepherd lui avait jeté. Je ne savais rien de ce qui s'y était passé après mon départ. Je n'avais pas fait de recherches et j'étais heureux de rester dans l'ignorance. Pendant ce temps, le printemps s'avançait. Chaque jour, la nécessité de m'activer, de

reprendre la route gagnait en force. Je voyais Margaret Walker me regarder, une expression anxieuse dans les yeux.

Je savais que je devais me remarier, et vite.

FIN